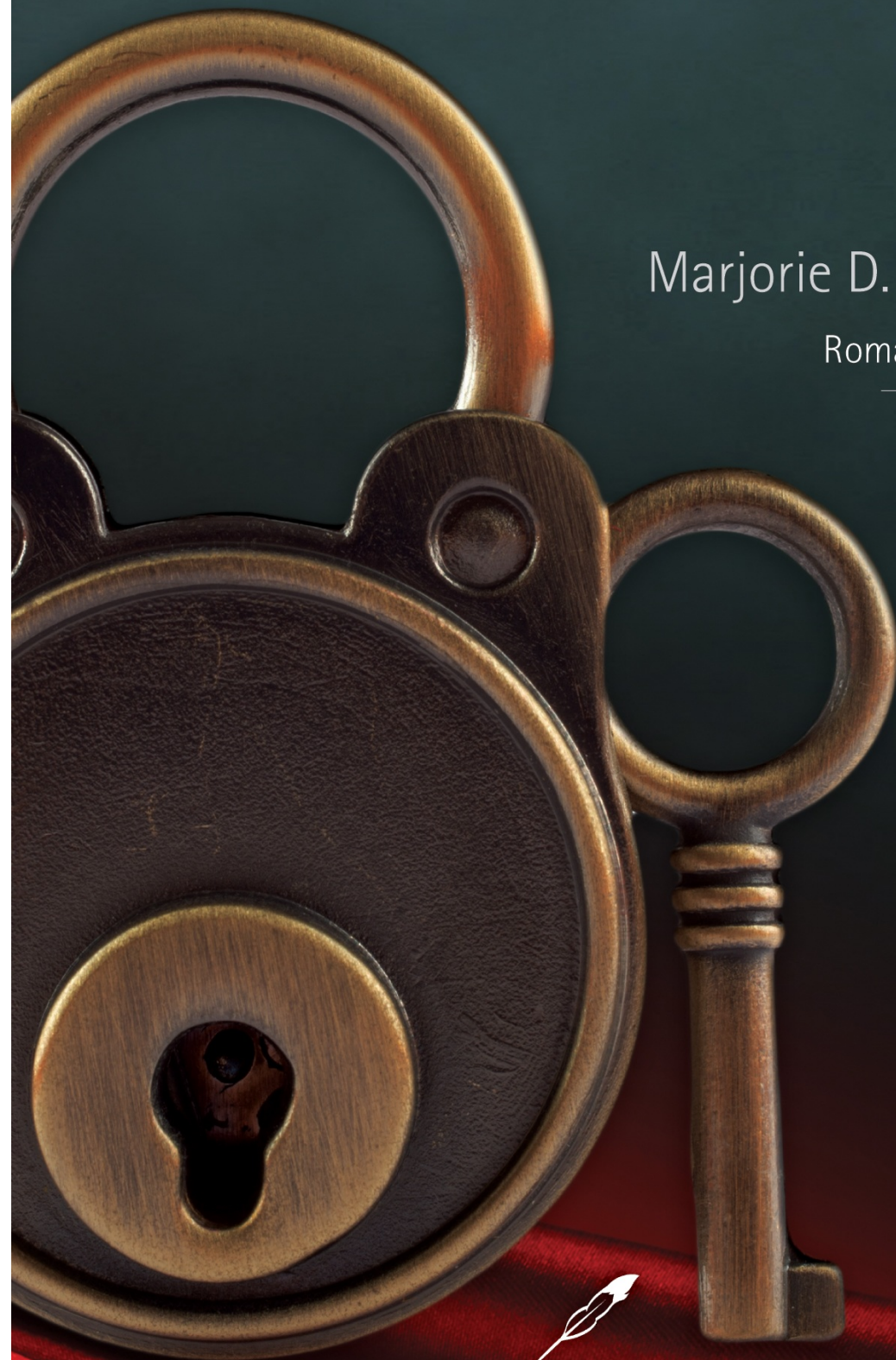


À la merci de Monsieur Addams

Marjorie D. Lafond

Roman New Adult



LES ÉDITEURS RÉUNIS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Lafond, Marjorie D., 1983-
À la merci de Monsieur Addams
ISBN 978-2-89585-720-4
I. Titre.
PS8623.A358A62 2015 C843'.6 C2015-941490-3
PS9623.A358A62 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : Yaping, Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



[Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.](#)

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Marjorie D. Lafond

À la merci de
Monsieur Addams



LES ÉDITEURS RÉUNIS

L'amour veut sortir de soi, se confondre avec sa victime, comme le vainqueur avec le vaincu.

– Charles Baudelaire

Fusées

Liam

Orangé. La couleur du ciel. C'est surprenant, à cette heure de la journée. Surtout quand on est en plein dedans, dans cette couleur. Si j'étais pessimiste, je dirais que ça n'augure rien de bon. Mais je ne le suis pas. Je préfère rester terre à terre, rationnel. À quoi bon angoisser quand on ne connaît pas l'avenir ? Demeurer positif, oui. Même pendant les périodes plus arides... comme celle que je traverse en ce moment, la plus folle et la plus insensée de toute ma vie.

Il est 5 heures. Nous arrivons bientôt à destination. Éléanor dort profondément sur mon épaule, sous une couverture moelleuse. Elle s'est débarrassée de son ample robe de mariée pour porter une jupe légère, blanche, et un haut assorti. Elle voulait demeurer dans le thème des noces, sans doute ! Se créer un entre-deux idéal, qui aurait quelque chose de chaste entre la journée du mariage et... la lune de miel. L'avion privé du maître, conduit par Carl, garde et pilote à ses heures, nous amène à Río Grande pour vivre quelques jours de bon temps dans une luxueuse villa avant de se rendre en Équateur pour notre séjour humanitaire. La deuxième partie du voyage m'attire davantage. Plus d'action. Je vais enfin me sentir plus utile qu'au quotidien... juste bon à écouter, à prendre soin d'Éléanor, la divertir, la couvrir d'attentions, lui faire l'amour. C'est mon rôle, ici, non ? Tout ça... et lui faire un enfant. Elle attache tellement d'importance à ce désir ; je sens qu'elle a placé tous ses espoirs entre mes mains. Lourde responsabilité. Surtout maintenant que nous sommes mariés, je sais à quel point ça devient urgent pour elle de procréer. Une chance que son corps est agréable, attirant même, ainsi que sa personne en général, car j'aurais un sérieux problème d'édification de mon... bon vous savez quoi ! Et quand l'inspiration me manque, il y a Félicia et son visage angélique, toujours dans mon esprit. Son corps, sa voix, ce regard quand elle s'est donnée à moi... oui, c'est toujours là, en moi, aux abords de mes pensées. C'est toujours magique : je suis pris d'une érection d'enfer qui fait jouir inmanquablement Mlle Addams.

Entre le sommeil et l'éveil, je songe à mon passé. Plus particulièrement à mes relations avec les filles. Assez sereines en général. L'amour, ou ce que j'en connaissais à l'époque, ne m'était pas trop compliqué. D'abord, je dois avouer que je fantasmais souvent sur des filles inaccessibles avec lesquelles je ne m'essayais jamais. Sinon, les quelques copines que j'ai eues étaient des filles sympas, jolies, mais simples, qui avaient pas mal toutes été en premier lieu de bonnes amies, avant que je ne décide que ça évolue... Avec ces filles, c'était, dans la majorité des cas, agréable, et ça finissait comme ça avait commencé : sans raison particulière et sans trop de drame. J'ai souvent senti que la plupart de mes copines m'aimaient malheureusement plus que je ne les aimais. Une de ces filles me vient en particulier à l'esprit en ce moment : Élodie. Elle me disait qu'elle n'avait jamais été aussi follement amoureuse de toute sa vie, que ça lui faisait tellement mal à l'intérieur, qu'elle était prête à tout pour me garder, pour que je lui accorde mon amour. Mais je ne ressentais pas ça pour elle. Je l'aimais bien, mais... vous savez, ce petit plus... Je ne le ressentais pas. Cela créait une inégalité désagréable. Cette fille, exagérément dépendante et exigeante ; moi, trop peu engagé. Je m'étais alors empressé de mettre un terme à cette relation avant que la situation ne s'envenime. Je n'ai jamais aimé les drames.

En y repensant, tout ce que j'ai pu vivre avant Félicia n'était pas très passionnel, pas le grand amour, celui que l'on peut comprendre seulement après l'avoir vraiment vécu. Cet amour immodéré dont on a tous entendu parler, celui qui fait que, malgré les drames qui peuvent se produire, malgré le comportement exaspérant de la fille au quotidien, malgré ses fâcheuses manies, ou encore malgré ses hurlements criant sa haine pour toi, malgré même peut-être ses gifles, tu n'y peux rien, tu es encore là. Ou

tu pars, épuisé, mais tu reviens, chaque fois. Car tu ne l'as jamais vraiment quittée, cette fille-là.

J'imagine qu'à Saint-Jérôme, ça aurait été comme ça, pour Félicia et moi, après quelques semaines de fréquentation et de papillons. Je crois que l'on aurait fini par s'entretuer. Dès notre première rencontre dans le cours de littérature, il y avait cette tension. Ce trop-plein d'électricité, notre manque de maturité, notre passion trop vive nous auraient inévitablement conduits à des déchirements, à de la jalousie. Probablement à de torrides baisses de réconciliation, celles qui viennent après les tempêtes. J'aurais aimé vivre tout ça avec elle, comme les jeunes de notre âge.

Pour l'instant, il y a Éléonor. Je me souviens encore de ma première soirée officielle en sa compagnie à la citadelle.

— Comment te sens-tu ?

— Bien, j'imagine... dans les circonstances.

— Je suis heureuse que tu aies accepté ces... circonstances. Tu verras : bien vite, la citadelle deviendra ta maison, tu aimeras ce nouveau mode de vie, j'en suis convaincue. Profite de ce que la vie ici a à t'offrir.

— Oui, c'est ce que votre frère m'a dit aussi.

Nous sommes seuls dans le *lounge*, un verre de cognac à la main. Du *blues* en musique de fond remplit ce trou de silence. J'ose demander à la femme :

— Vous attendez quoi de moi au juste ?

Elle me regarde soudain droit dans les yeux et prend son temps pour me répondre :

— Tout et rien, je dois l'avouer.

Mais encore ? Cette réponse est incroyablement floue.

— En effet, mon cher Liam, je dois t'avouer que j'ai souvent été déçue par les hommes, donc je préfère ne pas avoir trop d'attentes.

— Mais quelles sont vos attentes ? J'ai bien compris que ma présence ici a directement à voir avec vous, mais j'ignore pour quel motif.

— D'abord, laisse-moi t'expliquer une chose. Je suis liée à mon frère. Le mode de vie qu'il a choisi, je l'ai choisi aussi, j'ai décidé d'y adhérer, de plein gré ou non au départ, je ne sais plus, mais chose certaine, je suis pleinement engagée dans ses projets de grandeur, et ce, à jamais. Cela fait que je ne peux me permettre de vivre une vie « normale ». J'adore ma vie à la citadelle. Qui n'aimerait pas vivre ainsi, entouré de tant de douceurs, de beauté et de raffinement ? Malgré tout, je rêve, comme mon frère, d'avoir quelqu'un qui m'est précieux à mes côtés, un compagnon qui puisse devenir mon confident, mon ami, et, éventuellement... le père de mon enfant.

J'ai très chaud tout d'un coup. Je ne réponds rien.

— Je ne t'en demande pas tant pour l'instant. Ne t'inquiète pas. Je ne veux pas t'effrayer.

Trop tard !

— Je te fais seulement part de mes désirs. Ce à quoi j'aspirerais dans mon idéal. Les hommes de la citadelle n'ont aucun mal à vivre des histoires d'amour et de sexe à la tonne. Pour moi, la seule femme dirigeante, c'est bien différent. Comme tu peux le constater, très peu d'hommes débarquent à la citadelle

mis à part des gardiens et quelques individus d'exception. Je vis à plein temps dans cette île, sauf lorsque je m'absente pour mes affaires quelques jours. Même si je trouvais l'amour sur le continent, comment faire entrer un homme dans ma vie ? Qui accepterait ce mode de vie ? Surtout, comment courir le risque que le secret ne soit pas dévoilé à propos de l'existence de cette belle microsociété que nous avons bâtie avec tant de soin ? C'est impossible. Tu comprends donc quelle option il me reste.

Pas vraiment... mais bon, je commence à saisir le concept !

— Oui... C'est donc pour cette raison que je suis ici ?

— Oui, en partie. Il y a longtemps qu'un peu tout le monde réclamait la venue d'un garçon à la citadelle. Tu vois comme moi que la proportion d'hommes et de femmes est loin d'y être équilibrée...

Elle ose poser une main sur la mienne. Ce geste me secoue.

— Écoute, pour l'instant, je ne te demande rien. Tu es libre de faire ce qu'il te plaît ici, de fréquenter qui tu veux. Amuse-toi, je ne suis pas jalouse, je peux te l'affirmer. J'aime bien m'amuser aussi, avec filles ou garçons. Et je ne veux surtout pas que tu te sentes obligé de faire quoi que ce soit qui ne te plairait pas à mon égard. Tout ce que je te demande, c'est de bien vouloir apprendre à me connaître tranquillement, sans précipitation. Passer de petits moments en tête-à-tête avec toi, par-ci par-là, sans attente, sans pression. Des instants amicaux, comme ce soir, pendant lesquels on partagera des moments simples et agréables, tu crois que tu pourrais l'envisager, Liam ?

— Oui... bien sûr.

Elle retire sa main et me sourit, avec ses yeux gris remplis de douceur.

— Tant mieux. Je suis ravie. Tu es si jeune, mais je sens une force, une maturité au fond de toi qui me fait comprendre à quel point nous avons fait le bon choix.

— Nous ?

— Gabriel et moi. Ce soir-là, quand il m'a montré la vidéo du magasin prise pendant ton entrevue, j'ai tout de suite su que tu étais différent, spécial. Que tu méritais ta chance.

Ma chance ? De me faire enlever puis séquestrer ? C'est incroyable ! Je rêve !

— Tu es tellement beau. Tu feras fureur ici. Je te l'assure. En fait, tu es déjà très populaire... Les filles ne parlent que de ton arrivée depuis ces derniers jours. Sois heureux parmi nous. Oui, tu laisses peut-être beaucoup derrière toi, mais le meilleur est à venir dans ta nouvelle vie. Ça vaut le coup, je t'assure.

Si cette femme savait à quel point ses paroles ne me convainquent pas. Mais j'ai pris la décision de jouer le jeu, pour *elle*, Félicia, mon ange, celle qui m'a sauvé à mon arrivée ici, celle sans qui je serais déjà mort dans ma cellule à l'heure qu'il est, celle qui représente ma vie à l'extérieur, mon présent et mon avenir – en tout cas, je le souhaite de tout mon cœur. Oui, il y aura un avenir. Il le faut. J'ai confiance en la vie.

Le pilote annonce l'atterrissage. Éléanor se réveille. Elle bâille et s'étire.

— J'ai dormi longtemps, mon amour ?

— Oui, peut-être une heure. Comment te sens-tu ?

— Tellement heureuse.

Elle pose sur mes lèvres un baiser amoureux. Elle flotte, je la sens débordante de bonheur. Elle vit son

rêve de petite fille, qu'elle m'a dit. Se marier à 42 ans... il n'est jamais trop tard. Avec un jeune de 22 ans, qui plus est ; ce n'est pas réservé qu'à Madonna ou à Demi Moore, semble-t-il ! Quand on a le fric, rien n'est impossible... ou presque ! Parce qu'on ne s'en laissera pas accroire ; tout ça, ce sont de foutues illusions. Il est bien évident qu'elle se paie du rêve, c'est tout. Si elle pouvait lire dans mes pensées, elle comprendrait...

Une villa avec sa piste d'atterrissage privée, évidemment ! J'imagine qu'elle se trouve loin de toute civilisation brésilienne. De toute façon, des gardes nous accompagnent. Comme d'habitude, je suis surveillé de très près. Et quand je me retrouve enfin en liberté, comme lors de mon séjour en Asie, j'ai cette puce au milieu du dos qui freine tout désir d'évasion. Il a tout prévu, le maître suprême, Gabriel Addams, l'homme que je tuerais un jour. Je n'ai jamais été un gars violent, mais je comprends que je n'ai que ce choix si je souhaite m'en sortir sans compromettre la vie des autres captifs dans l'île, et surtout (avant tout), la vie de Félicia... et de ce bébé dans son ventre. Ce bébé que j'ai un peu de mal à accepter, je dois l'avouer. Ça me dépasse, tout ça. Au plus profond de moi, je le veux mien, évidemment. Mais les circonstances sont tellement affreuses. Qu'elle devienne enceinte est la pire chose qui pouvait nous arriver en ce moment. Néanmoins, il faut l'accepter et penser que nous sommes trois maintenant.

Un spacieux VUS noir nous conduit le long d'une allée bordée de palmiers et d'autres espèces d'arbres exotiques jusqu'à la villa. Tout au bout, une large enceinte s'entrouvre par deux hautes portes grillagées, après que Carl ait dit quelques mots en portugais devant un haut-parleur. Le chemin continue jusqu'à cette villa un peu en hauteur sur une colline verdoyante, une colossale maison vitrée. C'est impressionnant. Et pour faire changement, la mer derrière nous. L'Atlantique dans toute sa splendeur. C'est donc dans ce lieu idyllique, mais peu dépaysant, que nous séjournerons. Je ne sais combien de temps exactement nous y demeurerons à nous prélasser. Ce n'est pas moi qui décide et on ne me met pas au courant de tout. Cela n'est pas important : c'est eux qui commandent. Je ne suis pas esclave mais presque.

— Liam, c'est ton anniversaire aujourd'hui en plus, mon cœur !

— Eh oui... il faut bien vieillir...

— Je suis désolée qu'on ne l'ait pas souligné hier pendant la réception. On se fera une petite fête intime toi et moi ce soir.

Elle me fait un clin d'œil. Son bonheur irradie. Je lui souris.

— Et on se reprend pour une grande *fiesta* l'an prochain, promis ! Tout arrive toujours en même temps, c'est dingue ! Tu te rends compte que nous sommes mariés maintenant ?

— Oui... c'est fou, non ? J'aime te voir si heureuse.

Elle me saute dans les bras. Je caresse ses longs cheveux foncés. Nous descendons enfin du VUS. Nos accompagnateurs baraqués comme des lutteurs nous aident à sortir nos bagages. C'est moi le captif et elle l'inquisitrice, mais je demeure un homme et elle une femme, plus petite et fragile que moi, donc... ils ne prennent aucune précaution. Elle est protégée comme 10 et, du même coup, je suis surveillé sans répit.

L'intérieur de la demeure est immaculé, épuré. Tout y est rectiligne, à l'image de son design extérieur. C'est beau, mais un peu froid. Nous inspectons rapidement les lieux et déposons nos bagages dans la vaste chambre à l'étage qui abritera nos heures de sommeil et de tentatives d'accouplement. À cette pensée, mon estomac se noue. S'il vous plaît, faites que ma semence ne soit pas trop puissante ! Ou que la dame soit devenue trop âgée pour ça !

— Tu es belledans ces vêtements blancs, ma chère épouse. J'aurai presque autant de plaisir à te les

enlever que si tu portais ta belle robe de mariée.

Je l'enlace et l'appuie contre moi.

— Pas si vite, mon cœur, tu es pressé, à ce que je vois. Mais moi j'ai une faim de loup... allez, viens, on va faire un tour à la cuisine.

Nous allons manger une bouchée dans la fastueuse cuisine à l'étage où nous nous installons à notre aise au comptoir. De généreux sandwiches au poulet rôti ont été préparés à notre intention. Par la suite, nous allons découvrir notre petit paradis à l'arrière de la villa. Une magnifique piscine rectangulaire à plusieurs bassins avec spa intégré, juste pour nous deux.

Mes yeux se dirigent plus loin, vers le large. Une vue imprenable sur l'océan. Nous empruntons de solides escaliers de bois teint qui nous mènent directement à une belle plage de sable doré. Nous trempons nos pieds dans une eau presque chaude, à peine saisissante. Éléanor est d'excellente humeur. Elle rit pour un rien. J'en fais tout autant. Elle relève sa jupe blanche au-dessus de ses genoux. J'arrive à voir qu'elle a la chair de poule. Ses jambes sont sexy. Elle fait semblant de se sauver. Je la rattrape. Elle prend alors ma tête de ses deux mains et s'empare de mes lèvres. Je lui rends son baiser. Je sais que ce moment est arrivé. Cette première fois en tant que mari et femme. Cette première fois assumée pendant laquelle le sexe et le plaisir ne sont désormais plus le seul motif d'union de nos corps.

Notre baiser s'intensifie. Elle a laissé tomber sa jupe qui flotte légèrement dans l'eau. Je sens une vague plus forte se rapprocher, alors je soulève la dame dans mes bras, ce qui la surprend. Elle rit de plus belle. Je scrute le rivage. Sur la plage, il y a trois lits d'extérieur à baldaquin avec des rideaux pouvant se refermer pour protéger contre le soleil – ou pour l'intimité, il va sans dire ! Éléanor me regarde et tourne la tête vers les lits.

— Oui, ce sera parfait.

— Tu lis dans mes pensées.

Elle me sourit, le regard dangereusement allumé.

Je la transporte donc dans mes bras comme on doit le faire quand on a devant soi une mariée qui est la sienne.

La mienne... mais celle que je n'ai pas choisie.

Sauf que le temps n'est pas aux réflexions. Je dois agir. Je nous propulse rapidement sur le lit moelleux du centre, et j'y dépose madame avant de m'appliquer à défaire les quatre attaches retenant les pans de tissus ouverts pour ainsi créer notre cachette secrète à l'abri des regards fouineurs des gardiens.

Éléanor est allongée, accoudée sur son bras droit à m'observer, de l'admiration dans les yeux. Je lui adresse un de mes plus beaux sourires de séducteur, celui qui fait rougir les filles à tous les coups. Mais pas elle. Ce n'est pas une fille ; c'est une femme. Je ne l'impressionne guère, mais je suis pleinement conscient de tout l'effet que je lui fais.

— J'ai peine à croire que j'ai déniché le plus *gentleman*, le plus attentionné des maris... et, qui plus est, le plus sexy ! J'ai de la chance, ce n'est pas croyable !

Je lui fais un clin d'œil.

— Je ne suis pas à plaindre non plus. La femme de 42 ans la plus séduisante au monde.

Bon, O.K., j'en mets un peu. Je joue le jeu... vous vous souvenez ? Elle rit.

— Tu exagères, voyons. Mais quand même, c'est vrai que mon corps s'est assez bien conservé si je me compare aux petites jeunes de la citadelle. L'avantage d'enfanter plus tard, j'imagine... Sauf que j'ai tellement hâte de me voir avec un petit ventre, tu sais, comme celui de Félicia...

Je dois vraiment la faire taire, car ma libido est en train de se sauver en courant. C'est le pire moment pour parler de grossesse, il me semble. Je me suis rapproché. Je pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut. Assez parlé maintenant. Concentrons-nous sur les choses sérieuses.

— Je suis bien d'accord, monsieur Durocher.

Je saisis ses lèvres, me couche à ses côtés et nous commençons à nous toucher. Je sens ses mains qui trouvent ma poitrine, qui caressent mon abdomen, mon ventre durci de tout cet entraînement aux machines qu'on m'oblige à faire plusieurs heures par semaine. Ils me forgent à leur image, pour que je me moule parfaitement à leurs standards de beauté idéale, comme tous les autres spécimens, mâles ou femelles, de leur microsociété axée sur la superficialité et la luxure.

Éléanor détache ma chemise, l'entrouvre et la fait glisser sur mes épaules qu'elle caresse du même coup.

— Tu es tellement beau, ça devrait être interdit. Ça me brouille les idées, juste le fait de te voir à moitié habillé, comme ça, devant moi...

La dame exagère... mais bon, tant mieux si elle est sérieusement éprise de moi pour l'instant. Je vais pouvoir en tirer avantage. Je dois vraiment trouver des pistes pour nous sortir de cette histoire de fou, elle et moi. Elle, moi et le petit. Allez, concentre-toi, Liam. Arrête de penser, mec, sinon tu ne livreras pas la marchandise. Mais la dame qui n'arrête pas de parler n'aide en rien. Je me concentre sur cette première fois avec Félicia dans la remise, puis sur la deuxième fois, plus sauvage, immodérée... oui, ça fonctionne. Félicia et sa chaleur. La douceur de sa peau sous mes doigts. Sa moiteur. Son goût. Je suis pris d'une solide érection. Je regarde mon épouse. Elle a retiré son haut blanc. Je remonte sa jupe sur son ventre. Je m'aperçois alors qu'elle ne portait pas de petite culotte... en plein son genre ! Je trouve ça sexy, une femme qui garde un petit vêtement pendant l'acte, donc je laisse la jupe en place sur son ventre. J'enlève mon pantalon, puis je me remets à l'œuvre : je la caresse de plus belle. Sa peau frémit au contact de mes doigts. Elle gémit. Étant donné son ardeur et ses caresses empressées et avides, je la pénètre sans plus attendre et nous nous livrons à des ébats dignes d'une nuit de noces j'imagine, même si c'est le jour, camouflés dans ce refuge exotique, avec pour mélodie d'ambiance rien de moins que les oiseaux et le ruissellement des vagues. C'est le rêve. Mais son rêve à elle. Pas le mien.

Félicia

J'ouvre les yeux, mais l'exercice est pénible. On dirait qu'on enfonce des clous dans ma tête. Je suis souffrante et confuse. Gabriel se trouve à mon chevet. Il me tient la main.

— Elle se réveille enfin !

Jasmine est là aussi, un peu en retrait, debout, au bout du lit. Je referme les yeux, puis les ouvre à nouveau. La lumière de la chambre devient peu à peu acceptable.

— Bonjour mon ange. Tu m'as fait si peur.

J'ai soif. Je fixe la carafe d'eau sur le chariot de service près du lit.

— Jasmine, s'il te plaît, sers-lui à boire. Je crois qu'elle meurt de soif.

Mon amie s'exécute. J'absorbe un verre d'eau. L'homme caresse mes cheveux, mais je ne veux pas qu'on me touche, car j'ai l'impression que cela intensifie mon mal de crâne.

— Que s'est-il passé ? On dirait que j'ai dormi longtemps.

Gabriel et Jasmine se regardent et n'osent répondre tout de suite. Puis, Gabriel rompt le silence.

— Oui, en effet, tu as dormi longtemps.

Il se tourne vers mon amie.

— Jasmine, tu peux nous laisser ? demande-t-il.

— Oui, évidemment. Repose-toi bien, Félicia.

Cette dernière glisse un baiser sur ma joue. « Ma chère amie, j'aurais préféré que toi tu restes et que lui parte... » me dis-je en moi-même. Elle part sans plus attendre.

— Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé, Félicia ?

— Non...

— Quelle est la dernière chose dont tu te souviens ?

Je tente de réfléchir.

— Le soir du mariage...

— Oui...

Je touche soudain mon ventre.

— Mon bébé... est-ce que mon bébé va bien ?

Un instant, je l'avais oublié. Puis, ça me revient. Tout me revient. Ce drame. Adelle. Elle s'est infiltrée dans ma chambre ce soir-là. Je dormais quand un bruit m'a fait sursauter. Il faisait noir, mais j'ai entrevu une ombre. J'ai donc allumé ma lampe de chevet. Mais rien. Je me souviens alors être demeurée assise quelques secondes, raidie. La peur me paralysait, car je sentais le danger planer. Et j'ai vite compris que cette source de danger que je percevais dans l'air de ma chambre n'était rien d'autre que la respiration inégale et saccadée d'un individu. C'est à ce moment qu'Adelle est sortie de l'ombre – ou plutôt de derrière le paravent près de mon lit.

— Tu aurais dû dormir, Félicia. Tu me compliques la tâche.

Elle a une mine affreuse. Elle tremble. Son mascara a coulé sous ses yeux et elle est enlaidie d'affreux cernes noirs. Sa coiffure ne tient plus, ses vêtements sont mal ajustés. Mais le pire, c'est qu'elle tient un couteau dans sa main droite. Je suis terrifiée. Nous sommes seules ici, sur l'étage. Tout le monde doit être encore à la fête à l'heure qu'il est. Adelle fait un pas vers moi. Je suis toujours assise dans mon lit.

— Adelle... je t'en prie, calme-toi. Je comprends que la situation est complexe, mais je ne te veux aucun mal.

— Moi si. Félicia, tu as détruit ma vie.

Sa voix est chevrotante. Je comprends qu'elle a gravement abusé de substances toxiques ce soir.

— Mais je n'y suis pour rien, je t'assure.

— Tu n'aurais jamais dû débarquer dans l'île. Tu as volé ma place. Tu as tout pris et tu n'as rien laissé. Sans lui, je ne suis rien ici, tu comprends ?

Elle crie. Elle semble désespérée. Névrosée. J'ai vraiment peur pour ma vie. Elle avance vers moi, encore.

— Tu n'as pas perdu ta place, Adelle. Son emballement est temporaire, tu me l'as dit toi-même. C'est la venue du bébé qui le préoccupe...

Tu ne vas quand même pas t'attaquer à une femme enceinte, espèce de cinglée ? Je tremble moi aussi maintenant.

— Ce bébé... encore une fois, Félicia, tu m'as devancée, tu m'as battue sur ce terrain. Ton bébé et pas le mien.

— Je ne comprends pas.

Elle me regarde, la haine dans les yeux. Elle a une main posée sur mon lit maintenant. Mon cœur va exploser dans ma poitrine. Son autre main prend place au beau milieu de son ventre.

— Je suis enceinte moi aussi.

Ah non ! Merde...

— C'est une bonne nouvelle, non ?

— Oui, je croyais, moi aussi, au début. Et c'était un bon plan pour me rapprocher de lui. Mais juste avant que je le lui annonce, voilà que tu me devances. Et voilà que mon bébé est de trop dans le portrait...

— Pourquoi de trop ?

— Gabriel refuse que je le garde. C'est affreux, non ? Il croit que je suis tombée enceinte pour attirer son attention. Il dit qu'il ne me faisait pas prendre la pilule pour rien. Que ce bébé n'aurait pas dû être. Mais il est bien là, Félicia, bien au chaud dans le creux de mon utérus, tout comme le tien. Tu vois, je ne peux pas me résigner à continuer de vivre en sachant que ce petit être et moi ne sommes plus désirés ici. C'est trop difficile.

Son ton est hystérique.

— Si j'en suis là, c'est que je vais vraiment très mal, Félicia. Je ne veux plus vivre. Mais je

n'accepterai pas pour autant que tu prennes ma place aux côtés de cet homme que j'aime de tout mon être, plus profondément et sincèrement qu'aucune autre ne le fera jamais. Tu comprends, c'est trop difficile. Je m'excuse, mais il mérite tellement mieux que toi... qui fais semblant. Tu crois que je ne le vois pas ? Qu'il est amoureux d'un tas d'illusions et d'impostures ? Qu'il fait la pire erreur de sa vie en ne choisissant pas la bonne, en me rejetant sans pitié ?

Elle pleure et baisse les yeux un instant. J'en profite pour bondir au bout de mon lit. Je manque de trébucher. Je dois sortir de cette chambre. Mais voilà qu'elle me rattrape et je sens le métal aiguisé transpercer la chair de mon bras gauche. Une douleur insoutenable émerge de l'endroit atteint. Je ne sais même pas si je la ressens vraiment, cette douleur. Je me mets à hurler. Mais je réussis malgré tout à me jeter hors de la chambre. Par chance, ce n'était pas verrouillé.

Adelle aussi se met à hurler de rage et se lance à ma poursuite.

— Arrête, Félicia. Arrête ! Je n'ai pas fini de t'expliquer !

Elle est folle. Elle veut vraiment me tuer. Je cours le plus vite possible. Du sang se répand sur mon passage, imprégnant de gros points rouges le tapis doré du quatrième étage dans un contraste saisissant. Le couloir est désert. Je crie :

— Aidez-moi !

— Arrête, Félicia. Nous sommes seules ici.

J'arrive près de l'ascenseur. J'appuie sur le bouton, mais la porte ne s'ouvre pas. Je décide de tenter ma chance par la cage d'escalier, mais Adelle me rattrape alors que j'entrouvre la porte. C'est à cet instant que je sens un autre coup de couteau juste avant de me faire brutalement projeter dans les marches. Je perds connaissance.

C'est affreux. Comment a-t-elle pu se rendre là ? Comment arrive-t-on à cette folie ? Cette fille a sérieusement besoin d'aide psychiatrique. Or, bien évidemment, on n'a pas accès à de tels services à la citadelle.

Une fois que ce pénible souvenir disparaît de mon esprit, je refais surface dans le présent.

— Gabriel... oui, je me souviens de tout. C'est horrible... Adelle...

Je regarde mon bras gauche. Il est bandé.

— Le couteau t'a transpercé le bras et l'omoplate. Heureusement, il n'a atteint aucun organe vital. Tu es saine et sauve, ma princesse.

Son regard est attendri, chargé de reconnaissance.

— Et Adelle ? Que lui est-il arrivé ?

— Elle nous a quittés. Sois sans crainte, mon amour.

Il ne répond pas vraiment à ma question. Le contraire m'aurait étonnée ! Je ne saurai pas tout de suite ce qu'il est advenu de cette fille, on dirait bien. Comment nous a-t-elle quittés ? Mais soudain, la question qui me tient le plus à cœur ressurgit sur mes lèvres.

— Et le bébé, Gabriel, il va bien ?

Je porte à nouveau la main à mon ventre. J'ai l'impression que ce dernier est plus petit que ce qu'il était devenu dans les derniers jours.

— Les coups de couteau que tu as reçus ont été superficiels, mais en revanche, ta chute dans la cage d’escalier t’a causé beaucoup de tort. Tu es tombée dans le coma pendant trois jours et le fœtus n’a malheureusement pas survécu. Je suis désolé, ma princesse.

Ces paroles me font l’effet d’une bombe m’éclatant au visage... ou plutôt au cœur. Mon bébé, mon petit gars au creux de mon ventre... je ne peux pas croire qu’il ne s’y trouve plus.

— Non... ça ne peut pas être vrai... mon bébé !

Gabriel a les yeux brillants. Je le sens au bord des larmes.

— Je sais, mon amour. C’est terrible. Je m’en veux affreusement de ne pas être resté à tes côtés ce soir-là.

Sa voix se brise sous la douleur ; quant à moi, mon pauvre cœur est brisé. Cauchemar par-dessus cauchemar depuis mon arrivée à la citadelle. Et ce bébé qui représentait ce lien probable, irrévocable, entre Liam et moi.

Je me détourne de Gabriel et je me mets à pleurer doucement, allongée maintenant sur le côté droit, face à la fenêtre. Je n’ai pas beaucoup de forces. Gabriel vient me donner un baiser sur le front.

— Je te laisse te reposer. Tu dois retrouver un semblant d’énergie... Tu es si blême, ma petite beauté. Je reviendrai te voir plus tard.

Puis, il ajoute juste avant de sortir :

— Ne t’en fais pas. Tu retomberas vite enceinte, je ne suis pas inquiet.

Ces paroles... je les maudis. Non. Je ne veux pas d’un autre bébé. Surtout pas. C’était celui-là, le mien, ou plus jamais d’autre.

Liam

J'avais 16 ans. Pour célébrer l'obtention de mon diplôme d'études secondaires, mon père m'avait amené à Montréal au Grand Prix de Formule 1 sur le circuit Gilles Villeneuve. Une belle journée ensemble à se faire percer les tympans par le bruit infernal de ces machines à tuer. Nous étions V.I.P., dans une section privilégiée, avec vue rapprochée sur la ligne d'arrivée. À la suite de cette activité des plus divertissantes, nous nous sommes dirigés vers la très *glamour* rue Crescent, ornementée pour l'occasion. Une artère pleine à craquer de touristes curieux et enjoués, de terrasses peuplées, de musique électrisante, quasi agressive, de kiosques, de banderoles affichant les marques de voitures et toutes ces filles, de vraies bombes, à la poitrine démesurée, habillées très *sexy* et accrochées au bras de ces hommes nantis.

Nous sommes assis en tête-à-tête à l'une de ces terrasses au menu ridiculement cher pour l'occasion. Mon père me paie ma première bière officielle en sa compagnie. Évidemment, ça faisait déjà un bout de temps que j'avais tenté l'expérience grisante de l'alcool avec quelques potes. Voler des bouteilles aux parents pendant qu'ils sont occupés à je-ne-sais-quoi, qui n'a pas fait ça ? La serveuse qui nous apporte nos consommations est une belle blonde à la jupe très courte, ce qui m'excite au plus haut point. Des images perverses défilent dans ma tête. Je n'y peux rien, ça s'enclenche tout seul. J'ai 16 ans, je vous le rappelle. J'ai les hormones en ébullition.

— Tenez, mes beaux, qu'elle nous dit de sa voix chaude, en déposant minutieusement nos verres.

Elle offre ensuite un de ces sourires coquins, assurément aguichants, à mon père.

Quand elle repart servir ses autres clients aux tables avoisinantes, mon père prend un air plutôt sérieux.

— Elle est pas mal, non ?

J'ai un petit rire niais.

— Plus que pas mal, je dirais !... Je lui ferais pas de mal, disons.

Mais il n'a pas le visage d'un homme qui s'amuse et profite du moment.

— On n'a pas eu souvent l'occasion de parler des filles, toi et moi.

— Papaaa...

— Quoi ? On ne peut pas discuter de choses sérieuses de temps en temps ?

— Mais oui, c'est sûr... mais pas trop longtemps, O.K. ? On s'amuse bien aujourd'hui.

Il m'adresse un clin d'œil. Je prends les devants :

— Tu veux me dire quoi à propos des filles ?

— J'ai l'impression que ça commence à prendre beaucoup de place dans ta vie, les filles... le sexe, j' imagine... normal, t'as 16 ans.

— Tu n'as pas l'intention de me donner un cours sur la sexualité, toujours ? Parce que crois-moi, t'es un peu en retard...

— Mais non, voyons... Ce que j'essaie de te dire, c'est que tu es un beau gars, Liam. T'es séduisant, comme ton vieux père. Tant mieux pour toi, mais tu dois comprendre ce que ça implique. Je n'ai pas

envie que ce privilège que la vie t'a donné te fasse perdre toute ta modestie. C'est facile d'avoir des filles pour toi, non ?

— Oui... quand même... disons que les filles s'intéressent facilement à moi...

— J'aimerais juste que tu gardes en tête les valeurs qu'on t'a inculquées. Le nombre de conquêtes n'est pas important. Peut-être qu'à ton âge c'est agréable de s'en vanter. Mais crois-moi, rien ne vaut une relation basée sur le respect, la fidélité et l'amour. Ça vaut bien mieux que toutes les bonnes baisers de la terre que tu pourrais avoir et qui ne te laisseront bien souvent qu'un sentiment de grand vide. Je peux te l'assurer. C'est beaucoup plus gratifiant.

— Tu peux bien parler, toi...

— Oui, je sais. Mais j'ai quand même essayé autrefois, je te l'assure. Je n'ai juste pas été chanceux, j'imagine.

— On dirait que tu crois que je suis le pire des coureurs de jupons, papa... mais t'inquiète, je suis loin de collectionner les conquêtes.

— Tant mieux, je suis content de l'apprendre. Je ne voudrais pas que mon fils devienne un briseur de cœurs professionnel...

— Franchement !

— T'es un bon gars, Liam, je ne suis pas inquiet, tu trouveras cette fille qui te fera sentir meilleur, celle que tu ne voudras plus jamais quitter, que tu aimeras sincèrement et dont tu auras envie de prendre soin, quoi qu'il arrive. Tu réussiras là où j'ai échoué...

— Papa... tu n'as pas échoué... Tout ne dépendait pas que de toi avec cette femme qui m'a mis au monde et qui nous a abandonnés. En plus, la vie de couple n'est sans doute pas un gage de bonheur... tant que tu aimes ta vie, que t'en es fier, moi je suis convaincu que tu n'as pas échoué...

— Oui, tu as raison. Et j'ai donné tout ce que j'avais à une certaine époque aux femmes. Mais je suis passé à autre chose... C'est sûr qu'on est toujours en train d'envier ce qu'on n'a pas... les humains sont comme ça.

— Et t'es encore jeune, papa. Tu la trouveras, ta perle rare, c'est certain.

Cette conversation m'avait marqué. Des années plus tard, non seulement mon père n'a pas trouvé sa dulcinée, mais il a fini par cesser de chercher, étant même devenu fermé aux occasions de relation sérieuse, ne demandant rien de plus qu'une aventure par-ci par-là pour assouvir ses tensions sexuelles et recevoir un peu de chaleur humaine, sans doute... Mais moi, j'avais appris de cette conversation. Du moins, son souvenir ne m'avait jamais vraiment quitté. J'avais compris ce que mon père avait voulu dire. L'amour, quand on le trouve, c'est précieux. Et il faut se battre pour le conserver. Toutefois, l'amour peut s'avérer un réel délire, une horreur presque. Sauf que ça vaut le coup, bien évidemment ! Le problème, selon moi, c'est que notre société actuelle nous pousse à penser que l'on a toujours besoin d'augmenter cette dose d'amour intense. Dès que les papillons se calment, que la routine s'installe, que les compromis deviennent quotidiens, de même que les comptes à rendre, les sacrifices, les efforts que ça demande pour conserver ou raviver la flamme, on s'interroge : rate-t-on quelque chose ailleurs ? C'est le siècle du syndrome de l'imposteur. Est-on vraiment au bon endroit ? Avec la bonne personne ? Vouloir plus. Plus de filles, plus de sexe. Mais pourquoi ?

Honnêtement, je n'aime pas l'infidélité. Il est clair que si le sort ne m'avait pas conduit loin de chez

moi, je serais fidèle à celle que j'aime, malgré les tentations, malgré ces autres filles m'adressant de fabuleux sourires aguicheurs comme à la citadelle. C'est appréciable, agréable, de se sentir désiré par la gent féminine, mais ça peut s'arrêter là quand le cœur brûle pour quelqu'un de précieux. Je ne suis pas le gars le plus parfait sur cette Terre, j'ai bien des défauts, mais je suis fier de pouvoir affirmer que la fidélité est une valeur primordiale à mes yeux et, quoi qu'il arrive dans ma nouvelle vie – temporaire, je l'espère –, quoi qu'on m'oblige à faire maintenant à l'encontre de mes principes, je ne l'oublie pas. J'y crois malgré tout, à la fidélité, même s'il m'est impossible de la mettre en pratique dans ma vie amoureuse, et que, pour l'instant, elle ne représente pour moi que l'idéal.

Je ne sais trop pourquoi le souvenir de cette discussion avec mon père m'est revenu à ce moment précis. Il a surgi, comme ça, dans mon esprit, alors qu'Éléanor repose, endormie sur ma poitrine, dans cette grande chambre à coucher froide, trop épurée, où il manque du désordre, de la chaleur, des moments vrais, des disputes même, peut-être ?

Félicia

La nuque me démange. Ça brûle partout sur mon crâne. Ça picote. C'est chaud. Mais je supporte, ça ne durera pas et je suis très excitée.

Excitée de voir le résultat final.

— Ça s'en vient, Félicia ! Plus que cinq minutes encore et on va pouvoir rincer tes cheveux.

Alyssa m'a fait une teinture, à ma demande. Il y a longtemps que j'avais envie de savoir l'effet que ça fait d'être blonde. Disons que ces temps-ci, j'ai vraiment besoin de changement. Évidemment, j'ai obtenu le consentement de Gabriel. Au début, il a un peu hésité, puis il a acquiescé. Il me doit bien ça. Je demande si peu. Je ne fais pas beaucoup dans les caprices, contrairement à d'autres filles ici. Dans quelques minutes, la vie devrait me paraître plus rose, non ? Ce n'est pas ce que l'on raconte ? Que les blondes ont plus de *fun* ? Bien hâte de voir ça !

L'alarme du réveil retentit. Ce bruit infernal me rappelle mon premier matin à la citadelle, quand Arthur, le doc, est venu m'examiner... J'ai toujours le cœur qui se serre quand j'entends cette maudite sonnerie.

— Allez, viens ma belle.

Je m'installe et renverse la tête vers l'arrière dans le lavabo de la pièce qui nous sert de salon de coiffure. En fait, c'est bel et bien un salon. Tout y est, comme dans les plus chics commerces de beauté de Montréal. Grandes miroirs rectangulaires, chaises pivotantes et rétractables, lavabos avec appuie-tête, équipements et produits de qualité. Alyssa fait couler de l'eau tiède sur ma tête. Elle masse doucement mes cheveux en éliminant le produit décolorant, puis ajoute un masque revitalisant qu'elle fait pénétrer dans ma chevelure avec soin pendant quelques minutes. Le produit exhale une odeur agréable. Je me fais dorloter par ma coiffeuse du jour et j'en profite pour me détendre.

— Tu vas être belle ! Je sens que la couleur va être réussie. C'est tellement difficile de faire un beau blond. Mais disons que ça aide quand on peut se payer les meilleurs produits sur le marché ! Encore une fois : merci, monsieur Addams pour votre grande générosité...

Elle le fait souvent, le remercier, même quand il n'est pas là ! C'est qu'elle le voit littéralement dans sa soupe, mon fiancé – notre ravisseur !

— Oui, en effet. Mais t'es la meilleure quand même, Alyssa ! C'est toi qui as des doigts magiques que je lui réponds, reconnaissante.

— C'est mon frère qui va être content. Il ne pourra plus te lâcher des yeux, même si c'est déjà le cas...

Son frère... Elle parle encore de Gabriel. Elle lui voue un véritable culte, à ce criminel. C'en est renversant.

Soudain, je sursaute. D'un coup, l'eau est devenue glacée. Ça saisit.

— Oups, désolée, dit-elle, rieuse, l'eau froide va aider à refermer l'écaille de tes cheveux.

Ouais... bon... On ne peut jamais vraiment s'en sortir sans souffrir pour être belle, semble-t-il ! Pas facile d'être une femme !

Après les avoir bien essorés, et démêlés soigneusement au peigne, Alyssa me sèche les cheveux. Je m'observe dans la glace. J'ai pris du mieux : mon teint s'est redoré, mes lèvres ne sont plus desséchées,

mes yeux, moins cernés. Ça fait maintenant presque trois semaines que je me repose, et je reprends des forces. Je me remets de mes émotions un jour à la fois. Et ce blond... Ça me fait étrange, mais j'aime bien. Ça fait presque naturel. J'ai le teint clair de nature et le poil des bras très blond. D'ailleurs, j'étais toute blonde bébé et jusqu'à mes quatre ans.

Après ce repos forcé, j'ai l'impression de revenir peu à peu à moi, à qui j'étais avant ce bébé. Une énergie dangereuse a repris place au fond de mon être et je ressens le besoin de me mêler à nouveau aux autres, de me lâcher moi aussi. De faire la fête, peut-être ? Tant qu'à être enfermée... De ne pas être raisonnable en tout cas, car je l'ai été trop longtemps, ces dernières semaines. Je pensais que la mauvaise passe que je vivais avant l'annonce de ma grossesse était bien terminée, mais j'ai peur que mon comportement autodestructeur reprenne le dessus. C'est comme ça pour l'instant. On dirait que j'ai ce besoin d'émotions fortes, bonnes ou mauvaises, sans quoi je vais me laisser dépérir à force de broyer du noir et de m'ennuyer de mon ancienne vie, de m'ennuyer de Liam.

Cela fait au moins trois semaines que Gabriel n'a pas partagé mon lit. Il revient tout juste d'un long séjour de près de deux semaines en Europe. Il avait beaucoup de choses à régler, j'imagine ! La présence d'un homme commence à me manquer. La chaleur d'un corps masculin, sa virilité, sa dureté, sa sensualité rigide et enveloppante.

Gabriel m'attend pour un souper en tête-à-tête. J'ai des papillons dans l'estomac. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas retrouvés seul à seul, sauf quand il venait à mon chevet pour me border. Ce soir, j'ai envie de me sentir belle, désirable. Et j'ai hâte qu'il voie ma tête. J'espère qu'il l'aimera. Ça m'angoisse un peu... et s'il était déçu ?

C'est l'heure. Il est 20 heures. Le connaissant, il me devancera et sera déjà assis au bout de la table, son cellulaire ou sa tablette à la main. Je me regarde une dernière fois dans la glace avant de quitter ma chambre. Je me trouve jolie. J'ai pris le soleil cet après-midi, j'ai de belles couleurs sur les joues. Mes nouveaux cheveux couleur de blé, un peu rebelles, ondulent jusqu'à la hauteur de ma poitrine. Ma robe bustier tombe parfaitement sur mes hanches et dégage mes genoux. C'est sexy, mais chic. Puis, je regarde mes cicatrices, une sur mon bras gauche, l'autre dans mon dos, à la hauteur de l'omoplate. Elles ne sont pas trop importantes, mais sont encore bien rouges et encombrant mon corps. Ces marques me rappelleront toujours cette nuit où la haine avait un visage, où j'ai dû la subir dans sa plus simple et horrible expression. Cette volonté de faire souffrir l'autre autant que soi au point de vouloir le tuer. C'est traumatisant à vie. Ce déferlement de folie meurtrière me hantera à jamais.

Mais c'est du passé. Je me dis que les bonnes personnes finissent par s'en sortir, par triompher...

Si ça pouvait être si simple...

Après une grande inspiration, je pars à la rencontre de mon ravisseur. Je dois me calmer, je suis vraiment trop nerveuse.

J'avais vu juste. Il est là, assis. Il range rapidement son téléphone et vient à ma rencontre.

— Tu es là, enfin ! Ma princesse...

Il me serre dans ses bras et s'empresse de trouver mes lèvres. Son parfum ne l'a pas quitté. Il m'avait manqué, je dois l'avouer. Elle me marquera à jamais, cette odeur, jusqu'à ma mort, même si je réussis un jour à m'en éloigner pour de bon. L'odeur de l'emprise. De l'envoûtement. Même en pensée, j'arrive à la respirer.

Il me dévisage, plissant les yeux.

— C’est surprenant de te voir comme ça, une petite blonde. On dirait que j’ai une nouvelle fiancée. Ça te va bien. Oui, j’aime bien.

Ouf ! Je suis soulagée. Ses jointures caressent doucement le grain de ma peau. Il approche son visage du creux de mon cou et me respire. Son nez sur ma peau, puis ces lèvres... Cela m’arrache un frisson.

— Pas de doute, c’est bien ma petite Félicia. Ta douceur incroyable ne trompe pas, ma princesse.

Il prend ma main et me dirige vers ma chaise qu’il tire pour moi. La soirée est légère, la conversation demeure agréable et superficielle, comme entre deux amis – ou deux amants – qui ne se sont pas vus depuis des années. Je suis à nouveau timide et réservée en sa présence. Lui parle beaucoup. Il me fait part des développements concernant deux de ses compagnies, il me parle de son projet de rénovation du troisième étage de la citadelle. J’ai peu à peu retrouvé l’appétit. Tant mieux. Je suis plutôt maigrichonne en ce moment. Je dois encore prendre huit livres. Tommy m’a concocté un régime à haute teneur en protéines. Je dois reprendre du muscle pour intensifier mon entraînement et poursuivre mes cours de cardio. Je n’oublie jamais à quel point l’apparence compte ici.

Nous dégustons un excellent carré d’agneau accompagné d’un vin rouge que j’adore, le Brouilly. Ça fait une éternité que je n’ai pas bu d’alcool. Je bois facilement. Serait-ce la nervosité ? Je dois faire attention, je sens que la tête me tournera très vite ce soir.

— On prend le dessert sur le toit ? Ça fait longtemps qu’on n’a pas fait ça.

— Oui, bonne idée. Le ciel est tellement dégagé. Le spectacle va être de toute beauté.

Son regard énigmatique posé sur moi me trouble l’esprit et les sens. Je me sens molle et maladroite, tandis que lui, toujours bien en contrôle de la situation, dégage une telle aisance que c’en est révoltant. J’aimerais pouvoir l’étouffer de ma force mentale, anéantir cette domination qui émerge de tout son être, mais cela me demanderait des années et des années d’entraînement. Je me sens si impuissante devant sa grandeur et sa force. Devant son esprit séducteur aux capacités illimitées.

« Monsieur Addams, vous et votre charme fou... comment ne pas succomber ? »

* * *

Cet endroit me rappelle notre toute première soirée en tête-à-tête. C’est sur le toit qu’il m’avait amenée après le souper, et que mes jambes m’avaient lâchée quand j’avais vraiment pris conscience de l’endroit où l’on me retenait captive : une île enchanteresse, sans issue. Sur ce même sofa, j’avais compris l’ampleur de son désir pour moi, quand il m’y avait allongée et qu’il s’était appuyé contre moi. Mes premiers frissons... mes premiers remords, mes premières hontes. Le début d’un long combat – en vain – contre moi-même.

On nous apporte le dessert. Du chocolat noir fondu. Des fraises. Le classique. Accompagné d’un verre de porto.

— Un porto d’exportation privée à près de 1 000 \$ la bouteille au Québec, rien de moins pour toi, ma princesse. Je veux t’initier au meilleur. Et nous avons de quoi fêter : ta santé que tu as retrouvée !

Nous portons un toast. Je déguste cette boisson délectable, savourant chaque gorgée. Il le faut, de toute façon, car j’ai déjà la tête qui tourne légèrement. Gabriel trempe une fraise dans le chocolat.

— Ouvre la bouche.

Du chocolat. Ça faisait longtemps, ça aussi ! Mes sens s’éveillent. La soirée est trop parfaite. Ce décor

luxuriant, en hauteur, le bruit de la mer, le temps doux, le ciel étoilé. Et les yeux ardents de M. Addams qui me regardent comme si j'étais la septième merveille du monde. Je sais bien ce qu'il attend de moi, là, tout de suite. Je lis ses pensées. Je le sais quand il devient trop sérieux et qu'il cesse de parler. Il a porté une fraise à sa bouche, soutenant mon regard. Puis, avec sa langue il effleure ses lèvres. Je suis prise d'une fièvre tout à coup. J'ai l'impression de sentir la caresse de sa langue entre mes cuisses. Mes joues sont en feu. Mon bas-ventre s'est réchauffé. Je me tortille sur place. Je suis excitée.

Gabriel pose une main sur ma nuque et approche ma tête de la sienne. Il s'empare avidement de mes lèvres, ses doigts s'emmêlant fermement dans mes cheveux, puis il s'impose au-dessus de moi. Mon corps s'allonge sans mal sur cette couverture rouge soyeuse installée sur le sofa couvert de coussins. Son bassin bouge contre moi, je ressens alors toute la dureté de son désir. Oui, ça y est... c'est maintenant que l'inévitable se produit. Mes mains caressent les pectoraux délicieusement fermes de mon ravisseur. Je meurs d'envie de toucher sa peau nue. Il y a longtemps que je n'ai pas senti mes sens aussi éveillés. J'ai vraiment envie de lui et c'est horrible. Si ça pouvait être autrement... mais ça ne l'est pas.

L'homme se libère de sa ceinture, enlève rapidement son pantalon. Je déboutonne sa chemise. Nos lèvres ne se quittent pas. Ses baisers sont tellement érotiques, j'ai l'impression qu'ils pourraient me faire jouir. Pourquoi est-il si doué ? Il s'attaque enfin à ma robe qu'il lance à l'autre bout du sofa, libérant mes seins blancs qui n'attendent que ses délectables caresses. Il les prend, les touche doucement. Mon épiderme s'emballe et frissonne. Puis, Gabriel se campe sur moi à califourchon, s'empare de mes bras et les immobilise brusquement au-dessus de ma tête. Pendant quelques secondes, il soutient mon regard et ne bouge plus.

— Tu es à ma merci, Félicia.

Ma poitrine, déchaînée tout à coup, se soulève et s'exhibe.

— Oui... que je gémiss.

— Jamais tu n'arriveras à te soustraire à cette attirance, à ces pulsions, qui nous unissent. Tu dois le comprendre et l'accepter, Félicia.

Ces paroles me bouleversent. J'ai trop peur qu'il ait raison et, en même temps, cela augmente l'ardeur du moment. Mes sens trahissent mes réels sentiments, ceux que je ressens quand l'homme est loin de moi.

Mes yeux dérivent de ce regard bleu, enflammé, et se posent sur ce sexe érigé sous son *boxer*, tout près de mes lèvres. J'ai soudain cette folle envie de le prendre avec ma bouche, de goûter ce sexe qui m'attire. Même si le mien s'impatiente de recevoir le sien, j'ai cet intense désir de faire jouir mon fiancé d'une autre manière ce soir. J'ai envie qu'il s'abandonne à moi pour une fois, pendant que je prends la situation en main, lui soutirant le contrôle. Je ne veux pas me faire dominer. Ou peut-être est-ce pour une autre raison... ? Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais mené un homme à l'orgasme en utilisant ma bouche. Il faut un début à tout.

— Gabriel... je veux te goûter, j'aimerais que tu jouisses dans ma bouche...

J'entends le rythme cardiaque de l'homme s'accélérer. Ses yeux ont tourné à l'ardoise et se sont plissés, un muscle de sa mâchoire s'est crispé.

— Félicia... tu me rends fou quand tu me parles de cette manière. Tout ce que tu voudras, ma princesse.

Nous pivotons pour qu'il se retrouve sous moi, allongé. À moi de jouer. Alors qu'il me caresse les cheveux et que nos langues se massent délicieusement une dernière fois, je m'arrache à sa bouche et

promène la mienne sur ce torse invitant. J'ai déjà une main qui le caresse... plus bas. Cette dureté, c'est brut, presque grossier, effronté. Mais c'est très attirant.

Je le débarrasse de son *boxer sexy*. Puis, en lui jetant un regard fiévreux, je m'empare de cette érection volumineuse. Mes lèvres se font d'abord aguichantes. Elles embrassent son membre soyeux, soufflent doucement, puis le bout de ma langue se met de la partie. L'extrémité si sensible de son membre s'enfonce enfin dans ma bouche et j'entreprends de le sucer doucement d'abord, puis je lèche de haut en bas son sexe palpitant, jusqu'à ses bijoux de famille que je masse en douceur du creux de ma main. Le gémissement qu'il pousse alors me fait comprendre qu'il aime ça. Après quelques caresses douces, j'accentue les mouvements et je le prends en longueur, avec plus de pression, de haut en bas, en enfonçant sa verge loin dans ma gorge. J'essaie de la détendre pour la prendre plus loin. L'homme geint, la respiration haletante. Du coin de l'œil, j'aperçois ses doigts qui s'enfoncent dans la couverture. Cela m'excite au plus haut point. J'aime le sentir à ma merci pour une fois. Et cette odeur âcre et douce, cette peau lisse glissant dans l'humidité de ma bouche, cette goutte perlée qui s'échappe et que je capture de mes doigts... Oui, je l'avoue, j'y trouve vraiment mon compte !

Mes lèvres se resserrent fortement sur son membre aux proportions émoustillantes. Intensément. Et je continue de le faire aller et venir jusque dans ma gorge à un rythme régulier. J'aime ce que je lui fais et c'est évident que je ne devrais pas. Mais...

— Félicia... qui t'a appris à faire ça ? demande-t-il d'une voix rauque, vaporeuse.

— Vous...

L'idée de reprendre possession de mon corps gagne l'homme rapidement. Mais aujourd'hui, il acquiesce à ma demande : il me laisse faire. Bien vite, il n'en peut plus. Je sens son sexe se contracter et il déverse son fluide à longs traits dans ma bouche si intensément que je manque de m'étouffer au premier giclement. J'avale tout rapidement. Pas facile mais ça va. C'est plus excitant que dégoûtant.

Le maître m'attire dans ses bras amoureux, en soupirant.

— Merci, ma princesse.

— Mais de rien. C'était à mon tour de vous faire plaisir de cette façon...

— Et le mien maintenant...

— Mais non, voyons, je ne vous demande rien en échange.

Même si mon sexe est très tendu et moite, allumé à cause de toute cette activité sexuelle, ça peut s'arrêter là ce soir...

— Félicia, ne songe même pas à quitter cet endroit sans avoir joui à ton tour.

Puis, il ajoute :

— Tu t'abandonneras à moi, c'est un ordre.

Il m'accorde un sourire espiègle, mais toujours dosé de cette domination assumée.

Je déglutis. Le sang a monté à mes tempes... et ailleurs...

C'est alors qu'il s'occupe de moi. D'abord, à l'aide de ses doigts habiles, puis avec sa bouche douceuse. C'est langoureux. Délectable à souhait, comme d'habitude. Le premier spasme de jouissance m'arrache un cri étouffé, puis un autre et un autre. Je suis enfin assouvie, me perdant sans retenue dans les

bras chauds de mon ravisseur. Nous demeurons enlacés quelques minutes, en silence, à observer ce ciel criblé d'astres brillants.

— Ma petite Félicia, tu as tout de même été cruelle avec moi... tu ne m'auras même pas laissé entrer en toi, moi qui rêvais depuis si longtemps de sentir ta chaleur m'exalter... Je ne pensais qu'à ça depuis des semaines... Il va falloir remédier à cette situation au plus vite.

Le regard qu'il m'accorde est celui d'un homme qui en veut encore.

— Oui, mais pas maintenant, nous sommes attendus en bas, je pense...

Et c'est vrai : on nous attend dans la salle de bal pour une autre petite soirée arrosée.

— Tu es certaine que ça ne peut attendre, mon amour ? Je suis déjà en état de remettre ça.

Il fait promener ses doigts baladeurs sur mon ventre et ses derniers se fraient un chemin plus bas. Je bloque leur route de ma main.

— Non, je ne pense pas, ça ne serait pas poli de faire faux bond à tout le monde.

Soudain, le maître s'assombrit et me scrute de ces yeux qui m'angoissent. J'ai la chair de poule.

— Ma petite Félicia... serais-tu nerveuse à l'idée que je te prenne à nouveau ?

Je ne sais trop quoi répondre. Puis tout s'éclaire dans mon esprit. Oui, j'ai peur. J'ai affreusement peur de tomber enceinte à nouveau. J'ai peur du sexe.

— Oui... peut-être...

Et ça me vient comme ça, cette demande tout à fait justifiée :

— Gabriel, à ce propos, je me demandais... Me laisserais-tu prendre la pilule, six mois peut-être, tout au plus, le temps que mon corps se remette de ses émotions ?

Ou que je trouve le moyen de foutre le camp d'ici...

Mon ravisseur s'assoit.

— Non, Félicia.

Son ton est ferme et tranchant.

— Mais pourquoi pas ?

— Parce qu'il en est ainsi. Je ne veux pas qu'il y ait ce genre de barrière entre nous, nuisant à l'aboutissement de notre brûlante passion réciproque.

— Mais je ne comprends pas... Nous pourrions nous amuser un peu plus longtemps avant que j'enfante à nouveau. Et les autres filles... elles prennent toutes la pilule.

Mes yeux sont suppliants. Les siens sont sans pitié.

— Justement, tu n'es pas « ces autres filles », Félicia.

— Mais c'est tout de même mon corps, Gabriel, ça n'a aucun sens...

— Assez. Le sujet est clos. C'est un ordre. Et je ne veux plus jamais en entendre parler, est-ce clair ?

Son regard est maintenant plus qu'autoritaire, il est menaçant. Il s'enfonce au fond de mon œil et me fait mal. Mon cœur veut exploser dans ma poitrine. L'homme ne veut rien comprendre et ne cédera pas. Je

m'en rends compte péniblement.

Sans que je m'y attende, il se lève d'un bond du sofa, se rhabille à toute vitesse et se dirige vers la porte de sortie du toit, avant de se retourner dans ma direction :

— Retourne à ta chambre et passes-y la nuit. Je ne pense pas que tu sois en état de venir à cette soirée. Je ne te sens pas prête à faire la fête ce soir. Je veux que tu te reposes et que tu réfléchisses à tout ça. Je n'ai pas aimé la tournure de notre rencontre, ce soir.

Il est en colère. Il part aussitôt, me laissant seule. Je n'en reviens pas. Il me punit comme un parent punirait son jeune enfant. Tout cela pour une simple demande de contraception ? J'en suis sidérée.

Je suis à cette fête intime dans le jardin ouest. Pour l'occasion, des ampoules de couleur par centaines et des haut-parleurs ont été installés dehors. On a aménagé un long bar ultramoderne pour le service. Le centre en pavé uni, près de la fontaine, servira de piste de danse. Nous profitons des douces soirées de la fin novembre, loin du temps gris et maussade qu'il doit faire en Amérique du Nord. Mais je m'ennuie de ces mois d'automne du Québec que je détestais pourtant autrefois. Ce temps sombre où les rues commencent à devenir plus silencieuses, qui mène progressivement à la froidure et à la beauté de l'hiver. La neige... Je ne peux pas croire que je ne la verrai pas tomber cette année, cette neige magique de décembre. Je fais tourner le bâton de cannelle dans mon cocktail à l'*applejack*, une boisson tout à fait de circonstance pour mes pensées nostalgiques du moment. Je pense aux biscuits chauds à la citrouille et à la muscade de maman, son potage à la courge, nos promenades en famille dans les vergers ou dans les festivals des couleurs... Dire que les dernières années, je refusais d'accompagner mes parents lors de ces sorties automnales sous prétexte de manquer de temps... !

— Ça va, ma chérie ? Tu sembles préoccupée, me demande Marie.

Ma douce Marie... toujours à l'écoute.

Les filles et moi formons un cercle. Certaines sont assises sur un banc à trois places, d'autres sont debout. Marie, Daphnée, Jasmine, Asia et Martina.

— Oui, ça va. Je n'ai plus trop l'habitude des fêtes, je pense.

— C'est vrai que ça fait longtemps pour toi ! On est heureuses que tu te joignes enfin à nous et que tu ailles mieux. Il faut fêter ça !

Nous entrechoquons nos verres *old-fashioned*.

— À la santé de notre petite Félicia !

Ça me fait du bien de rencontrer des gens à nouveau. Deux jours ont passé depuis ce fâcheux événement sur le toit. Je n'ai pas revu Gabriel depuis. Je n'en reviens pas qu'il ne soit pas venu me rendre visite dans ma chambre tout ce temps-là. Ce n'est pas bon signe. On dirait qu'il se cache ! Je l'ai mis très en colère... Je n'aime pas ça du tout. Je suis extrêmement nerveuse à l'idée de le voir débarquer à la petite fête ce soir.

Le lendemain du fâcheux épisode, j'avais reçu mon horaire de la semaine. Seulement quelques cours, mais aucune fête au programme. Pas même d'activités agréables avec les filles, comme s'il voulait me tenir à l'écart. Puis, ce matin, j'ai reçu un nouvel horaire et j'en ai été fort soulagée. J'étais conviée à cette petite fête ce soir. Enfin ! Ma chambre et mes livres commençaient à m'ennuyer.

On me sert mon deuxième verre quand Gabriel, toujours aussi élégant, arrive avec Morgane à son bras. Sa femme est rayonnante. Lui a le sourire aux lèvres. Ils semblent complices tous les deux. Alors, c'est ça, sa stratégie ? Utiliser sa femme pour me rendre jalouse ? Non, je ne suis pas jalouse, mais je ressens un pincement au cœur incompréhensible. Pourquoi suis-je si à l'envers de les voir ensemble ? Ce n'est pas la première fois pourtant. Peut-être ai-je l'impression qu'ils se sont rapprochés depuis mon accident ? En effet, la dernière fois que je les ai aperçus ensemble, c'était au mariage d'Éléonor et de Liam, et ils ne se lâchaient pas des yeux. Suis-je en train de perdre ma place dans le cœur du maître, moi, sa fiancée, sa préférée ?

Alors qu'il tend un verre à son épouse, elle lui donne un baiser sur les lèvres et il lui sourit. Je perçois

une lueur dans ses yeux... celle qu'il me réserve à moi, d'habitude. Je ne sais pas s'il le fait exprès pour attirer mon attention, mais il fait vraiment comme si je n'existais pas, ou alors il se fout royalement de ma présence. Il n'a jamais fait ça. Il s'est toujours empressé de venir me retrouver quand il savait que j'étais là. Les filles aussi fixent la scène.

— Félicia... ça va vous deux ? me demande Daphnée.

Cette chère Daphnée, toujours aussi spontanée et sans filtre. Je l'aime bien, mais parfois elle m'exténue.

— Oui, pourquoi tu demandes ça ? Il a bien le droit de passer un peu de temps avec sa femme, non ?

— Oui, évidemment...

Mais ça me ronge de l'intérieur. Je n'ai qu'une envie – que je n'assouvirai pas – aller retrouver Gabriel, le foudroyer du regard et lui demander ce qui ne va pas. Pourquoi se comporte-t-il comme le dernier des salauds avec moi ? Après ce qu'il m'a refusé, c'est moi qui devrais être en colère, pas lui !

Il finit par passer près de moi alors que Morgane discute avec Flora qui vient d'arriver. Il me regarde à peine.

— Tiens, bonsoir les filles.

Les filles manifestent alors une fébrilité et une nervosité caractéristiques, cet état dans lequel nous nous retrouvons rien qu'en prononçant son nom, ou en croisant sa personne imposante de près ou de loin.

— Bonsoir Félicia.

Il finit par déposer un baiser quelconque, non senti, je trouve (peut-être que je me fais une idée), sur ma joue gauche.

— Tu dois être heureuse d'être de la fête ce soir ?

Son ton est impassible, tout comme son regard bleu.

— Oui... que je lui réponds, d'un filet de voix mal assuré.

Il me laisse en plan avec les autres filles et continue son chemin vers le bar. Figées, les filles ont l'air interrogateur. Je suis décontenancée. Peinée, même. Et je me trouve idiote.

Les autres hommes sont arrivés. Ils sont bruyants ce soir, ce qui annonce une soirée électrisante. Charles arrive peu après son père. Toujours aussi sexy, celui-là. Il dégage une telle attitude assurée. Le sourire aux lèvres, il embrasse fougueusement ses deux femmes à tour de rôle. C'est outrageant. Mais personne ne s'en offense. C'est normal ici. J'imagine qu'il ne veut pas les blesser. Ce geste inacceptable en société est perçu sur l'île comme un geste d'amabilité.

À cette pensée, je constate que mon raisonnement ressemble de plus en plus au leur ! Peu à peu, beaucoup d'idées ou de comportements hors normes deviennent acceptables à mes yeux. J'ai changé, certes, mais pas tout à fait. J'ai l'impression de flotter dans une mer d'ambivalence depuis mon arrivée dans cette prison idyllique. Prendre part au jeu ou non ? Succomber ou non ? Est-ce bien ? Est-ce mal ? Est-ce acceptable ? Inacceptable ? Dangereux ou inoffensif ?

J'observe le comportement de Charles avec Martina. Une main caresse son postérieur bombé dans cette longue robe de satin rouge. Un regard pervers se pose sur sa poitrine généreuse. Cette scène me fait prendre conscience d'autre chose : en général, le père a davantage de retenue et de classe que le fils... et c'est tant mieux ! Sauf ce soir : l'attitude pathétique de Gabriel me met presque hors de moi.

La musique électronique s'accroît et résonne désormais dans le jardin. Les corps commencent à onduler en symbiose au rythme des sons dynamiques. L'alcool coule à flots. Je suis tellement blessée par la tournure de cette soirée que je me laisse emporter sans retenue par l'ambiance festive. Cela m'apaise d'une certaine façon.

Nous rions éperdument, alors que nous dansons près de la fontaine. Daphnée s'y trempe les pieds et nous éclabousse en faisant de larges mouvements de bras. Elle est trempée et nous aussi, presque ! Charles et Arthur nous font alors signe de nous approcher de la petite table style bistro où ils sont installés. Nous approchons donc, Daphnée, Marie, Martina et moi.

— Vous en voulez, les filles ?

J'observe le décor. Sur la table, des lignes de poudre blanche attendent preneur.

— Pas pour moi ce soir. Merci quand même, leur répond Marie.

Puis, elle s'éloigne vers la fontaine avec nonchalance comme si on lui avait offert une simple sucrerie. Daphnée et Martina sont tout excitées. Elles en veulent. Cela ne fait pas de doute.

Daphnée tire une chaise, s'y assoit et approche son visage de la table. Je la regarde faire. Ça semble facile. D'un coup rapide, elle aspire toute la ligne de sa narine droite alors qu'elle bloque l'autre de sa main gauche. Puis, elle recommence avec l'autre narine. Quand l'exercice est terminé, elle renifle un bon coup et claque joyeusement sa main dans celle de Charles.

— Merci, mon beau, c'est en plein ce dont j'avais besoin ce soir !

Martina s'exécute de la même façon. Je l'observe à l'œuvre. Et moi, qu'est-ce que je fais ? Je suis la suivante... Dois-je m'éclipser et me précipiter vers Marie ? De la cocaïne ? Moi ? Mais pourquoi est-ce que j'en serais là ? Rien ne m'oblige à faire cela, je le sais bien. Pour une des rares fois que j'ai le droit de dire « non ».

— À ton tour, Félicia. Tu vas essayer aussi, non ?

Le sourire de Charles est malicieux.

— Je ne sais pas trop si je devrais.

— Mais oui, voyons, tu dois. On ne peut pas mourir sans avoir essayé la cocaïne.

J'ai l'impression que ces paroles laissent présager un malheur. Vais-je mourir bientôt ? Dois-je profiter de la vie en attendant cette mort imminente ? Pendant ma courte séance de questionnements intérieurs, je bondis presque en voyant que Gabriel se tient derrière moi. Charles regarde son père.

— Est-ce qu'elle peut ?

Je me tourne vers Gabriel. Il me regarde très brièvement avant de regarder Charles de nouveau. Il semble hésitant, mais finit par lui répondre :

— Oui, elle peut. Pourquoi pas ? Ça ne la tuera pas.

Encore cette référence à la mort. Non, vraiment, ça ne présage rien de bon. Mais j'ai envie de me lâcher ce soir. D'oublier le calvaire que je vis. De me foutre carrément de Gabriel Addams et de faire la fête avec les filles. Puis, même si cette substance me détruit un peu plus, qu'est-ce que ça change ? Je suis déjà en mille morceaux. Physiquement et psychologiquement. Je vais essayer cette drogue. Elle est là devant moi, c'est trop tentant.

— Bon, d'accord. Je veux bien essayer.

Les hommes – Charles, Gabriel, Arthur et Éric – m'observent, comme s'ils étaient dans un laboratoire à étudier la souris cobaye d'une expérience dont l'éthique allait être remise en doute par des groupes activistes contre la cruauté animale... Les filles sont déjà toutes sur la piste de danse à se défouler. Je m'assois et j'approche mon visage de la table. Je prends mon temps. Je ne sais trop comment faire et j'ai un peu peur que ça fasse mal, que ça brûle. Puis, je cesse de réfléchir, j'appuie mon pouce sur ma narine gauche et aspire la ligne de poudre blanche. Ça n'a pas trop chauffé. Je continue l'expérience avec l'autre narine. Les hommes rient et me félicitent presque. Gabriel a un drôle d'air. Je ne suis pas certaine que ça lui plaît, mais, comme d'habitude, son air est plutôt insaisissable.

— Merci les gars.

Je leur adresse un large sourire et je me dirige vers la piste de danse, me tenant droite et remplie d'assurance, comme si j'étais fière de moi et sereine. Mais en fait, je ne peux pas croire que je viens de faire ça ! Moi, la petite fille si sage pas même quatre mois plus tôt, sniffant de la cocaïne dans une fête. Je suis en train de me perdre totalement dans ce royaume de la débauche et de la perversité. J'ai peut-être déjà perdu mon identité. Félicia Roby, citoyenne de la belle province de Québec, n'est peut-être plus qu'un corps perdu sur cette Terre, une âme damnée errant sur une île satanique au milieu de nulle part.

La drogue fait vite son effet. Je comprends maintenant. Je comprends ce que les autres y trouvent. Pourquoi on la convoite, on la vénère tant, cette substance illicite. Je suis prise d'une énergie incommensurable, comme cette fois où j'ai pris de l'*ecstasy*, mais l'effet est bien différent. J'ai l'impression que je pourrais courir un marathon, que je pourrais traverser à la nage la mer jusqu'au Canada, ou mieux... que je pourrais baiser une nuit entière sans répit ! Une gaieté s'est emparée de tout mon être. Enfin, je suis heureuse quelques instants. Je m'amuse avec les copines. J'éprouve un léger tremblement. Et mon cœur bat trop rapidement. Mais ces effets sont bien secondaires compte tenu de cette grande euphorie qui m'anime. Alors que je danse avec ce sentiment de puissance que je ne me connais pas, je sens une main se refermer sur ma taille, un corps se clouer à moi vers l'arrière. C'est Gabriel. Je regarde devant moi. J'aperçois Morgane en train de danser langoureusement avec Flora. Est-ce parce qu'il a été délaissé que le maître me rejoint ?

— Ça va, ma princesse ? Tu te sens bien ?

— Oui, mieux que jamais.

— Tant mieux.

Je le déteste. J'aimerais être assez forte pour le repousser, mais du même coup, sa présence me réconforte. C'est toujours la même histoire. Je ne le vois pas souvent danser. Je comprends que lui aussi a consommé. Je l'entends renifler. Ses mouvements se sont accentués et son air sombre l'a quitté. Au rythme de la musique, nos corps ondulent en harmonie. Étonnamment, nous dansons avec fluidité. C'est suave et sensuel. Ses bras sont chauds et enveloppants, son bassin exécute des mouvements suggestifs. Je sens bientôt son érection imposante contre mes fesses tandis que ses jambes sont fléchies. Alors que le désir monte sauvagement en moi, le maître me retourne et m'embrasse avec fougue. Puis il me glisse à l'oreille :

— Accompagne-moi à ta chambre, j'aimerais que l'on discute.

— Oui... bien sûr.

Que l'on discute ? Oui ? Vraiment ? Hum... Je n'ai pas vraiment envie de quitter la fête tout de suite.

J'ai envie de continuer à danser, à m'éclater. Ça faisait trop longtemps. Je l'ai bien méritée, cette soirée, et je déborde d'énergie. D'autant plus que j'ai amplement contemplé les murs de ma chambre ces derniers jours. Mais je sais bien que ce n'est pas une simple invitation, que cette demande n'est pas matière à refus. Je n'ai guère le choix d'accepter, car un ordre demeure un ordre, formulé de quelque manière que ce soit.

Nous nous dirigeons donc au quatrième étage. Je n'arrête pas de lui déballer un tas de conneries sur la citadelle et je me trouve très loquace. Gabriel m'écoute et me répond, l'air heureux. Je comprends qu'il n'est plus en colère. Je suis surexcitée, survoltée, sans raison. Ou plutôt oui... à cause de la cocaïne qui fait encore effet, j'imagine.

Gabriel allume. Dans cet éclairage tamisé, il s'approche de moi. Il chuchote à mon oreille :

— Je tiens à te présenter mes excuses pour l'autre soir. J'y suis allé un peu fort. Je crois que ça a touché une corde sensible... de te savoir une volonté si opposée à la mienne... c'est que j'accorde beaucoup d'importance à la procréation... peut-être parce que je sais à quel point la vie est précieuse et fragile et que c'est un véritable cadeau du ciel. Peut-être à cause de cet accident, tu sais...

— Le mien ou celui de votre défunte femme, Marie-Ange, et de votre petite fille ?

Il réfléchit brièvement.

— Les deux.

Il est si sérieux. Je peux lire le désespoir dans ses yeux. En effet, l'émotion est très perceptible cette fois dans ce regard pénétrant. Encore ce lien entre elle et moi. Ça ne cessera donc jamais...

— J'ai réagi un peu fort et j'en suis désolé.

Il caresse ma joue puis retire sa main de mon visage et ses yeux s'assombrissent.

— Mais je ne changerai pas d'avis à ce propos, Félicia. Je ne veux plus que nous en discussions et j'espère que tu accepteras ma décision sans trop m'en vouloir.

Je fais un signe d'approbation de la tête. Ai-je le choix ?

— Maintenant, où en étions-nous la dernière fois ? Ah oui, je me souviens...

Il ancre profondément son regard provocant dans le mien.

— Fusionner à nouveau avec toi... mon ange.

À ces mots, j'ai de sérieuses palpitations. Mon bas-ventre se crispe de peur ou d'excitation, je ne sais trop. J'ai le réflexe de faire un pas vers l'arrière.

Le regard de mon ravisseur est insoutenable quand il est embrasé de cette façon. On dirait qu'il veut m'aimer et me tuer à la fois. Un reste de lucidité sonne « danger » dans mon esprit, mais je ne peux pas me défilier.

— Je t'effraie, Félicia ?

J'essaie de soutenir son regard.

— Non...

— Détends-toi alors, voyons. Tu sais à quel point ton corps aime mes caresses et ne peut s'en passer.

Mon cœur veut une fois de plus sortir de ma poitrine. L'homme s'en rend compte et pose sa main dessus.

— Regarde dans quel état je te mets. Tu meurs d'envie que je te baise, là, tout de suite.

Il s'est appuyé contre moi et promène ses lèvres sur mon front. Elles sont chaudes tout comme son souffle. Ses baisers descendent le long de ma joue, jusque dans mon cou. Doux... si doux... Oh mon Dieu ! Je frissonne. Il agrippe mes cheveux et les tire doucement pour incliner ma tête vers la gauche pendant que sa bouche embrasse mon cou du côté droit. Je me rends à peine compte que sa main libre en a profité pour se faufiler sous ma robe qu'il remonte doucement. Alors qu'il me couvre toujours de doux baisers dans le creux du cou et sur mes épaules offertes, il insère un doigt dans ma culotte et rapidement en moi. Cela me surprend. Je gémis.

— Pourquoi es-tu si serrée, ma princesse ? C'est incroyable. Tu dois vraiment te détendre pour être moins contractée... D'ailleurs, sens-tu à quel point tu es mouillée pour moi ?

Il a raison. Mais je me sens si raide, je suis terrifiée. Pourtant, je meurs d'envie de le sentir en moi. Gabriel enfonce un deuxième doigt tout au fond de moi qu'il fait aller et venir langoureusement. Mes jambes vacillent. Le maître, si avenant, me retient.

— Calme-toi, mon ange.

Il me transporte sur le lit, enlève ma robe, puis fait de même avec ses vêtements. L'instant d'après, un homme nu, beau comme une statue grecque, apparaît devant moi. Je suis ébranlée.

Il s'étend de tout son long sur moi, nos corps s'entremêlent passionnément. J'ai toujours l'impression que ses caresses me font chaque fois plus d'effet... comme si ce moment intime avec mon ravisseur était le summum, celui qui restera gravé dans ma pensée. Comment ne pas se laisser envahir par l'extase sous ces caresses prodiguées par des mains douces et effilées, ou encore par sa bouche si douce également se promenant sur mon corps, sur mes seins gonflés de plaisir et qui en redemandent éperdument ?

Les préliminaires ne s'éternisent pas, car le maître ne peut pas attendre bien longtemps. Son érection qui pèse sur mon entrejambe moite et humide fait son chemin rapidement. Mais mes muscles pelviens se crispent involontairement. Je suis beaucoup trop serrée.

— Félicia, calme-toi, je t'en prie. Profite du moment, c'est tout. Tu sais à quel point tu désires que je te prenne.

Ses lèvres se referment sur ma bouche et Gabriel m'embrasse alors de cette manière intense et fouguese qui me fait perdre la tête, mais surtout le souffle. Alors qu'il me déconcentre, son sexe réussit à pénétrer le mien plus profondément, ce dernier se dilatant peu à peu au gré des poussées exquises. Pourquoi est-ce si bon ? Bien vite, le va-et-vient devient cavalier, intense comme jamais, mon bassin se soulevant effrontément à la rencontre des coups, avide, en exigeant toujours plus. La cadence est rapide. Énergique. Mes sens sont déchaînés et tourbillonnent, extasiés, sur ma peau, à l'intérieur de mon corps, jusqu'au fond de ma tête. L'homme me prend d'abord de manière traditionnelle, puis par-derrière, son souffle se perdant dans le creux de mon cou, ses dents s'enfonçant délicieusement dans ma chair me faisant percevoir toute l'intensité de la tension qui le gagne. Il me retourne enfin.

— Je veux te voir jouir, Félicia.

Je n'en peux plus. Ses yeux incandescents qui se mêlent de la partie... c'en est trop. Je ne tiens plus. Cette tension entre nous deux, sexuelle et affective, notre dispute, tous ces sentiments trop denses et frénétiques que l'homme me fait vivre me font succomber à ce plaisir envahissant tout mon être qui m'emporte en des spasmes puissants et ravageurs.

— C'est bien, mon amour, dit-il d'une voix rauque, près de l'orgasme lui aussi.

Lui non plus ne tient plus. C'est son tour. Or, au moment où son flot de jouissance est sur le point de jaillir en moi, je ne sais trop ce qui me passe dans la tête – sans doute encore l'effet de la cocaïne –, mais sans réfléchir, je me retire abruptement et le sperme de mon amant se déverse sur mon ventre.

— Nom de Dieu, Félicia, qu'est-ce qui te prend ?

Il me regarde, atterré, une seconde ou deux. Puis, je me rends compte de ce que je viens de faire. Et, comme s'il comprenait soudain les raisons de ce geste, ma rébellion, il me gifle brutalement. J'en ai le souffle coupé. Je porte ma main à ma joue et baisse les yeux, blessée, insultée et profondément malheureuse. Sauf que, bien vite, je ressens le besoin de lui présenter des excuses, car tout cela est ma faute : je l'ai mis hors de lui. Encore une fois. Mais, cette fois, c'est bien pire.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris... j'ai eu peur, je crois...

Il pose ses mains sur mes épaules et me secoue rudement.

— Ne me refais jamais ça, tu entends ? Je pensais avoir été clair à ce propos.

— Je sais, je vous dis que je ne comprends pas pourquoi j'ai agi de cette façon...

— C'était ton dernier avertissement.

Son ton est menaçant, laissant sous-entendre le pire.

Soudain, je suis prise d'une colère incontrôlable. Comment cet homme, aussi mortel que les autres, ose-t-il nous traiter comme de simples esclaves, même celle qu'il considère comme l'amour de sa vie ?

— Mon dernier avertissement pour quoi ? Qu'est-ce qu'il m'arrivera sinon, monsieur Addams ?

L'homme m'a lâchée, figé devant mon insolence. J'ai haussé le ton.

— Répondez ! Vous allez vous débarrasser de moi ? Vous en êtes rendu là ? Déjà ? Ça fait si peu de temps que je suis prisonnière sur votre île.

Le maître ne répond toujours pas. On dirait un piège. Il se rhabille en silence, lentement. Trop. Le silence qui règne est insupportable. Pendant ce temps, je tire la couverture de coton sur mon corps que je retiens d'une main en haut de ma poitrine nue. Je n'ose faire plus pour l'instant. Je m'habillerai quand il aura enfin quitté ma chambre.

Et je continue de le défier à coup de paroles accusatrices. J'ai l'esprit très fluide de colère, mais embrouillé à la fois. La cocaïne ne me fait pas du tout ! Habituellement, après un orgasme, j'ai l'esprit léger et en compote, mais avec ce qui vient de se produire, je ne me contrôle plus. Je cherche vraiment à me faire tuer, on dirait bien. Je pose alors cette question qui me brûle les lèvres depuis quelques jours :

— Qu'avez-vous fait d'Adelle, votre épouse adorée, celle à qui vous aviez juré un amour inconditionnel ? Et où est passée Dahlia, votre fille, votre propre sang ? Pourquoi vous en être débarrassé également ? Elle n'avait fait de mal à personne, ce n'était qu'une enfant.

Il prend quelques secondes avant de me répondre, raidi, la mâchoire crispée.

— Félicia... tu n'es pas en état de te faire expliquer quoi que ce soit cette nuit. Tu n'as qu'à questionner les filles... elles te raconteront les faits mieux que moi, elles sont bonnes pour rapporter.

Il tente de se montrer impassible, mais je vois bien qu'il se contrôle difficilement.

Les nerfs vont me lâcher. Je tremble comme une feuille.

Une fois vêtu, Gabriel approche de la porte d'un air calme, mais, tout à coup, il s'empare du long vase près du lit rempli de roses fraîches et le fait éclater violemment en mille morceaux sur ma commode. Je lâche un cri de stupeur.

Il baisse les yeux, puis je vois qu'il tente de se reprendre, de retrouver ses esprits.

Et il me lance alors le plus calmement du monde :

— Écoute bien ce que l'on va faire, ma princesse. Comme tu es importante pour moi et que je t'aime sincèrement, nous allons effacer de notre mémoire cette malheureuse dispute. Nous allons l'oublier et nous retrouver demain comme si rien n'avait été dit, comme si rien ne s'était passé. D'accord ? Parfois, l'alcool et la drogue peuvent nous pousser à de drôles de comportements... c'est normal, tous les couples, même les plus solides, vivent de petits accrochages. Par contre, de telles scènes ne doivent plus se reproduire. C'était la deuxième et dernière fois que tu me fais ce genre d'affront. On se comprend bien ?

J'ai peur de lui. Je fais un signe affirmatif de la tête.

— Parfait. On se comprend bien. Ne t'inquiète pas : jamais plus je ne te toucherai comme je l'ai fait. Je regrette sincèrement ce geste déplorable. En revanche, tu dois me promettre de ne plus jamais me défier de la sorte. Tu es ma fiancée, mais je demeure tout de même ton maître.

Alors qu'il allait partir, il dévie en ma direction. Je sursaute et pousse un gémissement de peur. Mais il s'approche de moi en douceur et vient déposer un tendre baiser sur ma joue avant de quitter la pièce.

Enfin seule, je me sens affreuse. Je suis clouée dans ma chambre. Je sais que je dois y rester, mais la maudite drogue fait encore un peu son effet et je vois mal comment je vais pouvoir m'assoupir et dormir dans cet état. Je voudrais tout simplement disparaître, mourir pour ne pas être là, en train de vivre ce moment cauchemardesque. Je hurle ma rage dans mon oreiller, prise d'une crise de larmes incontrôlable. Puis, je me lève, possédée d'une énergie, d'une adrénaline malsaine, et j'agrippe l'autre vase, plus petit, que je fais voler violemment sur le mur ; il se fracasse en mille morceaux. Et je hurle encore, mon regard vide se posant vers l'extérieur, vers cette maudite mer qui me nargue, me méprise, m'opprime à travers cette fenêtre trop imposante. Elle s'agite comme pour me menacer. Son chant est glacial et impétueux ce soir. Il me fait entendre le son de la douleur qui résonne en moi comme une tempête déferlante et catastrophique. Ce décor sanglant m'épouvante. Si l'enfer existe, j'y suis. Je n'en peux plus de cette sensation d'être prisonnière de mon corps trop agité sous l'effet de la drogue et de l'adrénaline, d'être prisonnière de cette île, d'être sous l'emprise de cet homme. La nuit est longue tout comme la durée de mon séjour ici. Une éternité.

Je suis en train de mourir. Je ressens des douleurs atroces à la cage thoracique. Je n'ai plus d'air. Je sens que je perds le contrôle. Et plus la peur de ne pas m'en sortir m'accable, plus la douleur se fait lancinante. C'est un cercle vicieux depuis plusieurs minutes déjà et je n'en peux plus ! Une attaque de panique sans précédent.

J'ai fait ce cauchemar. Lui sur moi, contre mon gré. Et elle, debout, de l'autre côté du lit, avec son couteau à la main, cette femme aux traits si sévères. Et j'étouffais. Mais le problème, c'est que j'étouffe encore, une fois éveillée.

Je fais de l'hyperventilation. À l'aide ! Je suis seule, si seule, dans cette vaste pièce sinistre qui veut m'engloutir. Venez m'aider, car je ne m'en sortirai pas vivante ! C'est certain.

Mais bon Dieu, que se passe-t-il ? Peut-on mourir de désespoir ? Je me sens en sueur, mon corps tremble et palpite horriblement. Je ne peux plus respirer. Cette intense douleur pèse toujours dans ma poitrine. Je me tors en deux. C'est insoutenable.

Puis, je lâche prise. Ça finit par se calmer.

Si Gabriel Addams ne me tue pas lui-même très bientôt, mon mal de vivre insoutenable le devancera et en finira une fois pour toutes avec moi, je le sens !

* * *

J'ai vécu ma première crise d'angoisse ce matin. Aujourd'hui, je suis à nouveau aussi cernée qu'il y a quelques semaines, à la suite de mon agression meurtrière. On dirait que tout est à recommencer. Je retrouvais à peine la forme et un semblant de joie de vivre. Or, me voilà replongée dans ce gouffre de désespoir sans fond. Mon anxiété a repris le dessus, attisée par cette nouvelle peur de mon ravisseur. Comment pourrais-je dorénavant me sentir en sécurité près de cet homme ? Je ne peux même plus envisager de m'ouvrir à lui. Qu'il me touche, qu'il me possède à nouveau... ces pensées me glacent le sang. Même si je fais semblant d'être toujours son amoureuse, j'ai la pénible impression que mon corps me trahira, se fermera, encore plus que la dernière fois, et n'acceptera plus ses caresses... Qu'advient-il de moi alors ? Le maître se rendra compte bien rapidement que je ne suis même plus bonne à être baisée. Il me jettera aux requins. Tout cela a dégénéré. Un dénouement sanglant était inévitable.

Je suis en route pour mon cours de peinture au sixième étage. En temps normal, même si je n'ai pas un grand talent artistique, cela me détend d'étaler cette couleur texturée sur une toile blanche, vide, en un beau contraste frappant, puis de laisser dériver mon imagination selon les formes qui apparaissent dans ma tête, cette dernière dictant les mouvements de ma main concentrée à l'œuvre. Sauf qu'aujourd'hui, je sens que mon œuvre sera horrible sous mon coup de pinceau tremblant. J'ai très peu dormi, je ne vous apprend rien.

Terrifiée à l'idée de croiser mon fiancé, je n'arrive pas à croire qu'il m'ait fait du mal. Je le savais capable du pire, mais je croyais vraiment que quelque chose le retenait d'être malfaisant à mon égard. Au bout du compte, je m'étais trompée royalement. Gabriel Addams est un homme narcissique, maladivement contrôlant et violent. À quoi d'autre m'attendais-je vraiment au fond ? Les premiers mois, c'était tout nouveau tout beau. Mais maintenant, après ces semaines écoulées en sa compagnie, je suis en train de le voir sous son vrai jour, c'est tout. Ma mère, d'ailleurs, m'avait déjà entretenue à ce sujet : « Tu vas voir, ma fille, quand tu auras un amoureux sérieux, au début ce sera magique, mais après plusieurs semaines les

défauts ressortiront et tu seras alors en mesure de décider si tu es suffisamment amoureuse pour les accepter ou si tu préfères continuer ton chemin... » Oui, je souhaite de tout mon cœur passer à autre chose, mais je ne peux pas. Je ne m'appartiens plus. Ma liberté n'est plus mienne, elle est sienne.

La suite des choses m'angoisse. Catastrophe par-dessus catastrophe depuis mes débuts dans ce monde de dépravés. Si au moins Liam était toujours là, à veiller sur moi.

Liam, mon amour, je te sens de moins en moins près de moi. Après ton départ, j'avais l'impression que je pouvais ressentir tes pensées à mon égard. Je sentais d'une certaine façon ta présence à mes côtés. Aujourd'hui, cette impression m'a quittée. Ce que nous avons bâti ensemble, ce que nous avons vécu, s'atténue, s'essouffle. Cette histoire que nous avons partagée, pourra-t-on la poursuivre un jour ? Ou est-elle déjà terminée, après avoir été trop abîmée ? « On ne peut pas vivre deux fois la même histoire », c'est ce que raconte une chanson d'un rockeur québécois populaire. Et même si nous nous retrouvons un jour, est-ce que nos sentiments seront les mêmes ? Je m'accroche à ce que je connais de toi, si peu en réalité, mais est-ce vraiment toi, ce gars parfait dans mes pensées ?

La journée passe et toujours pas de nouvelles de Gabriel. Ça n'augure rien de bon. Pour faire changement, j'ai les traits tendus, des nausées et encore ces foutus tremblements. Les filles m'en font la remarque. Elles s'habituent à me voir dans cet état. Elles ne s'en font plus. Je commence à avoir une réputation de fille pleurnicharde et mélancolique...

Après le dîner, alors que je me rends à mon cours de yoga, Anne, ma servante attitrée, me tend une enveloppe que je reconnais : elle est marquée du sceau doré Addams gravé en initiales rouges. Mon cœur fait trois tours. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Merci, Anne.

Je me précipite dans un recoin du couloir du quatrième étage et ouvre fébrilement et avec difficulté l'enveloppe qui contient un papier parchemin. Je le déplie.

« Félicia, mon ange.

Je ne te mérite pas.

Mes anciens démons m'envahissent de nouveau. Je t'ai déjà dit à quel point tu bouleversais mon monde. Tu es consciente que tu as fait renaître en moi cette passion dévorante qui se transforme vite en obsession pour toi. C'est mal, je sais.

Je ne peux plus me regarder en face maintenant. Je pars, le temps que cela prendra pour me guérir et me remettre sur pied. Je pense que la perte de ma fille Dahlia m'a beaucoup affecté. Je reviendrai auprès de toi quand je me sentirai à nouveau digne de te serrer dans mes bras.

J'espère juste que tu sauras me pardonner, mon amour. Ma Félicia, ma princesse, je t'aime comme tu ne peux te l'imaginer. Mais je n'ai pas le droit de perdre le contrôle comme je l'ai fait. Pardonne-moi, je t'en prie. Et n'aie pas peur de moi. Jamais plus je ne recommencerai. C'est une promesse. Prends soin de toi.

Gabriel A.

P.-S. Malgré tous nos déchirements, il n'y a rien de plus pur au monde que la passion, Félicia. Ne l'oublie pas. »

Cette lettre me bouleverse à tel point que je me mets à pleurer sans retenue. Il veut changer, c'est certain. En serait-il capable ? Voilà la question. Il comprend qu'il a dépassé les bornes... C'est déjà ça. De

surcroît, il m'aime toujours comme un fou. Cela me soulage. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Au moins, j'ai quelques jours de répit pendant lesquels je n'aurai pas peur de sa présence à mes côtés.

La passion, oui, c'est honorable et fort comme rien d'autre (d'ailleurs, je ne pense pas que la vie mériterait d'être vécue sans passion), mais non, ce n'est pas pur, M. Addams, quand elle conduit à agir de façon inacceptable... voire meurtrière. Vous mélangez tout, cher maître ! Oui... vous avez grandement besoin de vous faire soigner... cela ne fait aucun doute dans mon esprit !

Je vais trouver Jasmine et je m'effondre dans ses bras. Je lui raconte la terrible scène de la veille. Elle me console avec quelques paroles chaleureuses que j'écoute plus ou moins.

— Ça va aller, Félicia. Les choses vont s'arranger, tu verras. C'est une mauvaise passe.

— Voyons, Jasmine, ce sont toujours de mauvaises passes pour moi ici ! Et ça va en empirant, que je rétorque, les yeux brouillés de larmes.

— Viens là.

Alors que je m'étais éloignée de ses bras, elle me les tend à nouveau. Douce Jasmine.

C'est alors que je sens sa main se faufiler discrètement dans la poche de mon pantalon de soie et y déposer un petit objet rectangulaire. Je regarde mon amie, perplexe. Je l'interroge du regard, mais je comprends qu'elle ne souhaite pas parler. Les caméras, j'imagine... juste au cas où...

Je glisse ma main droite dans ma poche et touche l'objet du bout des doigts. C'est une boîte en carton mince. Puis, j'y jette un œil discrètement. Mon Dieu ! C'est une boîte de pilules contraceptives ! J'ai l'impression que l'étau autour de mon cœur se desserre de soulagement. Oui, bien sûr, ma chère Jasmine, ma seule vraie amie ici. Nous formons une belle équipe. Nous nous comprenons et regardons vers la même direction, sur ce point au loin, malgré les brouilles et les embûches. J'ai les yeux qui brillent. Je lui demande tout bas :

— Comment as-tu fait ?

Elle s'approche de moi et me chuchote à l'oreille :

— Je ne l'ai pas volée, cette boîte. Je n'aurais pas osé. C'est la mienne. Elle est neuve, pas entamée. Je te l'offre.

Je suis stupéfiée.

— Voyons, Jasmine, je ne peux pas accepter ça...

— Oui. Tu vas l'accepter, Félicia. Tu as déjà eu ton lot de malheurs depuis ton arrivée ici et je refuse qu'il te mette à nouveau enceinte et que son emprise sur toi se rende jusqu'à faire grandir sa semence en toi. Ça me répugne juste à y penser.

— Jasmine... mais toi... comment feras-tu pour ne pas...

— Ne t'inquiète pas pour moi, Félicia. D'abord, je suis plus vieille que toi, et je connais bien mon corps. Avant de prendre la pilule, je savais très bien quand avait lieu mon ovulation. Puis, je ne veux peut-être pas mourir sans connaître la maternité, d'autant plus que je m'attache beaucoup à Tommy. Je t'ai dit que je le sens de moins en moins convaincu quant à la vie sur l'île ? Je sens qu'il doute de plus en plus que ce mode de vie soit pour lui... Disons que je guette le moindre signe de sa part qui pourrait nous aider ou, du moins, jouer en notre faveur... Néanmoins, je demeure prudente. Je ne sais pas si mon intuition est juste à son égard. L'avenir nous le dira. Quoi qu'il en soit, je me préfère moi enceinte de

Tommy, que toi enceinte de celui qui a mis au monde cet univers de dépravés, cette société récusable qui n'aurait jamais dû voir le jour !

— Ma Jasmine... je t'aime...

Nous nous serrons très fort. Cela me réconforte à un point qu'elle ne peut imaginer. Et ça me redonne même un soupçon d'espoir.

— Sois prudente, Félicia.

— Oui. Tu sais que tu prends un très grand risque, Jasmine...

— Oui, je sais. Mais, de toute façon, nos vies tiennent à un fil ici. Et j'ai vraiment envie que tu recommences à avoir une vie agréable et plus légère en attendant notre délivrance. Car, non, crois-moi, nous ne vieillirons pas ici, Félicia. C'est impossible. Il faut qu'il se passe quelque chose. Ça finira bien ou mal, mais ça devra finir un jour ou l'autre. On reste alertes, d'accord ?

J'acquiesce de la tête à travers mes larmes. Oui. Il faut espérer.

Liam

L'Équateur. Un petit pays campé entre la Colombie et le Pérou, de l'Amazonie jusqu'à l'océan Pacifique, chevauchant la cordillère des Andes. Nous sommes aux confins de l'Amazonie, dans une tribu qui lutte pour sa subsistance, étant menacée par l'industrie pétrolière et le déboisement. Avant de nous rendre utiles ici, Éléonor me fait découvrir les plus beaux paysages que ces terres chaudes ont à offrir. Des reliefs chaotiques, volcaniques, aux sommets tantôt enneigés. Des forêts denses où l'on trouve une faune et une flore exotiques uniques datant parfois de la préhistoire. Mon épouse n'en est pas à sa première visite ici, elle semble très bien connaître ces territoires sauvages. Je m'extasie devant ces plages de sable clair magnifiques, devant cette formidable palette de paysages et de cultures. Je n'ai pas beaucoup voyagé, sauf au Québec... et sur cette île de la débauche qui m'a fait sienne...

Mon coup de cœur de ce voyage de découverte : les îles Galápagos ! Un véritable paradis sur Terre. Nous séjournons à proximité pendant cinq jours. Nous y visitons plusieurs îles accessibles aux touristes, dont l'île Floreana, où se trouve la magnifique Playa Negra, la lagune de Flamings et les Grottes des Pirates. Nous y faisons de la plongée sous-marine et contemplons une faune aquatique étonnante.

Éléonor me fait également découvrir Fernandina et Genovesa, deux autres îles où nous observons entre autres des loups de mer, des pingouins, des pélicans, des iguanes et même des phoques. Sans compter une variété impressionnante d'oiseaux.

La troisième journée, nous entamons une longue randonnée vers Santiago, au beau milieu des formations de lave qui nous mènent au volcan Bartolomé, abritant des colonies de phoques et de loups de mer. Quelle merveille de l'univers ! Puis, dans la même journée, sur l'île Santa Fe, nous admirons des cactus géants... et nous y dénichons un coin reclus à l'abri des touristes... pour consommer notre « amour de nouveaux mariés »... madame en était ravie !

La dernière île sur laquelle nous avons posé le pied est Isabela, mon coup de cœur, la terre célèbre peuplée de ces fameuses tortues géantes, celles qui ont donné leur nom aux îles Galápagos. C'est vraiment très impressionnant ! Je me sens comme dans *Occupation double*... vous savez, cette télé-réalité québécoise à gros budget dans laquelle les captifs de l'heure des médias ont la chance de voir les plus beaux pays du monde. En échange, ils se mettent à nu devant le Québec et subissent les déchirements qu'on leur fait vivre. Je me sens un peu comme ça. Pour l'heure, je me réjouis tout de même un peu de ma fausse liberté. Mais j'aurais vraiment aimé que Félicia voie cela avec moi.

* * *

Pour atteindre notre résidence temporaire, nous avons dû remonter le fleuve en pirogue, découvrant à nouveau une végétation tropicale abondante remplie de lianes, sans oublier la symphonie de la faune ! Puis, nous avons abouti aux abords de petites maisons construites sur pilotis.

Nous habitons une maison décente, petite – si l'on compare aux standards auxquels on m'a habitué lors des derniers mois – mais confortable. Elle est située à l'entrée d'un village où les habitants, eux, logent dans des installations inacceptables. Des familles de 10 dans un lieu à peine plus grand que le salon chez mon père.

Ici, je me sens utile, enfin ! Nous aidons la communauté. Les familles démunies. La semaine passée, nous avons hébergé pendant trois jours un poupon d'à peine deux mois. Sa mère est souffrante et son père a

abandonné sa famille. Je l'ai même bercé. Je lui ai donné à boire. Et je me suis rendu compte, lors de ces moments attendrissants, que j'aime vraiment les enfants. Et que je ne veux pas trop tarder pour vivre l'expérience de la paternité.

Nous apportons entre autres du matériel scolaire, des contraceptifs et des vêtements aux familles. Éléanor enseigne la sexualité et parle surtout de contraception aux adolescents et aux jeunes adultes. Je la trouve avenante. Elle a ce réel désir d'aider cette petite communauté, de lui offrir des outils pour mieux vivre et s'épanouir dans la santé et le bien-être. En la voyant à l'œuvre, je ne peux que ressentir de l'admiration et de la tendresse à son égard. Cette femme aurait pu devenir hautaine, capricieuse, dépravée et insatiable. Au contraire, malgré son mode de vie inacceptable et insensé à la citadelle, elle a su demeurer humble et généreuse.

Sauf pour ce qui est de la sexualité. À la citadelle ou pas, j'ai vite compris que la fidélité n'est pas son lot. La philosophie Addams est bien ancrée en elle. Elle m'avait déjà entretenu de son goût pour le libertinage... avec hommes ou femmes – je ne sais pas si elle a une réelle préférence entre les deux sexes ! En ce moment, toutefois, il est clair qu'elle en a une : elle a besoin d'un mâle reproducteur.

Son besoin de libertinage, je l'ai appris à mes dépens il y a quelques jours. Nous étions en visite à Quito, la capitale du pays. Un carnaval avait lieu dans les rues. C'était très coloré et pittoresque. La soirée était chaude. Ce spectacle nous a divertis pendant quelque temps, avant qu'elle ne me traîne dans un bar sombre de coin de rue. Une musique locale entraînante résonnait. Quelques danseurs sur la petite piste de danse se défoulaient, faisant valser leurs préoccupations du quotidien le temps d'une soirée endiablée. Je suis allé nous chercher à boire et, lorsque je suis revenu, elle discutait avec un couple. Un homme et une femme dans la trentaine, à la peau dorée et de belle apparence. L'homme, portant une chemise rouge ajustée légèrement entrouverte, et la femme vêtue d'une robe scintillante mettant en valeur ses longues jambes ciselées et son postérieur bien rond et bombé. De longs cheveux denses noirs et soyeux tombaient en cascade jusqu'à ses reins.

— Approche Liam, que je te présente.

Ils s'appellent Roberto et Gabriella. Ils sont là pour la fête. Je ne comprends pas grand-chose à ce qu'ils disent, car mon espagnol est très limité. Mais Éléanor a la situation en main et je comprends qu'elle n'a pas l'intention de quitter le couple de sitôt, surtout quand j'aperçois sa main baladeuse glisser dans le dos de la belle Équatorienne. Le regard de l'homme semble aimer ce qu'il voit. Il se lèche la lèvre inférieure. Les femmes commencent à danser et, très rapidement, leurs mouvements deviennent suaves, gracieux, sensuels. Cette scène attire vite le regard de nombreux curieux, car ces femmes savent bouger et se mettre en valeur. L'homme aussi se met à danser. Je fais de même, même si je n'en ai pas vraiment envie. C'est ça ma vie maintenant : accepter de faire les choses contre mon gré. À voir comment les femmes se regardent, comment l'homme regarde Éléanor et comment la femme me regarde, comme si elle tentait de m'entraîner dans cet état de sensualité qui les anime, je comprends ce qui se trame. Je sens que je vais encore me retrouver dans une situation perturbante... malgré moi.

Eh oui ! Mes soupçons se confirment. Vous vous en doutiez, non ?

Ainsi, les filles ont dansé langoureusement pendant un moment devant l'homme et moi-même. Puis, elles sont devenues de plus en plus provocantes et aguicheuses dans leurs mouvements voluptueux, ondulant au rythme de cette musique frénétique. Comment Éléanor fait-elle pour dégager autant d'assurance, de sensualité sans pudeur en public, devant tous ces danseurs voyeurs, excités ou offusqués, les dévisageant ? C'est elle qui dirige l'Équatorienne, la rassure. Elle sait ce qu'elle fait. Comme avec moi. Il est vrai

qu'elle aime me faire sentir « homme », qu'elle me laisse parfois prendre l'initiative, mais elle domine toujours la situation. Et en ce moment, elle mène le quatuor, cela saute aux yeux. Elle sait ce qu'elle veut et l'obtiendra, comme toujours. Si je n'avais pas cette minuscule puce dans mon dos, si je ne savais pas pertinemment que Carlos et Andrew attendent à l'extérieur pour assurer la sécurité d'Éléonor et ma surveillance, je sortirais du bar et courrais jusqu'à en perdre haleine, jusqu'à me perdre dans ce pays aux mille et un recoins sauvages et exotiques. Retrouver ma liberté. Respirer en tant qu'homme libre. Raconter toute mon histoire aux forces de l'ordre. Sauver Félicia.

Mais ça ne fonctionne pas comme ça. La partie n'est pas terminée pour moi. Je dois continuer de la jouer...

Le regard ardent d'Éléonor me fait sortir de ma rêverie. Elle pousse doucement Gabriella dans ma direction. La fille rit timidement en atterrissant contre moi. Je la sens mal à l'aise. Elle est légèrement plus petite que moi, même avec ces talons hauts extravagants. Je lui fais un sourire et un petit signe de tête approuvateur. Quoi faire d'autre ? Nous nous mettons à danser au rythme de la musique latine. Éléonor s'occupe de Carlos. Elle lui fait dos et frotte effrontément ses fesses contre l'homme qui semble en redemander.

Mon épouse parle au creux de l'oreille de l'homme, puis elle vient me chercher par la main.

— Viens, mon cœur, nous partons.

Je la suis et me rends compte que le charmant couple sexy nous suit également. Eh merde ! Donc, nous ne continuerons pas la soirée seuls...

En effet, ils nous suivent jusque dans le VUS limousine. Éléonor nous tend une flûte à champagne, débouche une bouteille qui nous fait sursauter dans cet espace restreint, et nous trinquons à la nuit qui est encore jeune. La belle Gabriella à la chevelure d'ébène ne cesse de me dévorer des yeux. J'en suis encore mal à l'aise. Elle a des belles lèvres pulpeuses, attrayantes, et elle se les mordille sans cesse en me dévisageant. Elle, contrairement à moi, semble avoir bien pris ses aises en notre compagnie. Elle est assise en face de moi. Elle décide de se décroiser les jambes d'un large mouvement, mais voilà que sa courte jupe laisse entrevoir brièvement son entrejambe sans culotte. Je m'étouffe presque avec le champagne. La fille rit et laisse aller sa tête sur l'épaule d'Éléonor. Cette dernière lui prend le menton et, contre toute attente, braque ses lèvres rouges sur celles de sa voisine de banquette sous notre regard subjugué à Carlos et moi. Les filles massent doucement leur langue, se goûtent sans vergogne. Et nous demeurons silencieux sous le bruit érotique de leurs orifices humides qui se dévorent sensuellement encore et encore.

— *Caliente...* me lance Carlos, en me regardant d'un air allumé et avec le sourire d'un gars qui veut baiser.

Les deux filles se lâchent enfin.

Éléonor, dans ma diagonale, me regarde, comme pour percevoir ma réaction. Elle s'approche de moi, me caresse le lobe d'oreille et me souffle ces mots :

— Amuse-toi, mon beau. Elle est bandante, cette fille, non ?

Je trouve mon épouse incroyablement déplacée. On dirait que ça l'excite de savoir que je vais en baiser une autre. C'est malsain.

Et c'est ce qui est arrivé cette nuit-là, car c'était son intention.

Elle me laisse et retourne s'occuper de Carlos à mes côtés. En fait, elle prend place entre nous deux, de notre côté de la banquette. Elle trouve les lèvres de Carlos, mais sa main demeure posée sur ma cuisse. L'Équatorienne semble s'extasier devant cette scène. J'ai l'impression que cette fille est si chaude qu'elle va s'embraser, là, devant moi, juste avant que le feu ne se propage dans tout mon corps également. Je trouve qu'elle fait pitié, toute seule de son côté. Alors, en bon *gentleman* que je suis, je lui fais un signe de s'approcher. En moins de deux, elle s'assoit sur mes genoux et je l'emporte dans un baiser fougueux qui la fait frissonner de plaisir. Mais c'était gagné d'avance. Je voyais bien qu'elle ne rêvait que de ça.

Nous arrivons à l'hôtel, montons à l'étage, nous tenant les quatre, bras dessus, bras dessous. Dans l'ascenseur, Éléonor m'enlace et nous nous embrassons. Elle a cette étincelle dans les yeux comme chaque fois qu'elle veut qu'on lui fasse l'amour, mais cette fois son regard est plus pervers, plus effrontément déterminé.

Je ne vais quand même pas baiser devant l'autre gars ! C'est quoi son idée au juste, à ma chère épouse ? Qu'on s'envoie en l'air les quatre réunis ? La suite que j'entreprends d'imaginer me fait ressentir un profond malaise que l'alcool brouille à peine. Il y a deux grands lits dans cette suite, séparés d'à peine 90 centimètres. J'avais trouvé cela étrange à mon arrivée. Habituellement, nos chambres d'hôtel comportent un très grand lit. Mon épouse savait-elle depuis notre arrivée à Quito comment elle voulait que notre samedi soir se termine ? Du champagne et des petits fruits rouges nous attendent. J'ouvre une bouteille et sers Éléonor ainsi que nos invités. Pendant que je verse le dernier verre, je sens le souffle de ma douce dans mon cou et ses bras se referment sur ma taille.

— Détends-toi, mon cœur. Prends ton pied. Tout est permis, ce soir. Je ne suis pas jalouse, je t'assure. On ne fait rien de mal, on s'amuse, c'est tout.

Entretemps, elle a pris la main de Gabriella et la pose sur mes abdos. « Allez, mon vieux, concentre-toi. Tu dois mener à nouveau. C'est reparti... »

Gabriella et moi dans le lit de droite, Éléonor et Carlos dans le lit de gauche. Leurs gémissements et les nôtres s'entremêlent. Excitant, peut-être, mais malsain. Quand on est jeune, on a bien des fantasmes, des images plein la tête. On veut du sexe. Puis, si notre vie nous amène cette dose inespérée de plaisir charnel hors du commun et qu'on est une personne équilibrée, on souhaite vite revenir à une vie sexuelle plus raisonnable, plus confortable et plus classique. Se rapprochant d'une relation amoureuse sincère. Pas des aventures. Du sérieux. Moi, je sens que j'en suis là. Je ne suis pas vieux, à peine 22 ans, mais j'ai vécu mes expériences. Ce nouveau mode de vie auquel je suis contraint d'adhérer pour l'instant ne m'a pas transformé. Tout ce dont je rêve aujourd'hui, c'est la même chose qu'avant mon arrivée chez le démon : une vie simple avec la femme que j'aime, avec nos enfants grandissant à nos côtés. Peu importe que l'on vive dans une grande maison ou dans un appartement, peu importe que nous soyons riches ou pauvres. Vivre en sécurité, en pleine égalité, dans le respect d'une relation basée sur des valeurs profondes et vraies.

Alors que je martèle cette fille de solides coups de bassin, je ne peux m'empêcher de songer à ma Félicia. À son ventre qui doit se faire bien dur, bien rond, à l'heure qu'il est. Je rêve d'y poser à nouveau ma main et de lui souffler à l'oreille que tout ira bien. Que je suis là. Sauf que je suis loin. Et je m'inquiète pour elle. C'est insupportable.

Félicia

Je me sens un peu plus légère ces deux derniers jours, depuis que j'ai commencé à prendre ces pilules que je cache précieusement dans une chaussette, au fond d'un tiroir. Toujours sans nouvelles de Gabriel. Charles m'a dit qu'il a un vieil ami en Belgique, un psychothérapeute, qui l'a beaucoup aidé lorsque ses troubles obsessionnels avaient pris le dessus. J'en ai conclu que c'est là qu'il se trouve. Bizarrement, cela fait deux jours que je n'ai pas vu Morgane à la citadelle. L'a-t-il emmenée ? Cela ne m'étonnerait pas. Ou alors, une de ses maîtresses, car il est vrai qu'il ne tient pas très longtemps sans sa dose quotidienne de sexe. Un autre problème qu'il devrait régler.

Cela dit, j'entrevois son absence comme de petites vacances, à l'abri du stress envahissant qui me gagne alors que cet homme oppressant rôde dans les parages. Je me sens moins tendue, moins sur mes gardes. Sans Gabriel, sans Adelle. Reste Charles, que je surveille tout de même un peu, car je sens qu'il a toujours les yeux braqués sur moi à nouveau, comme avant. Toutefois, je sais qu'il ne représente plus une menace pour moi. Du moins, plus la même. Sauf qu'il a recommencé à me tourner autour. Maintenant que mon petit ventre a disparu, il me voit à nouveau comme un objet sexuellement attirant, une cible de choix pour assouvir cette tension sexuelle palpable qui émane de lui, tout comme de son père.

Il est venu me retrouver dans ma cour intérieure, l'endroit intime appartenant au maître et à sa fiancée, en l'occurrence... moi – si c'est encore ce que je représente pour Gabriel, là où il se trouve... dans les bras d'une groupie quelconque. Rempli de végétation luxuriante d'un vert éclatant, de ruissellements majestueux, peuplé d'oiseaux et de poissons magnifiques, avec ce haut toit discrètement grillagé pour garder captifs ces beaux spécimens, cet endroit, il me l'a offert pour mes 20 ans. Un endroit de rêve, juste pour lui et moi. Une cage dorée, ou plutôt verdoyante. Je pensais y être tranquille pour relaxer. Mais non.

— Je voulais que tu saches que je suis là pour toi, Félicia. Je suis sincère.

— Merci. Je l'apprécie.

J'observe l'homme se tenant debout devant moi, jean déchiré, t-shirt relativement ample et échancré mettant en valeur ses magnifiques bras découpés. Son attitude désinvolte. Il a tellement l'air d'un mauvais garçon... Par le passé, j'ai toujours cru qu'il en était un « vrai de vrai ». J'avais vraiment peur de lui. Maintenant, je comprends que son caractère comporte de discrètes nuances que l'on ne découvre qu'en ouvrant une porte... lorsque l'occasion nous offre de la pousser. Dire que j'ai couché avec ce gars il y a à peine un mois... J'aimerais dire que je le regrette, mais en fait je me rends compte que je ne retire de cette expérience rien de négatif. En fait, l'exercice a été plutôt agréable. D'autant plus que cela nous a rapprochés. Depuis, il est vraiment avenant envers moi, puisque nous communiquons bien, émotionnellement et physiquement... Malgré tout, je suis convaincue que cette expérience doit demeurer unique. Je n'ai pas l'intention de succomber à nouveau à ses charmes, et je suis sérieuse !

— Tu as vécu beaucoup d'émotions fortes ces derniers temps...

— Oui...

— Ton agression, ton coma, mon père... Tu sais, il m'a raconté...

— Il t'a raconté quoi ?

— Ta demande qu'il a refusée concernant la contraception, son comportement envers toi. Il en est profondément peiné et désolé... Je voulais que tu le saches. Je ne l'ai pas vu dans cet état depuis ma...

Il peine à prononcer le reste. Il fait allusion à la perte de sa mère.

— Oui, je sais...

— Mon père n'est pas parfait, mais je sais qu'il t'aime comme un fou... mais avec tous ces démons qui le rongent de l'intérieur... Ce n'est pas facile pour lui... et pour moi non plus.

Je sens Charles fragile, le regard fixant le sol. Il ne fait jamais ça. Il s'installe en face de moi à la petite table style bistro au centre de la cour.

— Tu savais que cet endroit était leur préféré, à lui et à ma mère ?

— Non, je l'ignorais.

Toutefois, cette révélation ne me surprend guère. J'aurais dû m'en douter...

— Mes parents se disputaient énormément les derniers temps que nous avons passés ici en famille. Je les voyais rarement heureux. Ça criait, ça se lançait des jurons à toute heure de la journée. Je pense que ma mère en avait assez de tout ce contrôle qu'exerçait mon père sur elle. Mais quand nous venions ici, dans cette romantique cour cloîtrée qu'il avait aménagée selon les caprices de ma mère, je les voyais s'enlacer, oublier leurs problèmes. Un soir, alors que je les avais retrouvés à leur insu, je les avais vus se regarder ardemment dans les yeux. Tu sais, un peu comme il te regarde... Ils ne se lâchaient pas des yeux. Ils ne se touchaient pas, mais c'était tout comme. Leur regard se faisait l'amour. Tu vois ?

— Oui, je saisis.

— Et là j'ai compris que, malgré tout, malgré leurs constants déchirements, ils s'aimaient d'un amour inégal, ravageur. Je me souviens avoir alors ressenti un certain malaise de surprendre mes parents dans un tel moment d'intensité. J'avais à peine neuf ans.

Il fait une pause.

— Quelques jours après cet épisode, ma mère et ma sœur nous ont quittés... Nous faisons alors un court séjour en France. Mon père avait à faire là-bas, lui et ses projets accaparants... Enfin, ils l'étaient pour moi à cette époque, alors que je n'étais qu'un enfant. Nous résidions dans l'une des maisons de la famille Addams. C'est lors de ce séjour que l'accident de voiture s'est produit. Je n'y étais pas. J'étais chez ma vieille tante. Je me souviens n'avoir même pas eu le temps de voir ma mère ce matin-là. Elle était déjà partie à mon réveil, et cela m'avait beaucoup peiné, car ce n'était pas dans son habitude de partir sans d'abord me serrer dans ses bras et me couvrir de bisous. Elle était très affectueuse avec moi, j'étais son « petit homme », comme elle m'appelait si souvent.

Charles a les larmes aux yeux. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état de vulnérabilité. Ça me déstabilise. J'ai envie de le serrer contre moi. Mais quelque chose me retient.

— Et après ça, tout est devenu noir pour moi. J'avais perdu ma mère, ma petite sœur, mais mon père aussi. Il était évidemment incapable de s'occuper de moi. Il a engagé une espèce de précepteur et une nounou, deux parfaits inconnus, pour veiller sur moi, car il était toujours parti pour ses affaires, noyant sa douleur dans ses entreprises en pleine expansion à cette époque. Je me sentais tellement seul au monde, abandonné, je me souviens encore de ces terribles maux de ventre qui m'affligeaient sans cesse. J'étais si petit, tout ce que je souhaitais, c'était l'amour de mon père, la sécurité de sa présence à mes côtés. Mais il ne pouvait pas me donner ça.

— Et le reste de ta famille ? Tes grands-parents ? Ta tante ?

— Mon père avait déjà perdu ses parents deux ans auparavant dans un accident d’avion et ma tante Éléonor suivait son amoureux en Europe, elle ne devait pas avoir plus de 20 ans à l’époque... Elle n’allait certainement pas jouer à la mère à mes côtés pour faire plaisir à son frère... Ce n’était pas dans sa nature. Elle était très frivole plus jeune. Elle nous a retrouvés quelques années plus tard ici...

— Et les parents de ta mère ?

— Je ne les ai jamais vus. Je ne sais pas s’ils sont morts. Mon père ne m’en a jamais vraiment parlé, et je sais que cela fait partie des sujets qu’il refuse d’aborder. Je crois avoir compris qu’ils ne se portaient pas mutuellement dans leur cœur. Mon père leur avait enlevé – pas au même titre que toi et les autres ici – leur fille chérie alors qu’elle avait à peine 17 ans et, de surcroît, il l’avait mise enceinte (de moi) à un âge inacceptable. Je crois que ma mère ne voyait plus ses parents et que ça la rendait folle, mais elle avait décidé de quitter le Québec pour lui, de le suivre d’abord en France où j’ai passé les trois premières années de ma vie. Puis, à la citadelle dont mon père avait hérité quand ses parents sont décédés. Je pense que c’est ici que tout s’est mis à s’écrouler entre les deux. Trop de réclusion, peut-être... Les cris, les déchirements... ces mauvais souvenirs me hantent...

Sa voix est enrouée.

— Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, Félicia... Je n’en parle jamais.

— Je sais, mais même si ça fait extrêmement mal sur le coup, ça soulage, non ?

— Oui, j’imagine... Serre-moi dans tes bras, je t’en prie.

Oui, il le mérite, il en a besoin. Il est vulnérable, cet homme qui m’a déjà pourtant fait du mal, qui joue au dur. Je me rends compte qu’au fond de lui il est resté ce petit gars malheureux et abandonné.

— Charles...

Je m’installe sur ses genoux et il blottit mollement sa tête au creux de mon cou. Il respire l’odeur de mes cheveux. Je comprends que ça l’apaise... Moi je m’efforce comme une pro de ne pas me laisser entraîner dans cette douce euphorie que peut facilement faire naître ce parfum au creux de son cou... Je suis fière de moi, car je me sens bien en contrôle. De toute façon, je prends mon rôle au sérieux : je suis dans ses bras pour le réconforter, l’aider à vivre ces émotions qui doivent sortir de son être.

— Félicia, on dirait que tu m’adoucis. Peut-être que tu me fais penser un peu à elle d’une certaine façon, à ma mère... C’est vrai que tu lui ressembles tellement. Ne dit-on pas que l’on passe sa vie à rechercher sa mère dans les autres femmes ?

Il fait une pause.

— Tu sais que je pense très souvent à toi, depuis cette unique fois où j’ai pu t’avoir pour moi... Félicia, ça m’obsède. Ton corps, ta sensualité tranquille, ta douceur m’obsèdent...

Ce que je redoutais est en train de se produire...

— Charles... il ne faut pas...

Son ton se fait plus sec :

— Je sais bien, mais c’est plus fort que moi. Surtout depuis que tu n’es plus enceinte, je ne rêve que d’être à nouveau en toi, sentir ta chair, ta chaleur emprisonnant la mienne.

— Ton père aimerait que j’enfante à nouveau. Il ne faut pas jouer avec le feu.

— Je sais... mais justement, moi ou mon père, à la limite, on n’y verrait que du feu et on ne saurait jamais la vérité... le même sang, la ressemblance des traits, les mêmes expressions... On ne le saurait jamais vraiment, et puis après...

Je le coupe dans ses fabulations :

— Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis...

— Félicia... j’ai besoin de toi.

— Arrête, Charles, tu n’as pas besoin de moi. Tu as Martina et Asia... et toutes les autres...

Il commence à promener ses mains sur mon corps. Je tente de m’écarter.

— Non, ne me repousse pas, ne fais pas ça.

Son ton est désespéré, mais ferme et insistant à la fois.

— Charles, je te l’ai déjà dit : c’est trop dangereux !

Je m’arrache à lui abruptement et me sauve à grandes enjambées hors de cette cour qui porte en elle trop de vécu, trop de fantômes, pour être un simple lieu d’apaisement.

— Félicia... attends...

Mais je ne l’écoute pas. J’espère qu’il me laissera tranquille à l’avenir. J’ai développé de la compassion pour lui, une certaine complicité même, je le trouve toujours aussi attirant, mais ça doit s’arrêter là, ma vie est déjà bien assez compliquée comme ça : entre ma relation catastrophique avec Gabriel et l’amour douloureux que je porte à Liam, il n’y a plus de place. Mon cœur et mon esprit sont déjà saturés de désordre et de troublantes perturbations.

* * *

L’après-midi, après avoir sué comme une folle pendant le cours d’aérobic d’Émilio et pris une douche froide, je me rends à la plage avec les filles. Nous sirotons des daiquiris à la framboise et à la mangue. C’est délicieux et très rafraîchissant en cette journée cuisante. Je m’asperge à nouveau de mon écran solaire en vaporisateur. Il rend ma peau soyeuse et légèrement chatoyante. Je l’aime bien. Je profite d’un moment de silence pour interroger les filles. Je n’avais pas eu le temps de le faire jusqu’ici pendant les cours.

— Les filles, je sais que d’ordinaire on évite de parler de ces choses-là, mais j’aimerais vraiment savoir ce qui s’est passé cette nuit-là, tout de suite après mon agression... Je veux dire : qu’est-il arrivé à Adelle mais surtout à Dahlia ?

Les filles deviennent livides, se regardent entre elles. Personne n’ose parler.

— Les filles, je pense être en droit de savoir. J’ai failli y passer quand même...

Puis, Alyssa me répond :

— Félicia, tu sais bien qu’une des règles ici est de ne pas revenir sur le passé, d’éviter justement de discuter de celles qui nous quittent... On pourrait avoir des ennuis...

— Je comprends, mais le contexte est différent et nous sommes sur une plage... pas de micro à l’horizon, voyons... En plus, j’ai interrogé Gabriel à ce sujet...

Marie me coupe la parole.

— Tu as osé lui poser des questions à ce propos ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Parce qu'il ne tolère pas les questions, c'est évident, Félicia, tout le monde sait ça...

— Mais n'oubliez pas que c'est Félicia, les filles... répond Daphnée. Elle exerce un certain pouvoir, ou du moins, une étrange attraction sur le maître, vous savez bien...

Je continue :

— Quoi qu'il en soit, il n'a pas eu envie d'en discuter avec moi, mais il m'a dit de vous interroger si je voulais vraiment savoir... que vous étiez toutes au courant...

Les filles se regardent, puis elles se tournent en direction de Marie. Elle se sent alors contrainte de prendre la parole :

— Très bien, si tu veux savoir... même si nous avons fait le vœu de ne plus jamais en parler. Tout ce malheur... se morfondre et avoir de la peine, c'est de la mauvaise énergie ! On n'a pas besoin de ça sur l'île. Félicia, tu sembles souvent oublier que seules la bonne humeur, la fête, l'amour et l'amitié sont de mise ici.

— Oui, oui, je sais bien, Marie, allez... tu racontes ?

Je m'impatiente.

Sa voix s'affole quand elle commence enfin à raconter ce qui s'annonce comme une pénible mésaventure :

— J'étais là, Félicia. Je m'apprêtais à retourner dans ma chambre avant les autres. J'étais fatiguée. Alors que la porte de l'ascenseur s'est ouverte au quatrième étage, j'ai sursauté en apercevant Gabriel, pointant nerveusement une arme en ma direction. Je me suis mise à crier et, précipitamment, il a posé sa main sur ma bouche. Il était tendu, crispé, agité, rempli d'adrénaline, comme je ne l'avais jamais vu. Et là, j'ai vu une traînée de sang sur le tapis. Ton sang, Félicia...

Le maître me dit :

— Chut, Marie ! As-tu vu Félicia ? Elle est en danger. Adelle lui a fait du mal.

Je fais signe que non de la tête. Je suis totalement paniquée.

Nous entendons alors une porte se refermer brutalement. Nous sursautons et je constate à peine que Gabriel est parti à la rencontre de ce vacarme, au bout du couloir. La chambre de Dahlia. Il ouvre la porte, y pénètre. Je n'entends pas grand-chose de ce qui se passe d'où je suis. J'ai peur. Puis, la détonation du fusil me fait bondir de stupeur. Ensuite, ce cri effroyable, un cri de mort comme je n'en ai jamais entendu. Aigu. Celui d'une femme. Et encore un autre coup de fusil.

Marie joue nerveusement avec ses doigts et les fixe.

— Comprends que je me mets à trembler comme une feuille... Je reste figée plusieurs minutes, incapable de bouger le moindre doigt, paralysée. Finalement, comme si je n'en avais pas vraiment le choix, je me mets à avancer. C'est trop calme. Gabriel n'est toujours pas ressorti de la pièce. Il est peut-être en danger... Je dois tout à cet homme, je me dis que je ne peux l'abandonner ainsi. J'approche de la pièce puis j'entends un gémissement grave, rauque. C'est bien celui de Gabriel. Quand j'entre, je manque de perdre pied devant cette scène atroce.

Marie se tait soudain. Puis, elle continue, la voix tremblante :

— C’est dur pour moi de raconter ça, Félicia. Tu sais que Dahlia était ma filleule et que j’avais beaucoup d’affection pour Adelle.

— Je sais, Marie, je te remercie infiniment de faire cet effort pour me mettre au parfum... Continue, je t’en prie.

— Gabriel tient Dahlia serrée contre lui, les deux sont recouverts du sang de l’enfant. Et à côté, est étalé le corps inerte d’Adelle. Elle a un trou dans la tête ; le sang se répand sur le plancher blanc de la chambre de sa fille.

Marie se met à sangloter. Elle joue nerveusement avec le tissu velouté de sa serviette de plage. Les filles lui caressent le dos.

— Ça va aller, lui dit Daphnée.

Je suis sous le choc. Mais pourquoi avoir tué sa fille ? Adelle peut-être, mais pourquoi cette petite Dahlia innocente ?

Marie continue malgré ses larmes. Alyssa lui a tendu un mouchoir et elle se mouche bruyamment.

— Il a senti ma présence et m’a dit : « Marie... c’est un cauchemar... Il faisait si sombre et je n’avais pas vu que ma fille se tenait accrochée à sa mère. J’ai tiré et c’est elle que j’ai touchée... » Il pleurait à chaudes larmes sur le corps de sa fille. Voilà, Félicia, tu sais tout maintenant.

Daphnée continue :

— Quelques minutes plus tard, Arthur et moi avons décidé de monter dans ma chambre... Comme l’ascenseur prenait trop de temps, on a pris les escaliers. On était saouls tous les deux et on riait pour des riens... Et c’est là qu’on t’a trouvée... Tu étais dans un sale état, ma fille. On a cru que tu étais morte. Tu nous as fait une de ces peurs ! On a tout de suite dégrisé ! Arthur a déchiré ta robe pour te faire un pansement bien serré. Une chance qu’il était là et qu’il gardait son sang-froid. Il t’a sauvée, ma vieille ! Tu lui dois une fière chandelle.

— Oui, en effet, je ne savais pas cela.

— Nous t’avons remontée dans ta chambre, j’avais du mal à supporter le poids de ton corps – j’avais du mal à supporter le mien, alors imagine... C’est en atteignant l’étage que j’ai aperçu Marie, puis Gabriel couvert de sang. J’ai d’abord pensé que c’était lui qui t’avait fait ça, mais Marie nous a tout raconté. Gabriel n’arrivait à prononcer aucune parole. Il était déjà sur toi, prenant ma place pour te transporter jusqu’à ton lit, et je pense bien qu’il y a passé la nuit.

Alyssa continue :

— Le lendemain matin, il a convoqué toute la citadelle à une réunion spéciale... Nous étions très curieux et surtout anxieux, car, habituellement, les réunions de dernière minute ici n’augurent rien de bon. C’est là qu’il nous a raconté toute cette mésaventure... Habituellement, le départ des filles est un sujet tabou... mais là, c’était différent...

Je suis sidérée. Je ne peux me retenir :

— Parce que cette fois, ce n’était pas eux qui avaient décidé de se débarrasser de la fille... Et pourtant ces meurtres auraient pu être évités... Adelle avait besoin de soins pour ses troubles mentaux – non accessibles sur l’île – c’est évident !

— Félicia, ne parle pas comme ça. C'est un accident, c'est tout...

— C'est un double meurtre, Marie ! Un triple meurtre, même ! Cette pauvre Adelle était enceinte...

Cette dernière se met en grande colère et ses yeux me fusillent littéralement.

— Pourquoi es-tu si dure avec lui ? Il a fait ça pour te sauver, Félicia ! Il t'aime comme un fou et il a le cœur brisé. Comment peux-tu ressentir si peu d'empathie à l'égard de cet homme qui te donnerait la lune ? Pourquoi n'arrives-tu pas à être reconnaissante pour tout ce que le maître fait pour toi ? C'est insultant pour nous, qui rêvons toutes d'être à ta place.

Elle s'adresse à moi en criant et me méprise de ses grands yeux de biche – ou de taureau en rut en ce moment !

Daphnée tente de calmer le jeu.

— Ça va, Marie, je pense que Félicia est juste un peu sous le choc de ce qu'elle vient d'apprendre.

Mais Marie continue :

— Non... c'est toujours comme ça avec elle. Avec son air de sainte nitouche, comme si elle était au-dessus de tout ça. Elle ne peut jamais se laisser aller. Pourquoi ne vois-tu pas la chance que tu as d'avoir été choisie pour cette vie de rêve dans une île paradisiaque ?

Parce que c'est tout sauf le paradis ici, justement ! Si elle voyait l'enfer qu'a fait naître dans ma tête cet endroit de malheur, elle comprendrait... Mais je m'abstiens de répliquer. Je ne veux pas m'attirer d'ennuis supplémentaires. L'adoration que porte Marie au maître l'aveugle.

Elle fait une pause puis ajoute :

— Oui, le sujet est clos. Je ne veux plus jamais entendre parler de cette histoire, Félicia. Je veux qu'on oublie tout ça. Je ne suis pas rancunière, mais ne t'avise plus jamais de tenir de tels propos à l'endroit de ton futur époux, car je serais contrainte de lui en faire part.

Je sais que cela tient également pour Alyssa, la sœur hypothétique de Gabriel, qui mange elle aussi dans sa main et qui serait prête à toutes les bassesses du monde pour gagner son affection. Je me souviens pourquoi jusqu'ici je me retenais de donner mon opinion en compagnie de ces filles. Je ne m'y ferai plus jamais prendre ! Sinon, cela se retournera contre moi. Il n'y a que Jasmine qui est digne de confiance sur l'île... et Liam qui, malheureusement, brille par son absence. Cela me fait bien peu de gens sur qui compter.

Les jours passent et toujours aucune nouvelle de Gabriel. Aucune nouvelle non plus des nouveaux mariés. La vie est à nouveau plus gaie, plus calme à la citadelle, bien que tout le monde soit inquiet de l'absence prolongée du maître. Charles et les autres hommes s'occupent de tout en son absence. Quelques fêtes sont organisées, rien d'extravagant. L'alcool, la drogue, la volupté y sont toujours présents. En faible créature que je suis, j'ai succombé à la perfide tentation de reprendre de la cocaïne. Et je me suis juré que c'était bien la dernière fois. Lorsque j'en prends, j'éprouve cet effet d'euphorie extrême qui me rend si heureuse, pleine de vitalité. Puis le lendemain, je suis dans un état dépressif lamentable. Le surlendemain est encore pire. Ce mode de vie va me détruire. Dans mon autre vie, je sais que jamais je n'aurais été exposée à toutes ces choses immorales et dangereuses, jamais je n'aurais pu me laisser tenter. J'étais bien entourée, j'avais de bonnes amies saines d'esprit, comme moi. L'autre moi. Même la belle Vanessa, ma meilleure amie, plus rebelle et à l'esprit plus léger, n'aurait jamais touché à ce genre de substance... elle aimait faire la fête, mais n'avait pas besoin de drogue, à peine un peu d'alcool lui suffisait pour s'amuser le soir venu. Elle me manque... Il me semble qu'elle s'entendrait bien avec Jasmine.

Le jour, j'essaie de me concentrer sur les cours qui m'intéressent, sur mon entraînement. Ça me fait du bien de me dépasser, de fournir cet effort intense et de ressentir ensuite cette éphémère sensation de bien-être que procurent les endorphines. Mon corps est de plus en plus défini, souple, musclé. Je n'ai plus beaucoup de masse adipeuse. Outre les boissons alcoolisées fortes en calories que j'ingère sans retenue trop souvent, on ne me laisse pas manger ce que je veux ici. La nourriture y est d'une grande qualité, tout est calculé selon la valeur nutritive dont nous avons besoin. On a rarement l'occasion de tomber dans l'excès. Ce n'est pas mauvais, j'imagine, bien que de temps en temps j'aurais envie de mettre la main sur une boîte de biscuits aux triples pépites de chocolat et un grand verre de lait. Avaler une rangée complète de biscuits serait réconfortant. Je le faisais dans mon autre vie, surtout en hiver, quand le froid s'installait, quand les premières neiges nous émerveillaient. Quand allumer un feu de foyer ne devenait plus un luxe, et que le confort de notre douillette maison nous gardait à l'abri de ce temps rigoureux.

Nous sommes en décembre. Il fait 25 degrés à l'extérieur. Je rêve de voir la neige, surtout ces gros flocons blancs éclairant la nuit sous les réverbères de ma rue. Ceux qui nous donnent envie de sortir les affronter et de tourner sur nous-mêmes les bras en croix. Ces gros flocons qui adoucissent la froidure de l'hiver. Je ne peux pas croire que je manque ça. Et moi qui ai passé ma vie à me plaindre pendant les mois froids, qui ne rêvais que de la douceur de l'été. À ce souvenir de l'hiver, je rêve éveillée... Liam et moi, marchant main dans la main, ou presque (nos gants de laine empêchant notre peau de se toucher), dans une rue enneigée, riant, déambulant dans un beau quartier que je ne reconnais pas. La noirceur vient de s'installer. Les maisons s'illuminent de lumières multicolores. C'est magique. Nous nous arrêtons devant un décor féérique, une résidence exagérément illuminée. Elle pourrait gagner un concours. Liam me retourne pour m'engager dans un délicieux face à face.

— J'adore passer le temps des Fêtes avec toi. C'est magique.

Puis, c'est à ce moment qu'il pose ses lèvres sur les miennes... Cette pensée me coupe le souffle. Liam... tes lèvres...

Après, il m'amène à l'intérieur où le foyer crépite juste pour nous deux. Je nous prépare une tasse de chocolat chaud et nous nous emmitouflons sous une épaisse couette, nos joues encore rougies par le froid. Pour sceller ce beau moment, nos corps se retrouvent encore, s'amalgament pour la millième fois. Il

s'agit d'un moment de bonheur tout simple, du genre qui reste gravé toute la vie dans la mémoire, et qui défile dans nos pensées juste avant de mourir.

Je soupire à l'idée de ce fantasme ridicule. Liam... tout ce qu'il me reste de toi, ce sont des espérances, des rêves de cette nature dans lesquels tu es le protagoniste, dans lesquels je t'appartiens pour de bon. Et dans mes rêves, aucun obstacle ne se dresse sur notre route, pas d'autres hommes, pas d'autres femmes, aucun vice, aucune menace, rien de tout ça. Juste toi, moi et notre amour commun. Rien de compliqué ni de déchirant. Juste de l'amour sincère.

Un peu plus de deux semaines se sont écoulées depuis le départ de Gabriel, puis un bon matin, sans prévenir, il est enfin revenu. Je dois avouer que mes sentiments étaient mitigés quand il est apparu devant moi : de la peur, du soulagement, de l'excitation... Je vais devoir être prudente pour éviter qu'il ne découvre mon secret concernant ces fameuses pilules. Par contre, je n'aurai plus peur qu'il me touche dorénavant. Si, bien entendu, il éprouve encore ce désir... Car je n'écarte pas la possibilité de l'avoir déçu à un point tel qu'il ait déchanté à mon égard. Enfin, tout est possible avec lui ! Son attitude est si imprévisible et mystérieuse. Ces derniers temps, avec Morgane, il avait bien réussi à me faire sentir que je n'étais pas irremplaçable, bien que sa passion toujours brûlante à mon égard finisse inévitablement par le trahir. Mais la passion s'essouffle toujours avec le temps, c'est bien connu. Elle s'estompe, pour se transformer peu à peu en quelque chose de plus calme, de plus tendre. De plus routinier aussi. Mais ça, c'est au sein d'une relation normale et saine. En quoi les sentiments d'un homme aussi meurtri, aux desseins aussi noirs, pourront-ils se transformer quand cette flamme trop intense s'éteindra peu à peu ? Ces pensées me glacent le sang.

Ce matin-là, il apparaît donc devant moi comme s'il n'était jamais parti. Mais il est changé... D'abord, ce qui me frappe, c'est sa barbe de quelques jours. Je le dévisage un instant d'un œil curieux... Ma poitrine s'affole. Mon Dieu, ça lui donne un air encore plus... *sexy*. Comment peut-on dégager autant de virilité ? Ça me trouble. Il a l'air tellement décontracté, plus qu'à l'habitude. Il est habillé d'une chemise à carreaux, les manches légèrement roulées sur ses avant-bras forts. Son pantalon trois quarts sport, plutôt ample, laisse entrevoir ses mollets sculptés à la perfection. Il porte des chaussures Timberland. Ce *look* de bûcheron viril me fait craquer. J'ai peur de cet homme et du même coup il m'attire... Oh, oui, extrêmement. Je déglutis.

— Bonjour ma princesse.

— Bonjour.

— J'espère que tu vas bien.

— Oui, merci.

— Tu as bonne mine.

— Oui, je prends bien soin de moi à nouveau.

— Content de l'apprendre.

Son regard bleu est immensément profond et insaisissable à la fois. Toujours le même. Il m'avait presque manqué. Toujours aussi fascinant...

— Et vous, ça va ?

— Oui, ça va mieux. Ça m'a fait du bien de prendre du recul pendant quelques jours. J'ai véritablement travaillé sur moi, Félicia. J'ai eu le temps, malgré mon court séjour à l'étranger, de m'occuper de mes démons intérieurs, tu vois... J'ai un vieil ami qui m'aide beaucoup sur ce plan... ça m'a fait du bien d'en discuter avec lui, de manier mes spectres envahissants avec son aide pour mieux les exorciser. Ne t'inquiète pas. Tu ne dois plus avoir peur de moi, dorénavant. Je vais savoir me contrôler, ma petite Félicia, tu dois me croire.

Son ton est devenu suppliant. Ça me rappelle ces histoires de conjoints violents, de leurs belles paroles

et de la victime qui tombe dans le panneau chaque fois... Mais il a l'air si sincère... j'ai envie de le croire. J'ai envie que ça redevienne comme au début entre lui et moi. Même si je ne suis pas amoureuse de lui, quelque chose au fond de moi – que je déteste – me fait souhaiter que mon fiancé reprenne là où nous en étions... avant qu'il me trouve dans les bras de Liam, avant ma grossesse. Que je redevienne dans son esprit cette jeune fille innocente, l'objet de toutes ses pensées, qui lui fait perdre la tête et oublier toutes les autres filles. Je ne sais pourquoi j'ai ce souhait intense, mais c'est comme ça ! Probablement par instinct de survie, parce que je garde toujours à l'esprit qu'il tient dangereusement ma vie entre ses mains... Ce détail n'est pas négligeable.

La tension monte à un niveau critique. Puis, nos corps, séparés par cette barrière de pudeur que le temps et les circonstances ont créée, se retrouvent enfin alors que Gabriel s'approche et m'enlace. Je me perds sur-le-champ dans la chaleur de son corps au parfum enivrant. Il y a des choses qui ne changeront jamais...

— Tu m'as tellement manqué, si tu savais.

— Vous m'avez manqué aussi... je serai plus gentille à l'avenir.

Il n'y a pas si longtemps, j'avais commencé à le tutoyer parfois, mais avec tout ce qui s'est passé, avec cette nouvelle cloison entre nous, je ne me le permettrais pas. D'autant plus qu'il n'a pas hésité à me faire comprendre qu'il demeure avant tout mon maître malgré ce que je représente pour lui.

— Moi aussi, mon amour, je te le promets. Et sache que je prendrai à nouveau mon temps avec toi. Je veux que tu te sentes en confiance dans mes bras, dans notre intimité... Je saurai être patient. Je ne veux pas que tu développes de blocage sexuel à mon égard...

Je suis mal à l'aise et je me sens devenir écarlate.

— À ce propos, j'ai réfléchi... Je n'ai pas à être si stressée, si tendue... Si ça doit arriver, ça arrivera à nouveau... Je parle de la grossesse... j'aimais bien sentir cette petite chose en moi. Et peut-être que je ne retomberai pas enceinte demain matin, qui sait ? Bref, je ne veux plus avoir peur.

Ses yeux se mettent à briller. Je suis devenue une menteuse professionnelle depuis mon arrivée à la citadelle, mais il faut dire que j'ai une bonne raison : ma vie est en jeu. Je dois tenter de me faire pardonner.

— Tu ne sais pas à quel point ça me rend heureux de t'entendre prononcer ces paroles. J'espère que tu le penses réellement.

— J'ai toujours été une piètre menteuse, Gabriel, je ne raconte pas d'histoires.

Il me sourit.

— Tant mieux. Parce qu'il est temps que les choses redeviennent plus légères et joyeuses entre nous deux. Quand je t'ai amenée ici, je t'ai dit que j'allais m'occuper de tes rêves les plus fous. Mais les circonstances des dernières semaines ne m'ont pas permis de m'occuper de ce projet d'une importance capitale. Je compte remédier à cette situation en reprenant le temps perdu.

Je me dégage légèrement pour lui montrer mon sourire.

— Vous pensez à quoi ? lui demandé-je, enjouée.

— À toi de voir, mon ange, ce sont tes rêves. Qu'est-ce qui te ferait envie ces temps-ci ? Qu'est-ce qui te ferait sauter de joie ?

Je réfléchis vaguement.

— La neige...

— La neige ? Un peu compliqué d'importer de la neige ici, bien que rien n'est impossible.

Cela m'étonnerait qu'il ose m'amener au Canada...

— Quoi d'autre sinon ?

— Nous avons parlé de retourner en Europe, peut-être...

— Donc, tu aimerais un autre voyage ?

— Je sais que vous venez tout juste de revenir, que vous souhaitez probablement demeurer tranquille à la citadelle, mais oui, un voyage serait agréable.

— Oui... surtout juste toi et moi.

Il a pris cet air sérieux, cet air chargé d'attirance sexuelle, de désir. Mon corps réagit en devenant irrésistiblement chaud. Il continue :

— Je trouve que c'est une excellente idée... Laisse-moi voir ce que je peux faire et je nous organise un petit voyage inoubliable.

Il me fait un clin d'œil avant de me caresser la joue du dos de ses doigts.

— Je te laisse vaquer à tes occupations... J'ai beaucoup de choses à régler cet après-midi. Tu sais, la triste réalité des retours à la maison. On se revoit à la petite soirée dans quelques heures, ma princesse.

Il n'a même pas posé ses lèvres sur les miennes... Ça m'a déstabilisée. Et le pire dans tout ça, c'est que j'en rêvais. Ça me rend folle qu'il soit reparti si rapidement, cet homme qui m'a pourtant fait du mal il y a si peu de temps... Je n'arrive pas à me comprendre. Je me sens d'une lâcheté inouïe de succomber si vite à son magnétisme : mes sens trahissent mes sentiments, ma raison, sans arrêt quand Gabriel Addams est près de moi.

* * *

Alors qu'Anne me fait une magnifique coiffure, on frappe à la porte. C'est Mai, une servante asiatique, qui m'apporte un vêtement dans une pellicule de plastique ainsi qu'un boîtier et une carte d'un rouge ardent sur un plateau orné d'un oiseau du paradis, signe que l'homme amoureux de sa fiancée chérie est bien de retour. J'ai le sourire aux lèvres.

— Pour vous, madame.

J'ouvre d'abord la carte.

« Pour toi, ma princesse. Un présent de la Belgique. Je n'ai pu m'en empêcher en les voyant dans la vitrine d'un magasin. Elles étaient faites pour toi. Celle à qui je pense nuit et jour. Qui me fait souffrir d'amour. Gabriel. »

Anne m'aide à sortir la robe de son enveloppe. Une robe d'un gris foncé, extraordinairement scintillante. Ses coutures sont serties de minuscules pierres blanches, des diamants, je crois. Le dos est magnifique. Il descend très bas et est rempli de croisements de colliers de ces minuscules pierres. La robe est assez courte, en haut du genou. J'en connais une qui va voler la vedette ce soir ! Les filles vont être vertes de jalousie. Et c'est pile dans le thème de décembre : paillettes et scintillement, pour faire très « magie des Fêtes ». D'ailleurs, la semaine prochaine, j'ai entendu dire qu'un immense sapin allait être

érigé dans la grande salle principale. Je ne peux pas croire que je vais passer Noël ici. Et le Nouvel An... quelle étrange sensation juste à y penser ! J'ouvre ensuite le boîtier. Des boucles d'oreilles de diamants d'une grande élégance. Le maître avait bel et bien quelque chose à se faire pardonner.

Mon entrée dans la salle à manger principale ne passe en effet pas inaperçue. Comme je l'avais prévu, les filles ne tarissent pas d'éloges à propos de ma tenue. Cette dernière fait jaser. Je suis en pleine forme ce soir et je me sens radieuse. Enfin ! Le champagne que l'on me sert est un vrai délice.

Alors que tous les invités sont arrivés, il débarque enfin. Il était plus que temps, car ma nervosité allait atteindre un niveau inconfortable. Il salue d'abord quelques filles, les embrasse sur les joues. Et chaque fois, ça me subjugué de voir tout le monde se taire quand il fait son apparition. Ce charisme, cette force dangereuse qu'il dégage, cette prestance, c'est inné chez lui. Je pense que même s'il le voulait, il ne pourrait pas calmer ou camoufler cette attitude de mâle dominant bien ancrée en lui.

Bien vite, il vient me rejoindre sans accorder la moindre attention à Morgane. J'avais hâte de voir comment il allait se comporter à son égard. Elle est au bout de la salle à discuter avec d'autres filles. Comme à son habitude, elle ne semble même pas s'occuper de la présence de son époux de convenance. J'aimerais être comme elle. Tout semble simple dans sa vie, jamais rien n'est compliqué. Si le maître vient à elle, elle en est ravie et l'accueille à bras ouverts ; s'il ne vient pas, elle n'en est pas peinée pour autant, pas jalouse, elle sait très bien s'occuper ailleurs. Bref, Morgane est loin d'être du genre dépendante affective, jalouse ou peu sûre d'elle. Elle s'aime et ça lui suffit... et surtout elle a compris comment profiter de la vie, comment passer son court temps sur cette Terre heureuse, même cloîtrée sur cette île. Elle est tout le contraire de moi, je m'en rends compte. Mais c'est nouveau, cette intensité émotionnelle qui m'habite. Avant, je n'étais pas comme ça... tellement moins torturée.

— Tu resplendis, ma princesse.

— Merci, vous êtes très beau aussi.

C'est vrai. Les hommes sont très élégants ce soir. Sous son gilet boutonné, il porte une chemise d'un bleu chatoyant qui rehausse dangereusement le bleu de ses yeux. Ses vêtements, surtout ce pantalon gris, sont assez ajustés pour que mes sens s'éveillent. Je laisse traîner mon regard vers les hanches de mon fiancé. Je me demande s'il l'a remarqué...

— Tourne-toi, s'il te plaît.

Je fais lentement un tour sur moi-même.

— Waouh ! Le dos... encore plus sexy que je l'avais imaginé.

Je rougis de bonheur. Ça me fait du bien de me faire couvrir de compliments. Je pense que je le mérite. J'ai eu la vie dure, disons, dernièrement...

Pendant le souper, mon ravisseur n'avait d'yeux que pour moi. Je le sentais distrait par nulle autre que moi, sa fiancée, assise à ses côtés. Comme ce soir c'est l'anniversaire de Tommy, le chef, Gabriel lui a cédé sa place au bout de la table. À sa droite, Gabriel et moi, et, à sa gauche, la belle Jasmine qui resplendit également dans sa robe fuchsia en cette soirée festive. Puis, Éric et Flora, suivis de toute cette longue traînée de filles installées des deux côtés de la table. Tous ces spécimens féminins contre ce nombre infime de mâles... On s'y habitue à la longue !

Gabriel discute avec les deux hommes près de lui, mais, toutes les trente secondes, son regard dévie vers moi. Sa main repose sur la mienne. Cela fait quelques fois qu'il me la serre doucement entre ses

doigts, comme pour sentir que je suis vraiment là, à ses côtés. Ses doigts enlacent les miens, les caressant au passage.

Puis, soudainement, je manque de m'étouffer avec ma soupe portée à mes lèvres quand je sens sa main se faufiler jusqu'au haut de mes cuisses, à l'ouverture de ma robe. J'ai comme réflexe de serrer les cuisses. « Monsieur Addams, s'il vous plaît, pas en public ! » que je me dis intérieurement. L'homme me lance un petit regard de défi, espiègle. Ses doigts remontent doucement sur ma robe et se fauflent plus haut, vers mon entrejambe, frôlant délicieusement ma peau au passage. Mes cuisses toujours refermées se font écarter d'un coup sec de ses doigts forts. Puis, son regard imposant me soutient quelques secondes et m'ordonne, sans paroles, de ne pas refermer les cuisses, de les laisser entrouvertes, à sa merci. Mon bas-ventre s'échauffe. Je manque de souffle. J'essaie de me contenir, mais la caresse est très douce. Ses doigts glissent effrontément sous ma petite culotte. Le dos de ses doigts frôle mon clitoris qui tressaille de bonheur sous cet assaut délectable. Je me retiens de me lamenter et j'essaie de contrôler ma respiration. Je regarde les invités autour de moi, surtout Jasmine, qui ne semble pas avoir connaissance de ce qui se trame sous la table. Les autres non plus d'ailleurs. Seulement lui, qui reste le visage impassible, comme à son habitude, et moi en train de devenir liquide. Alors que sa main couvre mon sexe de douces caresses lentes et tournoyantes, alors qu'il insère un doigt en moi à une lenteur incroyable, me faisant presque perdre la tête, il se tourne à nouveau vers moi, les yeux enflammés. Sa langue caressant sa lèvre m'arrache un petit gémissement. Petit, mais perceptible à l'oreille, car je me rends compte qu'on m'a entendue... Voyant que des yeux se tournent vers moi, je me mets à tousser bruyamment comme une idiote. Gabriel retire sa main abruptement, me laissant pantelante et trempée, assurément très allumée.

— Désolée, j'ai mal avalé...

Les autres ne font pas trop attention. Je me tourne vers l'homme. Il ne me regardait plus depuis un moment, comme si de rien n'était, puis sentant mon regard posé sur lui, se retourne et me sourit malicieusement. Le maître est fier de son coup.

* * *

Après le dessert, nous nous rendons dans la salle de bal pour une réception d'envergure. Toute la citadelle est là, quelques musiciens, mais pas d'étrangers cette fois. Cela dit, j'ai entendu entre les branches que d'ici quelques jours il y aura un grand bal auquel plusieurs personnes de l'extérieur seront conviées. Pour moi, ces visiteurs représentent toujours une petite source d'espoir. Sait-on jamais ce qui pourrait arriver... des indices révélés, un bon samaritain qui nous sortirait de là, un policier camouflé... Tout est envisageable. Après quelques verres et quelques danses, je commence à avoir la tête qui tourne. Je n'ai pas envie de me défoncer ce soir. J'ai trop regretté de lendemains de veille ces derniers temps. Gabriel, qui ne s'était pas vraiment occupé de moi depuis près d'une heure, vient enfin me rejoindre, faisant promener ses doigts baladeurs sur ma nuque, ce qui m'arrache un frisson troublant. Mes épaules se soulèvent légèrement par réflexe.

— Accompagne-moi à l'extérieur... j'ai besoin de prendre un peu l'air.

— Bonne idée ! J'en ai besoin aussi !

— Enfin, je constate que nous sommes sur la même longueur d'onde ce soir.

Il me fait un clin d'œil.

Nous marchons sur la longue passerelle longeant la plage. Les palmiers virevoltent des deux côtés de notre passage. Le vent souffle, mais le temps demeure plus qu'agréable. La mer est agitée. La lune est

pleine ce soir. Une dangereuse attraction est palpable dans l'air, tout autour de nous. Nous déambulons main dans la main sous cette délicieuse caresse d'air marin. Puis, soudain, le maître m'entraîne vers un petit sentier auquel je n'avais jamais fait attention. Il fait très sombre. Seul un lampadaire éclaire l'endroit. Le chemin est étroit, plutôt rocailleux, entre les palmiers et les buissons. Je ne suis pas certaine d'aimer quitter la passerelle pour ce recoin obscur.

— Gabriel... où allons-nous ?

— Aurais-tu peur du noir, ma princesse ?

— Non...

Il sort de sa poche son iPhone et active une application qui fait office de lampe de poche.

— Voilà, un peu plus de lumière.

Nous continuons d'avancer.

— Nous sommes presque arrivés.

Dans la pénombre, j'aperçois une maisonnette en forme de hutte.

— Attention à la marche.

Nous gravissons trois marches. Gabriel fouille dans sa poche, en sort une clé qu'il tourne dans la serrure, puis se tourne vers moi :

— Félicia, je ne veux pas t'effrayer avec cet endroit. Si tu ne t'y sens pas à l'aise, je veux que tu me le dises.

— D'accord...

Les battements de mon cœur s'accélèrent. Bon... quoi encore ? L'angoisse me gagne. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

Il déverrouille la porte, l'ouvre et appuie sur l'interrupteur pour que fuse la lumière qui me laisse entrevoir la pièce. On dirait une salle de jeux pour adultes... Je devine rapidement de quoi il en retourne. Autour de moi, un grand lit d'une hauteur plus élevée que la normale, un poteau au centre de la pièce, des miroirs au plafond, un éclairage tamisé et teinté de rouge, de violet. Une odeur d'eucalyptus flotte dans l'air. Mais ce qui attire davantage mon attention, ce sont toutes ces cordes, ces chaînes et ces objets étranges accrochés au mur. Une commode à nombreux tiroirs me laisse deviner qu'elle doit être remplie d'objets de toutes sortes – vraisemblablement pour des activités sexuelles, étant donné ce décor. Je frissonne. Gabriel m'observe, comme pour analyser la moindre de mes réactions.

— Alors, que penses-tu de ma salle de jeux ?

Les mots me brûlent. Je ne peux retenir cette question :

— Vous venez souvent ici ?

— Avant oui. Plus maintenant.

— Avant quoi ?

— Avant toi, voyons, Félicia. Disons qu'à une certaine époque, cet endroit représentait comme un petit rituel de passage chez les nouvelles venues, quelques jours après leur arrivée. Une sorte d'étape symbolique à leur soumission, à leur abandon à moi, si je peux dire. Mais avec toi, c'était différent. Je ne

te sentais pas prête pour affronter cette pièce. Et du coup, j’y ai perdu goût. Je n’ai plus amené de filles ici depuis des mois.

— Et pourquoi ce soir ?

— Parce que je pense que tu es en droit de connaître l’existence de cet endroit intime.

Je déglutis. Je suis renversée par ce décor érotique. Je regarde les barreaux du lit puis mes yeux se retournent vers le mur de cordage. Je suis terrifiée, choquée. Je me souviens d’avoir regardé ce reportage sur les pratiques de BDSM à la télévision il y a quelques mois et j’en avais été choquée. Je me tourne vers lui, il me fixe de son regard impénétrable.

— Vous allez m’attacher ?

Il prend son temps pour me répondre :

— J’aimerais beaucoup, oui.

Je fais un pas vers l’arrière.

— Je ne suis pas sûre d’aimer cela...

Je baisse les yeux, incapable de soutenir son regard oppressant.

Il fait un pas vers moi, et je recule d’un. Mon cœur veut sortir de ma poitrine. Il continue d’avancer et je continue de reculer jusqu’à ce que le mur ne me permette plus de le faire. Je suis prise au piège.

— N’essaie pas de te dérober, Félicia. Je sais que tu aimes te faire dominer... c’est plus fort que toi, non ? L’effet que ça te fait... tu luttas contre cette envie que tu trouves malsaine, mais c’est ce que tu désires le plus au fond de toi. Je lis en toi, ma princesse.

Il replace une mèche rebelle derrière mon oreille. Je tente de me contenir et de lire en moi-même ce que je ressens véritablement, à cet instant précis. C’est très confus dans ma tête.

— Oui, peut-être... je ne sais trop...

Il continue :

— Oui, j’aimerais beaucoup t’attacher. J’aimerais que tu t’abandonnes totalement à moi. Et je te promets que je ne te ferai rien que tu n’aimeras pas. Si tu dis stop, j’arrête tout. Ça te va ? Et je n’utiliserai rien qui puisse te choquer. Ça restera *soft*, ma princesse. Je t’en fais la promesse... Cette fois-ci en tout cas... les prochaines fois, on verra, car il y a fort à parier que tu en voudras davantage.

Son sourire est malicieux et effronté.

Je ne peux contrôler un léger tremblement qui s’empare de mon corps. Je ne suis pas certaine d’accepter ce qu’il me propose. En même temps, la façon dont il m’a touchée au souper a créé cette tension sexuelle presque douloureuse en moi. J’ai envie de me donner à lui à nouveau. Et je sais à quel point ses caresses sont délicieuses. Misère ! Ma conscience me fait les gros yeux... Mais son attitude de ce soir me fait comprendre que je n’ai rien à craindre de lui, j’en suis presque certaine. Sauf que... si je dis stop, qu’est-ce qui me garantit qu’il cessera réellement ?

De toute façon, je sais bien que le scénario est déjà amorcé. Que mon questionnement actuel ne me mènera pas à une prise de décision assumée. Que mon consentement ne compte pas réellement. C’est lui, le maître de la situation, ainsi que de l’emprise du désir qu’il fait perdurer en moi. Par ailleurs, je n’ai pas l’impression que l’homme me fera du mal au cours de ce jeu pervers auquel il veut me soumettre. En

effet, je sais à quel point il tire une immense satisfaction à me donner du plaisir. Il adore ça... Cela le fait sentir encore plus puissant et en contrôle, j'imagine.

— À partir de tout de suite et jusqu'au moment où l'on sortira de cette pièce, je veux que tu gardes le silence et que tu bouges seulement si je te l'ordonne, c'est bien clair ?

Je fais signe que oui de la tête ; mes yeux le supplient de m'épargner.

— Ne me fais pas ces yeux-là. Tu ne demandes pas mieux que je te touche et que je te fasse crier de plaisir. Allez, maintenant, je veux que tu te mettes nue devant moi.

J'obéis. Je me dévêtis lentement, laissant glisser ma robe le long de mon corps jusqu'au sol de bois. Puis, je lève mes pieds l'un après l'autre pour m'en défaire.

— Enlève tout.

Son ton est devenu sérieux, autoritaire. Je retire donc ma culotte de dentelles haut de gamme.

Je suis là, debout, nue devant lui, toujours près du mur. Il me fixe de son regard bleu, ardent.

— Retourne-toi.

Je me tourne face au mur que je fixe. M. Addams ne bouge toujours pas. Je me mets à respirer fort. Mais qu'est-ce qu'il fout ? Va-t-il bouger à la fin ?

Il finit par venir se clouer à moi par-derrière, agrippe mes cheveux d'une main puis fait courir l'autre sur mon omoplate droite, y posant les lèvres puis les dents.

— J'ai envie de te mordre, de te faire mal, toi et ta peau parfaite... si douce... Ça me demande un effort phénoménal, mais tu sais que j'arrive à me contrôler parce que je t'aime à la folie...

— Oui... que je lui réponds, haletante, en effleurant de ma main la sienne qu'il a posée sur ma hanche.

Mais soudain, il m'empoigne violemment le bras et l'immobilise dans mon dos, tout en appuyant mon corps nu contre le mur frais. Ma peau se hérisse à ce contact brutal. Puis, l'homme porte sa bouche à mon oreille et me souffle ces mots :

— Mon ange, tu as la mémoire courte, tu es vilaine... je viens tout juste de t'ordonner, un, de garder le silence, deux, de ne pas bouger, et en l'espace d'une seconde, tu as enfreint les deux règles.

Je veux m'excuser, mais m'en abstiens cette fois-ci.

— Que vais-je faire de toi ? Te donner la fessée pour te punir ?

« Non ! S'il vous plaît... je suis convaincue que je n'y prendrais pas mon pied ! Ce n'est pas mon truc et j'espère que ce n'est pas réellement le vôtre ! » que je lui dis dans ma tête. J'ai peur tout d'un coup. Je ne veux pas qu'il m'inflige de douleurs physiques. Je me souviens soudain de la fois où il m'a prise trop brutalement dans la cour intérieure et de celle où il m'a frappée au visage. Il était dans une mauvaise passe, certes – je ne le sens pas dans un état fragile ce soir – mais tout de même, ça commence à me faire un peu peur tout ça... Et s'il perdait le contrôle pendant que je suis attachée ?

— Disons que c'était notre coup d'essai. Tu aurais échoué au test, ma petite Félicia. Je te laisse une chance. Compte-toi chanceuse, je ne serai pas aussi conciliant à la prochaine offense.

Ces paroles me font peur et m'excitent à la fois. Et cette érection qui colle à mon dos et qui m'a allumée plus tôt dans la soirée... Ouf...

Gabriel s'éloigne de mon corps tendu, me laissant seule et curieuse dans mon coin. Qu'est-ce qu'il fout encore ? J'en ai assez de regarder ce mur. C'est alors que j'entends le bruit de sa ceinture. Il est en train d'enlever ses vêtements. Je m'imagine la scène. Lui et son corps de dieu du sexe. Je meurs d'envie de le regarder se déshabiller, mais je ne peux pas, évidemment.

— Dirige-toi vers le lit.

Je m'exécute. Je me dirige vers le bout du lit. Mon corps, mon cœur et mon esprit sont dans tous leurs états. Je manque de trébucher sur le palier près du lit.

— Fais attention, mon ange, tu dois apprendre à contrôler ta nervosité et ta maladresse, tu trébuches partout.

Je m'apprête à lui répondre, puis je me retiens à la dernière seconde, la bouche entrouverte. Ouf... pour un peu, je n'y arrivais pas, une fois de plus !

— Allonge-toi sur le dos, la tête sur l'oreiller.

Je lui obéis. Puis, je l'aperçois enfin, avec toute sa candeur et sa fermeté, en *boxer*, devant moi au bout du lit. Ça faisait un bail que son corps d'Apollon n'était pas apparu nu sous mes yeux. Il ne me regarde pas, il fixe le mur de cordage et s'y dirige. Mon cœur fait deux tours dans ma poitrine. J'ai peur.

— Regarde devant toi, mon ange.

Je sursaute quand je vois qu'il tourne la tête vers moi et que je tarde à lui obéir. Je regarde donc droit devant moi. Par le bruit que j'entends, j'ai peur qu'il utilise à mon endroit une de ces trop grosses chaînes qui m'ont offensée lors de mon arrivée dans cette pièce. Alors que je me perds dans mes troublantes anticipations, Gabriel apparaît sournoisement à mes côtés, comme ces vampires suceurs de sang dans les films américains. Je sursaute encore. On dirait que mon cœur veut sortir de ma poitrine.

— Calme-toi, Félicia. Voyons, je ne t'ai même pas encore touchée.

Il pose une main sur ma poitrine, comme pour apaiser mes battements trop accélérés. Ça ne me calme pas.

— Je vais t'attacher maintenant. Ça va aller ?

Je ne réponds rien et continue de fixer un point imaginaire au loin que je me suis créé.

— Tu peux me répondre.

— Oui... ça va.

— C'est bien.

Il agrippe mon poignet gauche, le remonte jusqu'aux barreaux de lit et commence à l'attacher, à enrouler cette satanée corde (pas une chaîne... ouf !) autour de mon poignet et du barreau métallique. J'ai peur qu'il serre trop fort et que ses jeux sexuels soient trop longs : comment vais-je pouvoir tenir une longue période les bras dans les airs ? Ma circulation sanguine cessera, il me semble... J'ai envie de lui faire part de mes inquiétudes, lui demander d'y aller doucement. Mais je ne peux pas : il m'a interdit de parole. Et je le prends au mot.

— Ne t'inquiète pas, je ne serrerai pas trop fort les liens. Tu ne garderas pas trop de marques, promis.

Cela me rappelle mon arrivée à la citadelle, quand je m'étais retrouvée les deux mains liées par Charles. Mauvais souvenir...

Le maître a enfin terminé d'attacher mon bras gauche. La morsure du cordage sur ma peau me cause une légère douleur, mais rien d'insupportable. Il s'attaque ensuite à mon poignet droit. Pendant qu'il m'inflige ce traitement pervers, je respire l'odeur de son corps nu collé à moi. J'observe les sublimes traits de son visage alors qu'il est extrêmement concentré à la tâche. Puis, j'entrevois ces pectoraux invitants, ces abdos d'acier, ce biceps que je sais délicieusement dur au toucher – mais que, hélas, je ne peux toucher. Que je peux toutefois contempler, car il se trouve dans mon champ de vision. Quelle étrange sensation de se sentir ainsi, nue, offerte, à la merci d'un homme. Je garde en tête ce fameux « stop », non loin de mes lèvres, celui que je suis autorisée à prononcer en cas de besoin. Cependant, je n'ai pas encore envie de faire poindre ce mot sur mes lèvres. Non... Malgré mes craintes, je ne peux nier qu'à l'instant, je suis honteuse d'excitation.

— Ma petite Félicia, tu es à moi. Rien qu'à moi, pour le restant de tes jours. Tu m'appartiens et je n'aime rien de plus au monde que de te posséder. Nos corps sont tellement compatibles, tu ne peux le nier.

Il ne me touche pas. Il est à mes côtés, à m'observer, la voix rauque, basse, presque gémissante.

— Regarde-moi maintenant.

Je me retourne vers lui. Il me regarde de cet air trop sérieux, celui qui me fait perdre la tête. Je pense que je vais m'évanouir si la tension ne diminue pas bientôt, il faut vraiment qu'il se passe quelque chose.

— Que pourrais-je bien faire de toi maintenant ?

Il a un petit sourire en coin. Je constate alors qu'il y en a au moins un des deux qui s'amuse !

— Ah oui, je sais... attends-moi un instant.

Non... où va-t-il ? Mes bras n'en peuvent déjà plus d'être attachés.

— Je crois avoir entendu dire que tu as déjà apprécié ce truc par le passé.

Je reconnais cette bouteille. Cette satanée lotion qu'Arthur avait testée sur moi lors de mon premier examen de routine. Cette lotion qui traîne toujours dans le bas de l'armoire de ma salle de bain privée, mais que je n'ai jamais osé retoucher de ma sainte vie. Ce produit qui m'avait fait peur tellement son effet sur mon corps avait été intense, faisant monter le plaisir partout dans mon être malgré moi.

— Voyons l'effet que ça a sur ton corps.

Il verse d'abord un peu de produit en ligne droite sur mon ventre, en haut de mon nombril, au creux de celui-ci puis jusqu'en bas. Il souffle doucement sur le chemin ainsi formé, suggérant une entrée tout droit sur mon intimité féminine. Je reconnais vite l'effet de chaud et de froid surprenant. Ma peau se hérisse. Et une chaleur naît, là, entre mes jambes, dans l'immédiat, parce que je sais ce qui m'attend. Et je suis tellement tendue, en grande partie à cause de ces intenses pulsions envahissant mes parties intimes, que je pourrais jouir là, sur le champ, s'il continue ainsi à souffler sur ma peau... D'autant plus que son souffle est descendu dangereusement bas, tout près de mon mont de Vénus. Je gémis.

— Félicia, je te sens à fleur de peau, mon amour. Mes caresses t'ont manqué, on dirait bien.

Malheureusement oui. Plutôt mourir que de vivre cette emprise infernale qu'il me fait endurer. Mais la mort m'apporterait la punition cruelle de ne plus jamais pouvoir jouir entre ses bras oppressants. Ou une délivrance.

Mais là, j'en ai besoin, de ses caresses. C'est pressant et l'homme me fait désespérément languir. Il

dépose un filet de produit sur le haut de mes cuisses, toujours sans me toucher. C'est une vraie torture : il peut me faire ce qu'il veut, mais ne fait que me regarder avidement, le souffle saccadé, faisant luire mon corps de cette lotion qui, il le sait, rend ma peau glissante, chaude et suave. Oui... il le sait, alors pourquoi ne la caresse-t-il pas, cette peau qu'il adore ?

Je sens soudain le produit s'écouler entre mes cuisses que j'ai serrées l'une contre l'autre sans m'en rendre compte, atteignant mon sexe qui s'embrase à ce contact enivrant. Mon clitoris prend le contact de cette lotion comme une caresse délicieusement douce et torride à la fois et je le sens se gonfler effrontément. Il palpite à un rythme effréné, comme les battements de mon cœur. Je m'étrangle, ne pouvant réprimer un cri d'affolement et me cambre par réflexe.

— Reste tranquille. Tu ne peux pas bouger, tu te souviens ?

« C'est de la vraie torture, monsieur Addams, je vous supplie de me toucher, par pitié ! » que mon cerveau hurle. Je tente de rester calme, de demeurer immobile, mais mes hanches ne demandent qu'à onduler, mon sexe rêve de se faire remplir. C'est affreux.

— Écarte les jambes.

Je m'ouvre à l'homme. C'est intimidant. Il me regarde l'entrejambe, émerveillé.

— Tu es tellement belle, Félicia. Ça me subjugué. Je vais te toucher maintenant, et je ne veux pas que tu jouisses avant que je te l'aie ordonné, c'est compris ?

Est-ce un piège ? Puis-je lui répondre ?

— Réponds-moi.

— Oui...

— Oui quoi ?

J'ai la bouche sèche. Je lui réponds, d'un ton vaporeux, mal articulé :

— Oui... j'attendrai que vous me l'ordonniez...

Mais s'il tarde trop à m'accorder cette délivrance, je ne pourrai jamais tenir. Son ordre est irréaliste... je me trouve déjà dans cet état avancé... avant que ça n'arrive, celui où plus rien n'est perceptible que ce plaisir intense qui nous enveloppe. Je m'aperçois que mes bras attachés ne me dérangent plus du tout. Au contraire, je trouve la scène d'un érotisme inouï.

L'homme plante doucement ses longs doigts dans ma chair humide, fait glisser davantage de produit sur mon clitoris et lui prodigue de lentes caresses, à peine plus perceptibles qu'une brise sur la peau. Le plaisir que cela me procure est intense. Trop. Je me lamente. J'essaie de penser à autre chose, car je sens l'orgasme poindre et Gabriel m'a à peine frôlée. Mais la sensation du produit est trop soutenue et la scène en elle-même, le regard de l'homme sur moi combiné à cette substance liquide jubilatoire pourraient me transporter en une série de spasmes fulgurants si je ne me contrôle pas... Sauf qu'on m'a ordonné de tenir encore un peu. Les doigts de l'homme s'enfoncent en moi, un, puis deux, puis trois. Oh mon Dieu ! Cette sensation, cette chaleur au fond de moi... Son autre main agrippe à nouveau la bouteille. Il en fait gicler un filet sur mes seins. Il ne manquait plus que ça. Mes pointes dociles se dressent soudain. Une merveilleuse douleur causée par le contraste du chaud et du froid ardents les enveloppe. Je constate une fois de plus à quel point cette partie érogène de mon anatomie est liée à ce qui se passe plus bas dans mon corps. Mon sexe est doublement pris d'embrasement. Et je me dis que le corps féminin est surprenant et rempli de secrets qu'il faut connaître. Et de tensions parfois incontrôlables... Là, c'est sérieux : je ne

tiens plus, il faut que je jouisse... Les doigts de l'homme stimulant doucement et tellement trop habilement ma poitrine me font mourir de délectation. Ma respiration s'accélère, je sens les contractions arriver.

— Non ! Retiens-toi, Félicia. Pas tout de suite.

Son ton est tellement sec et ferme, que je réussis à me ressaisir. Je tente de diriger vers mon esprit des souvenirs désagréables... c'est ce que font les gars qui sentent venir l'éjaculation trop rapidement, non ? Je me mets alors à penser à ma panique lors de mon arrivée ici. Je pense au mal que j'ai eu quand Liam nous a quittés... ça fonctionne...

Le voilà qui se lève à nouveau et se dirige vers la commode. Mais qu'est-ce qu'il fout encore ? Il en sort finalement un petit objet rouge en forme de « u » et arrondi. Un petit vibromasseur. Merde alors ! Une autre nouveauté ce soir. Il appuie sur un petit bouton dissimulé au creux de l'appareil et ce dernier se met en marche, produisant une légère vibration sonore. J'ai chaud et je suis surexcitée à l'idée de découvrir la sensation de ce gadget sur moi.

— Voyons voir si ton corps aime les *sex toys*... Regarde comme il est élégant.

Il me montre l'objet.

Oui, en effet, sa forme n'est pas vulgaire comme ces gros vibromasseurs fluorescents que j'ai déjà vus dans un *sex-shop* où m'avait amenée ma meilleure amie Vanessa.

J'attends qu'il amène l'appareil vibrant à mon sexe. Mais surprise : il le colle plutôt sur la cambrure de mon pied droit. Cela me saisit de plaisir. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'une telle sensation pouvait naître à cet endroit de mon corps.

— Tu sens cette douce vibration, bébé ? Imagine la sensation qu'elle créera sur ton sexe.

Oui, je l'imagine très bien... Mon Dieu ! J'ai chaud ! Il fait monter doucement l'objet éclatant tout le long de ma jambe, jusqu'à ma cuisse, ce qui m'arrache un frisson qui me fait me tortiller.

— Attention, mon ange, je pourrais croire que tu as bougé volontairement... et je pourrais tout arrêter d'un coup... nous pourrions rentrer à la citadelle et mettre fin à cette belle soirée à cause de ta désobéissance.

Non, il ne ferait pas ça...

L'objet atteint enfin mon sexe et prend place selon sa forme incurvée : une extrémité s'installant confortablement sur mon clitoris, l'autre, plus gonflée et nervurée pénétrant mon sexe, pas très profondément, mais en plein vers cet endroit, cette paroi vaginale où j'ai déjà ressenti des sensations indescriptibles par le passé... Je deviens incandescente, échauffée à l'extrême, grâce à cette vibration caressante qui semble attirer tout mon sang vers l'objet. Gabriel appuie à nouveau sur le bouton du vibromasseur qui augmente en intensité. Cela devient maintenant insoutenable. J'ai envie de crier, de hurler, mais je n'en ai pas le droit. Je dois me retenir. Dans sa grande mansuétude, Gabriel accepte du moins mes lamentations et gémissements. Puis, il enlève l'objet abruptement, me laissant cruellement haletante et ébranlée. La tension est trop forte, j'ai envie de pleurer.

— Maintenant, ma bouche va embrasser ton sexe. Et là, tu pourras jouir, ma princesse...

Enfin ! Putain... je ne tiens plus !

Ses lèvres se referment mollement sur mon clitoris gorgé d'afflux sanguins. Le contact est dangereux.

Délectable. Chaud. Froid. Il commence à faire tournoyer sa langue. Puis, me mordille. Je ne peux retenir à nouveau un cri. Je pense vraiment que je vais pleurer s'il ne m'achève pas sur-le-champ.

— Tu peux maintenant.

Ses dents ont disparu et il se met à sucer doucement puis plus intensément ce point si sensible de mon corps. Ça y est, je ne me retiens plus, j'y ai droit enfin, et je me laisse gagner par ces spasmes de plaisir envoûtants qui me possèdent fougueusement, sans pitié, ravageant tout dans mon corps et mon esprit. Prenant toujours un peu plus de mon âme, la vendant au diable, augmentant son emprise sur moi. Chaque fois.

L'homme se couche à mes côtés et me caresse les cheveux.

— Tu as fait ça comme une pro, ma princesse, tu m'as bien obéi, même si l'exercice était difficile pour toi. Tu mérites de te faire chaudement remplir maintenant, je sais combien tu en rêves...

Oui... espèce de monstre.

Une matinée pluvieuse après cette nuit torride. Je me réveille courbaturée... Je me demande bien pourquoi ! Je masse doucement mes poignets toujours endoloris... Il avait prétendu que je garderais peu de marques... et pourtant ! Mais bon... ce n'est rien de dramatique : juste un peu rouge – virant au bleuté... C'est comme si je les sentais toujours resserrant mes poignets, ces cordes ! Et je rougis soudain, seule dans ma chambre, me remémorant nos ébats de la veille.

On frappe à ma porte. Je place mes cheveux en deux temps trois mouvements au cas où ça serait lui. Mais non. C'est Anne qui m'apporte mon petit déjeuner.

— Bonjour madame.

— Bonjour Anne.

— J'espère que vous aimerez. Nous avons du nouveau sur le menu ce matin : des crêpes à la ricotta, sauce à l'orange.

— Ça me semble délicieux. Merci beaucoup.

La servante dépose le plateau sur mon lit comme d'habitude. Or, au lieu de partir immédiatement, elle reste debout à me regarder, mal à l'aise, comme si quelque chose clochait.

— Ça va, Anne ?

— Oui, madame...

Puis, elle ajoute :

— En fait, cela fait plusieurs jours que je souhaite vous entretenir à propos de quelque chose d'important... parce que je tiens beaucoup à vous...

— Allez-y, je vous écoute.

— J'aimerais vous mettre en garde...

— À propos de quoi ?

Elle baisse le ton :

— À propos de M. Addams...

— Lequel ? Le père ou le fils ?

— Gabriel, madame.

— Je suis déjà au courant que je dois tenir mes gardes, chère Anne, c'est une évidence...

— Oui, je sais. Mais il se trouve que je connais la vérité sur certaines choses...

— Que savez-vous ?

— Des révélations que je ne peux dévoiler, mais...

— Anne, trop tard, vous avez commencé... Vous devez parler maintenant...

— Non, Félicia. Ces secrets m'appartiennent. Vous avez déjà assez de soucis comme ça... Je tenais seulement à vous rappeler la nécessité d'être prudente dans vos paroles, c'est tout. Restez soumise, vous n'aurez pas de problèmes. Vous êtes une bonne fille. Vous avez une belle âme, ma petite, je ne voudrais

pas qu'il vous arrive malheur...

La servante fait une pause, puis poursuit :

— Vous savez, je vous ai entendus vous disputer tous les deux avant le départ de monsieur alors que je circulais dans le couloir...

Elle fait allusion à ce fameux soir où Gabriel a usé de violence à mon égard...

— Et quand je l'ai vu sortir de la pièce, j'ai croisé son regard... Cela faisait très longtemps que je ne l'avais pas vu dans un tel état. Félicia, j'affectionne beaucoup M. Addams, mais vous devez savoir qu'il est encore plus dangereux que ce que vous croyez...

— Oui, d'accord...

Je ne sais pas trop quoi penser de cette mise en garde. Anne veut m'aider, je ne doute pas de ses bonnes intentions, mais elle me cache des choses...

— Vous saviez que je travaille pour M. Addams depuis des années, alors qu'il n'habitait même pas encore la citadelle, alors que sa femme et sa fille étaient vivantes ?

— Non, je l'ignorais...

— Dans ce temps-là, j'étais libre d'aller voir mes proches quand bon me semblait, mais quand le maître a perdu sa femme et sa fille et qu'il a sombré dans cette dépression, tout a changé. Nous sommes repartis dans l'île. Évidemment, je ne pouvais pas le laisser tomber, vous comprenez... À cette époque, j'étais follement amoureuse de lui en secret, sous son joug. Le problème est qu'une fois de retour dans l'île, il n'a plus jamais voulu me laisser repartir, pas même une journée pour aller voir ma famille. J'ai été sa première prisonnière si l'on peut dire, de corps et d'esprit. Je l'aimerai toujours, cet homme. Il est devenu ma famille. Quelque temps plus tard, d'autres filles ont commencé à débarquer, totalement en panique... Et ce, jusqu'à aujourd'hui... Comme vous savez, certaines servantes n'ont pratiquement aucun droit ici. Moi, j'ai toujours été privilégiée dans mon statut. Ma chambre est plus que confortable, je suis libre de me promener où je veux, à l'extérieur comme à l'intérieur. Peut-être qu'à une certaine époque, j'aurais pu accéder à plus, mais il ne m'a jamais vu autrement que comme sa bonne servante honnête et dévouée... Après un certain temps, ça m'allait. Et j'ai vu tellement de filles partir... des filles qui ne faisaient plus l'affaire. Disons que je me suis toujours sentie à l'aise dans ma fonction, toujours utile.

— Rêvez-vous de pouvoir quitter cet endroit ?

Elle réfléchit.

— Oui, non. Pour aller où ? J'avais déjà très peu de famille. Ma mère était morte en couches. Mon père avait du mal à me donner de l'affection. Il y avait bien cette grand-mère que j'aimais beaucoup et une tante. Mais elles doivent être décédées à l'heure qu'il est... M. Addams est gentil, généreux et reconnaissant pour tout ce que j'ai fait pour lui. Même si je n'approuve pas ses projets, il est devenu avec le temps ma seule famille et je l'aime sincèrement. Néanmoins, je sais de quoi il est capable. Je voulais vous mettre en garde. Soyez prudente...

— Je vous en remercie, Anne. Je suis contente que l'on ait discuté et surtout d'en avoir appris davantage sur vous. J'apprécie beaucoup votre travail.

— Merci, madame. De mon côté, je vous affectionne beaucoup, peut-être parce que je vois par quoi vous passez. Votre parcours ici est rempli d'épreuves et de bouleversements. Dans votre statut privilégié, on ne vous épargne guère... Mais vous êtes une bonne personne, vous vous en sortirez, ma petite.

La servante me quitte. Ces paroles de mise en garde m’ont fait peur. Pourtant, les derniers mots de cette femme avaient quelque chose d’apaisant. Selon ses dires, je suis une bonne personne. Je suis quelqu’un de bien. Mais toute cette culpabilité qui pèse sur ma conscience... ce que l’on m’a fait subir ici, ce que j’ai fait, ce que je ferai encore, avec ces gens vils, pervers, dépravés. Ce que je fais avec ce criminel. Les sentiments qu’il fait naître en moi. Suis-je une criminelle à mon tour si j’éprouve des sentiments pour un meurtrier ? On m’a pervertie, on m’a fait goûter au poison de la volupté. On m’a transformée. Je suis devenue cette vie. Et pourtant... une force obscure enfouie très loin tout au fond de moi tente de garder la tête hors de l’eau...

* * *

— Tu es prête, ma princesse ?

— Oui, on peut y aller.

— Tiens, pour toi.

Gabriel me tend un grand verre de plastique rouge hermétique avec une paille.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Un *smoothie* aux baies et aux grenades. Tommy m’a dit que tu ne t’es pas présentée au petit déjeuner de groupe ce matin...

— On ne peut rien vous cacher...

Je lui fais un petit sourire coupable.

— Tu sais que je déteste quand tu sautes un repas...

— Oui, je sais, mais j’ai passé tout droit ce matin... Je me suis rendormie après que mon réveil a sonné.

— Tu mérites que je te punisse...

Je tressaille. Oui, j’imagine bien la douce punition qu’il pourrait m’infliger. Mon corps se crispe en repensant à l’autre soir. Je baisse les yeux et je rougis.

Il me prend le menton d’un doigt afin de relever ma tête.

— Mais pas maintenant, le pilote nous attend.

Le maître pose un baiser chaste sur mes lèvres. Puis, il me prend la main.

— Allez, viens !

Je l’attendais dans la grande salle depuis dix bonnes minutes déjà, toute prête et pimpante. Je suis très curieuse de découvrir ce qui m’attend. Mon fiancé m’amène en voyage, mais refuse de me dévoiler la destination.

— Est-ce que mes vêtements sont convenables ?

Je porte un pantalon trois quarts, des sandales plates ainsi qu’une chemise à carreaux décontractée.

— Oui, ça va pour l’instant. De toute façon, je t’ai fait préparer tout ce dont tu auras besoin pour notre séjour à l’étranger, et tu y auras accès dans l’avion pour te changer avant notre arrivée.

— Parfait !

Je lui souris, tout excitée. J’ai tellement hâte de découvrir vers quel ciel nous nous envolons ! La France

? L'Angleterre ? L'Irlande ? New York ? Je n'en ai en fait aucune idée, mais je doute fort que mon ravisseur ait arrêté son choix sur le Québec pour ce séjour romantique... Moi qui rêve pourtant de voir la neige... Je peux faire une croix sur le Canada en tout cas, cela s'entend !

Le vol dure plusieurs heures. Gabriel en profite pour régler des affaires à distance. Il me laisse seule un long moment et travaille à l'arrière, dans un petit espace de bureau muni d'une table et d'une chaise. Il s'excuse de ce désagrément, mais me promet qu'il ne travaillera plus et se concentrera sur nous deux une fois que nous serons à destination. Moi, je m'occupe pendant ce temps. J'en profite pour lire ce vieux roman de Boris Vian, *L'Écume des jours*, qui m'avait été conseillé par je-ne-sais-plus-qui à Saint-Jérôme, je dors et j'écoute ce film coloré et rempli d'espoir, *Slumdog Millionaire*. Pas fâchée de relaxer dans le confort de mon siège. Et j'ai toutes les grignotines et les boissons fruitées qu'il faut pour me prélasser effrontément. La belle vie, quoi !

Pendant le visionnement, mon regard dévie à quelques reprises de l'écran. Je me mets à contempler les nuages blancs, puis une image floue au loin me laisse imaginer la vie humaine dans ce coin du monde dont j'ignore tout, ces cœurs qui battent, que je ne connaîtrai jamais... Qui sont nés et qui mourront un jour. Comme moi. Et je me dis que la vie est tellement mystérieuse. Si petite et si immense à la fois. Et si imprévisible. Quand on croit avoir une idée de ce qu'elle nous réserve, elle nous renverse et nous déconcerte royalement. La vie est impénétrable, impétueuse, violente. Son passé devient vite flou. Le présent est voilé d'incompréhensions, d'incertitude, de questionnements. Son avenir est opaque. Et pourtant, la vie nous amène tous vers la même finalité indéfinissable. Avec ses déchirements et ses moments de bonheur, ses moments de découragement et ses victoires, elle demeure pourtant unique pour chacun d'entre nous, selon le hasard ou le destin, je ne sais trop ! Cela dit, je persiste à croire que, pour certains, la vie se montre plus cruelle, sans pitié. Je pense pouvoir affirmer qu'il en est ainsi de la mienne. J'ai souvent entendu dire que la vie nous apporte le lot d'épreuves que nous sommes en mesure de surmonter... Quelle connerie !

La glace est belle, neuve et lisse, bien qu'un peu bosselée par endroits. Il y a des flambeaux tout autour de nous. De beaux sentiers à travers les arbres. Une odeur d'hiver s'entremêle à l'odeur brûlante du feu, puis à celle, fumante, des barils de chocolat chaud servi aux patineurs. J'ai du mal à freiner avec mes nouveaux patins Bauer, un peu lourds pour mes pieds. Il n'y a pas de frein comme sur mes anciens patins de fantaisie ! Je crie presque en manquant de trébucher près du rebord enneigé.

— Aah...

— Attention, Félicia, tu vas te tuer !

Je me redresse, agrippe le bras de mon amie et nous rions. Ça faisait longtemps que je n'avais pas patiné. Quel bonheur de prendre l'air après une longue journée de cours. Autour de nous, des couples, des adolescents, de jeunes enfants sur des toboggans rouges se laissant gaiement traîner par leurs parents. Quelle belle soirée dans la douceur hivernale trop rare ! Nous sommes à Saint-Sauveur, petite ville touristique entourée de monts. Un paradis pour les skieurs. Le ski... notre prochaine sortie au programme. Ça aussi, ça fait longtemps ! Après quelques tours du circuit sinueux à discuter avec mon amie tout en me concentrant pour améliorer mon coup de patin, Vanessa me pointe un homme au loin, dans l'ombre, qui nous fixe.

— Tu le connais ?

Les flambeaux s'éteignent tout d'un coup. Je ne vois pratiquement plus rien et je sens mes jambes partir. La chute sera brusque.

— Réveille-toi, ma princesse.

Gabriel est assis à mes côtés.

Je m'étire sur le siège que j'avais incliné pour mieux dormir.

L'homme le redresse.

— Tu sais que tu as l'air d'un ange quand tu dors...

Son regard amoureux calme les battements rapides de mon cœur causés par ma chute virtuelle. J'entre, adoucie, dans le monde réel.

— Je suis un ange.

Il caresse mes cheveux.

— Oui, évidemment. Ça explique tout.

Il me sourit et je subis toujours la profondeur de son regard rempli d'amour sincère. C'est lors de moments comme celui-ci que j'ai du mal à considérer cet homme comme un criminel.

— Allez, va enfiler ces vêtements. C'est plus frais ici.

— J'ai manqué l'atterrissage ? Oui, on dirait bien.

Je constate que l'avion a bel et bien atterri.

— Ah non... ça veut dire que j'ai loupé les indices !

Je m'apprête à regarder le paysage environnant par le hublot, mais l'homme le ferme brusquement.

— Allez, madame la curieuse, va te changer immédiatement avant que je ne le fasse pour toi...Tu découvriras en temps et lieu où nous sommes...

Je capitule, me dirigeant vers le cabinet de toilette pour me changer. Dans le sac de toile que l'on m'a soigneusement préparé se trouvent des chaussettes de laine légère, un jean et un tricot à manches longues couleur fauve. Cela me confirme que nous ne sommes plus dans une zone tropicale. Le fond de l'air plus frais et sec me le faisait déjà pressentir. Je constate également qu'il fait déjà très noir ici, à cause du décalage horaire. En revenant près du maître, j'aperçois au passage un hublot non couvert qui ne me laisse percevoir qu'un ciel lourd et sombre.

Avant de quitter l'appareil, Gabriel sort de sa veste un bout de tissu soyeux... un foulard.

— Pour conserver encore un peu de mystère jusqu'à notre arrivée à destination...

Il tend brusquement de tout son long le tissu devant mes yeux fébriles.

— Nous ne sommes pas très loin de notre destination finale si ça peut te rassurer !

— Gabriel...

L'homme me bande les yeux. Encore un scénario signé Gabriel Addams. Rien n'est ordinaire avec lui.

Ensuite, il lève mon bras droit pour me faire porter un manteau dont l'intérieur et l'extérieur sont poilus et très doux... de la fourrure je devine.

— Lève ton pied droit.

Il m'enfile des bottes. Ensuite, il me guide et m'aide à descendre les marches quadrillées de l'avion. C'est déstabilisant de ne voir que du noir, d'entendre seulement, de se laisser diriger et de faire confiance... L'air frais me remplit les poumons, mais le temps est doux, il n'y a pas de vent.

Nous faisons quelques pas sur le sol et, bien vite, je me retrouve assise sur la banquette spacieuse d'un véhicule.

— Ne t'inquiète pas... nous sommes à quinze minutes de notre destination, tout au plus.

Je suis folle de curiosité. Que va-t-il apparaître sous mes yeux ? Que me réserve cet homme aux ressources illimitées ?

— J'aime bien quand tu as les yeux bandés. La prochaine fois que nous retournerons dans la hutte sur la plage, je pense que je vais utiliser à nouveau ce foulard. À ce qu'il paraît, les sensations du toucher décuplent lorsqu'un autre sens n'est pas en fonction... On pourrait l'essayer...

Il prend ma main, la porte à ses lèvres qui effleurent le dos de ma main. Elles sont si douces, ces lèvres... Je confirme que dans le noir les sens sont plus alertes, tout comme les bruits sont plus perceptibles. En effet, j'entends assez clairement des voitures autour de nous ; je crois que nous sommes dans un grand centre. Enfin, la voiture s'immobilise.

— Je peux l'enlever maintenant ?

— Non, attends, je te l'enlèverai moi-même...

— Gabriel...

Je fais la moue.

— Sois patiente, mon ange. Je crois que ça vaut le coup. Mon petit doigt me dit que tu seras très

heureuse.

Gabriel m'aide à sortir de la voiture et nous commençons à avancer. On dirait bien un trottoir sous mes pieds, puis des dalles de pierre. J'entends toujours des bruits de voiture mêlés à plusieurs voix, hommes, femmes, enfants. Oui, on dirait bien un grand centre.

— Nous y sommes. Maintenant, je vais te faire recouvrer la vue.

Enfin ! Quelle délivrance ! Je ne tenais plus ! L'homme détache doucement le foulard. Mes yeux sont enfin libérés et ce que je vois me subjugue. Je n'en reviens pas comme c'est beau !

— Où sommes-nous ? Au pôle Nord ? que je lui demande, presque hystérique, trépignant comme une jeune enfant.

L'homme rit.

— Pas tout à fait... Nous sommes en plein cœur des marchés de Noël à Prague, en République tchèque.

J'en ai les larmes aux yeux tellement c'est beau. La neige tombe à gros flocons, le décor est féérique, un sapin majestueux orne l'endroit et des décorations lumineuses éclairent la nuit. Les alentours enchanteurs sont parsemés de kiosques colorés aux allures pittoresques et folkloriques et une odeur de brioche chaude à la cannelle enveloppe l'air. Tous ces gens vêtus d'amples manteaux flânent gaiement dans la nuit au gré de leur bonne humeur. Leurs joues sont rouges. Ça me fait un bien fou de voir tout ça. J'avais tellement besoin de changer d'air, de décor, au moins pour quelques jours ! L'homme a encore une fois su lire mes pensées.

— J'ai prié pour de la neige... Il y a encore certaines choses que je n'arrive pas à contrôler en ce bas monde... Le temps en fait partie, mais j'y travaille.

Il me fait un clin d'œil.

— À voir tes yeux qui brillent, j'en déduis que ça te plaît ?

— Oui, ce décor est fantastique ! Merci beaucoup !

Je serre l'homme dans mes bras. Et j'en profite pour respirer le creux de son cou, à travers son manteau. Le parfum reste délicieusement accessible malgré l'épaisseur du tissu recouvrant son corps.

Nous nous baladons au moins une heure dans la place de la Vieille-Ville. Gabriel nous paie de délicieuses tranches de pain d'épice tout chaud et frais et un vin chaud, spécialité du marché, aromatisé à la cannelle... un pur délice ! C'est tellement réconfortant au grand air !

Ensuite, nous nous rendons dans un de ces petits pubs champêtres. Mon fiancé nous commande une bonne bouteille de rouge que nous sirotons. J'aime bien le voir si décontracté. Il connaît la langue locale. Combien de langues parle-t-il au fait ? Il est vraiment impressionnant cet homme... C'est « trop », à en donner des complexes. Alors que je l'observe s'entretenir avec la serveuse, je remarque à quel point cette dernière perd aussi tous ses moyens devant lui... Stupéfiant ! Néanmoins, je n'en suis guère surprise. Elle en est rouge de gêne quand il prend la peine de la regarder directement dans les yeux. À la citadelle, je ne m'en fais plus. Je sais à quel point le maître fait de l'effet à toutes les captives, mais en société, ça me frappe chaque fois de constater l'énergie, le charisme, l'attraction sexuelle hors du commun de cet homme. Et c'est moi qu'il a choisie pour décharger toute cette... vigueur qui l'anime. Je suis chanceuse dans ma malchance, comme on dit... j'aurais pu tomber sur pire comme criminel, me dis-je une fois de plus.

— Je suis heureux que nous nous retrouvions enfin seuls, sans tension. C'était une bonne idée ce voyage.

— Oui, je suis d'accord. En terrain neutre...

Je lui souris.

Il prend ma main, caresse ma bague, l'admire et la fait tourner sur mon doigt. Ce simple contact suffit à faire augmenter ma tension artérielle.

— Il faudrait songer à nouveau à nos projets de mariage. Je rêve de te voir dans ta robe blanche. Qu'en penses-tu ? Tu serais prête à t'offrir à moi de cette façon ? Le mariage est un symbole important d'abandon, Félicia.

Ses questions sont la plupart du temps inutiles et superflues. En effet, l'homme devrait savoir que je n'ai guère le choix de lui répondre ce qu'il veut entendre, surtout pour des affaires de haute importance. Comme si je pouvais tout simplement lui répondre : « Monsieur Addams, pour être honnête, je pense que ce n'est pas une très bonne idée, ce projet de mariage... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je songe à m'évader bientôt de la citadelle, dans le but de retourner au Québec, près de mes parents et amis, et du même coup, amener Liam avec moi... Vous savez, ce captif, faux époux de votre sœur chérie, qui m'a fait perdre ma virginité, que j'aime à la folie et que je rêve de voir devenir le seul et unique homme sur la terre qui me fera jouir jusqu'à la fin de mes jours et qui me donnera les plus beaux bébés du monde... Donc, non, monsieur Addams, je ne me sens pas prête à m'offrir à vous de cette façon et je me vois dans la triste obligation de décliner votre offre de mariage, sinon je ne serais pas honnête envers vous ni envers moi-même. J'espère que vous me comprenez et que vous ne m'en voudrez pas trop... »

— Oui, c'est une très bonne idée. J'ai toujours rêvé de porter une robe de mariée... Oui, je pense que je suis prête.

— Content de l'entendre. Nous pourrions envisager une cérémonie au printemps. Le temps que je règle quelques projets d'affaires et que j'aie enfin la tête tranquille. Malheureusement, dans les prochaines semaines, j'ai encore quelques voyages à faire pour mettre trois entreprises sur pied avant de pouvoir me permettre quelques semaines, voire des mois sans travail. J'espère que tu ne m'en voudras pas trop... Je travaille fort pour être en mesure de cesser tout travail l'an prochain. Pour demeurer avec toi et les autres pratiquement toute l'année.

— Oui, je comprends. Le printemps me va parfaitement. Cela me laissera du temps pour rêver à ma robe.

— Et moi au moment où je te l'enlèverai...

Ses yeux sont devenus ardents, soudainement chargés d'étincelles de désir. Deux journées sans sexe, du moins avec moi... Je comprends que si la tension émotionnelle a baissé, la tension sexuelle, elle, se maintient, et m'atteint aussitôt. J'ai chaud tout à coup.

— Que dirais-tu si l'on payait l'addition et on allait inspecter les appartements que je nous ai loués ?

— Excellente idée !

Nous nous levons de la table et nous dirigeons vers le bar pour régler l'addition. Comme il le fait assez souvent, l'homme m'agrippe par le poignet. J'observe ce couple qui nous dévisage. La fille, peut-être dans la fin vingtaine, semble offusquée. Pour moi, ce geste est devenu plutôt banal, mais je me rends compte à quel point les agissements de mon ravisseur envers moi sont toujours chargés de possessivité. C'est flagrant. Et à cet instant, je me demande quelle image nous dégageons. Il a un charme fou ; je suis

assez jolie : les belles personnes s’attirent, c’est normal... sauf ce petit détail : j’ai 20 ans de moins que lui... Ça doit se voir quand même. Je me demande si je peux passer pour sa fille... ou, plus vraisemblablement, pour sa prostituée ? C’est un peu ça que je suis devenue au fond... Je lui vends du rêve – mon cœur n’étant pas réellement disponible pour lui –, comme il m’en vend. Ou plutôt, nous faisons du troc. En échange de ma vie sauve, il me paie en temps de qualité, en présents, en plaisir. Et moi je lui offre mon corps, je lui dis ce qu’il veut bien entendre. J’accepte de lui offrir mes cris intimes, je m’abandonne dans ses bras. Mais mon cœur n’y est pas. Ma conscience a mal. Je n’arrive plus à faire la différence entre moi et une prostituée. Je suis une pute, au fond ? C’est bien ça ?

* * *

Le lendemain, nous déambulons à nouveau dans le marché en admirant ces petites cabanes en bois décorées et ces étals exposant toutes sortes d’objets d’artisanat tchèque : des jouets sculptés, des figurines en verre, de la céramique... L’endroit est vraiment très beau le jour aussi, avec cette neige qui étincelle sous un soleil éclatant. Nous nous laissons imprégnés de l’atmosphère du marché au son de la mélodie joyeuse d’une chorale locale et de quelques musiciens de rue. Et toute cette joie, ces rires d’enfants, ces familles heureuses qui traînent des sapins fraîchement coupés, ces petits traîneaux de bois, ça me rappelle les Noël de ma jeunesse... Quel bonheur d’être en famille pendant les vacances des Fêtes : pas d’école, des congés pour les parents, les rencontres avec la famille éloignée. Du bon temps. Des moments tout simples, qui rapprochent. C’est ça, la vraie vie, ces petits moments chaleureux, entourés des gens qui nous sont chers. Tout le monde le sait. Mais quand on perd ça, quand on en est privé pendant une longue période ou pour toujours, ils retrouvent d’autant plus tout leur sens. Ces petits moments deviennent finalement des grands, les plus importants, les plus précieux de notre existence.

Nous déambulons main dans la main, avec nos gants de cuir haut de gamme. Je profite de ce que je porte, ce manteau de fourrure à grand col si doux, ce chapeau qui me va à la perfection. Je suis bien au chaud et je me sens bien dans ce froid hivernal tant souhaité. De plus, je dois avouer que la soirée d’hier a été parfaite. Une immense suite de style champêtre au sixième étage d’une imposante demeure ancestrale, un genre de manoir, donnant sur les vieilles rues, le marché de Noël et ses millions de lumières multicolores. C’était de toute beauté. Il y avait un foyer. Et que dire des petites attentions de Gabriel, en particulier ce massage divin ? La nuit en était une de douces voluptés. Mais vous comprendrez que j’use d’un euphémisme en parlant de volupté ; la soirée a plutôt été diablement enflammée... les frissons, l’intensité, le sexe, longtemps – trop peut-être : j’en avais le corps meurtri –, et la jouissance... Oh que oui, quelle jouissance !

Cet après-midi, nous débordons de la Vieille-Ville. Musées, château et cathédrale au programme. Tout à fait mon genre ! Je me laisse enivrer par les découvertes historiques au bras de mon maître qui me guide et dirige notre route, toujours et encore...

* * *

Deux jours plus tard, en vol, je pense que nous nous dirigeons vers la citadelle, mais Gabriel m’invite à regarder par le hublot alors que nous nous apprêtons à atterrir.

— Regarde, Félicia.

Je fige quand j’aperçois tout en bas ce que me pointe Gabriel. La tour Eiffel ! Nous sommes à Paris. Rien de moins ! Je ne peux retenir un cri de joie et je saute dans les bras de cet homme qui, je le comprends, ne demande qu’à me rendre heureuse. Je ne peux pas croire que ce rêve est en train de se réaliser. Mon Paris !

— Nous y passerons seulement deux jours. Mais quand même. Je sais à quel point Paris est beau en décembre. Nous reviendrons en été pour les châteaux environnants et le reste. Au programme pour l’instant : la tour Eiffel, évidemment, Notre-Dame-de-Paris, le Louvre, le Moulin-Rouge, quelques achats sur l’avenue des Champs-Élysées si tu le souhaites et... tu n’as pas oublié la visite que je t’ai promise il y a quelques mois dans les petits pubs où l’absinthe est un vrai délice ?

Il me fait un clin d’œil.

Non, je n’ai pas oublié. Je me souviens très bien de cette petite soirée au *lounge* de la citadelle, alors que l’homme m’avait fait goûter à cette boisson dont on ne se lasse pas... Cette soirée où l’emprise et l’envoûtement commençaient à peine à faire leur effet, où mes pulsions avaient commencé à me tromper, à déjouer ma conscience. J’étais toujours vierge à ce moment-là. Je ne connaissais encore rien au sexe. J’étais innocente. Ou presque. Mais il m’a pervertie. J’ai maintenant perdu ma vertu, ma dignité. Ou presque. Car malgré les blessures que l’on m’inflige, malgré ma honte, je sais au fond de moi que je me bats pour survivre, que je ne suis pas devenue totalement vile, une coquille vide, qu’il me reste bien un petit quelque chose, une minuscule flamme qui continue de chauffer mes espérances, mes convictions. Je m’en rends compte quand des beautés extérieures, comme le sont ces paysages européens teintés de nouveauté et d’exotisme pour moi, me font ressentir des émotions pures, authentiques et spontanées. Je comprends que je fais bien de ne pas me laisser mourir et de prendre part au jeu, par respect pour ma vie, n’en déplaise à ma conscience.

Nous passons des moments magiques à Paris. J’en suis ravie. Sincèrement. Les gens parlent français. Ce n’était pas le cas dans les autres endroits que le maître m’a fait visiter jusqu’ici. Toutefois, je ne songe même pas à tenter d’accrocher qui que ce soit pour signaler que je suis une « portée disparue » chez leurs cousins de l’autre côté de l’océan, non, cela serait un échec de toute façon. Je le sais trop.

Voyage de rêve, sauf ce deuxième soir, notre dernier en terre parisienne.

Nous repartons le lendemain matin. Je suis dans la chambre d’hôtel, étendue sur le lit spacieux, en train de regarder la télévision. Ça fait un bail que je n’ai pas fait ça. On passe le film *In Time* avec Justin Timberlake sur le gigantesque écran HD. Je me repose après un long après-midi à déambuler dans les vieilles rues de Paris et un souper sur le pouce dans un bistro pittoresque.

Soudain, Gabriel, qui était sous la douche, sort de la salle de bain vêtu d’un complet. Il attache ses boutons de manchette... Diable qu’il est sexy, élégant. Ses cheveux en bataille me rendent folle. Mais pourquoi est-il habillé comme ça ? Nous sortons ?

— J’ai un vieil ami à rencontrer... C’est pour affaires, ma princesse, tu ne m’en veux pas trop ?

Je comprends que je ne l’accompagne pas.

— Vous me laissez seule ?

— Oui, mais ça ne sera pas trop long... Une ou deux heures, tout au plus. Repose-toi, en attendant, tu le mérites bien. Et tu as tout ce dont tu as besoin dans le minibar. Je te permets des excès de folie.

J’observe le petit cabinet rempli de minibouteilles d’alcool, mais également de sacs de croustilles, de friandises, de barres de chocolat de toutes sortes.

Je fais la grimace.

— Vous ne serez pas content si mes fesses grossissent.

— Cela me ferait juste un peu plus de chair à agripper. Allez, viens m’embrasser.

Il sent sacrément bon. Nos lèvres se trouvent, puis nos langues, puis nos corps. Je le repousse légèrement.

— J’aurais bien aimé vous accompagner.

— Je sais, mais ça sera très ennuyeux, je te l’assure. Allez, je file et je reviens au plus vite. Après, nous aurons toute la nuit à nous.

Il agrippe ma fesse droite et la caresse doucement.

Oooh... la douce promesse d’une autre nuit torride. J’en ai des palpitations.

— Bon, très bien.

Il part et me laisse seule. Seule dans un hôtel. Je me laisse mollement tomber sur le lit, les yeux rivés sur le film. Puis, bien vite, je ne suis plus du tout concentrée. Je regarde autour de moi. La tentation est immense. Je comprends que les gardiens de sécurité de Gabriel ne doivent pas être très loin, en train de me surveiller, mais quand même... Je regarde par la fenêtre. Tout en bas, en minuscule, j’aperçois Gabriel discuter avec cette femme vêtue d’un long manteau chic en fourrure, avant de se mettre en route et de tourner le coin à pied, sa main dans son dos à elle. Le salaud. Une femme... évidemment. Je me demande qui elle est. Son amante ? Une complice ? Une partenaire d’affaires ? Et au fond, qu’est-ce que j’en ai à foutre ? Une femme de moins ou de plus dans son entourage...

C’est à ce moment qu’une idée me passe par la tête : je me dis que c’est l’instant ou jamais de tenter quelque chose. Sinon je m’en voudrai toute ma vie. Nous sommes dans un pays francophone... je pourrais trouver de l’aide, quelqu’un qui écouterait mes supplications, qui comprendrait ma grande détresse. Trouver le poste de police, peut-être ? L’Ambassade canadienne ? Est-ce que j’arriverais à quitter l’hôtel sans me faire voir par Carlos et Brian, les deux agents qui nous suivent partout ?

Mais d’abord, ce téléphone... là, sur le meuble près de la télévision, il m’appelle, on dirait. Oui, ça semble irréel, improbable, mais il est bien là, ce téléphone d’hôtel, et je suis bien seule. Je ressens tellement de nervosité que j’en ai oublié le numéro de mes parents, celui que je connais par cœur depuis mon enfance. Puis, les chiffres me reviennent. Je vais les composer. Oui, il le faut. Le 9... oui, c’est bien le 9 qu’il faut composer pour sortir de l’hôtel ? Je prends le combiné de ma main droite qui tremble comme une feuille et le porte à mon oreille. Ça fait des mois que je n’ai pas touché à ce truc. J’entends un drôle de bruit de fond... peut-être est-ce le son de la tonalité en Europe ? Puis, mes doigts tremblants s’enfoncent sur les chiffres du clavier, lentement, avec précaution. Mon cœur veut sortir de son enveloppe. Rien. Je n’entends plus rien. Pas un bruit. Mais j’attends. Un peu encore. J’appelle au Canada quand même... Ça doit prendre un moment, j’imagine ! Papa, maman... s’il vous plaît ! Mais toujours rien. Je dois me rendre à l’évidence : ce satané téléphone ne fonctionne pas. Bien sûr, Gabriel est peut-être fou, mais il n’est pas con ! Sauf que moi, je le suis... conne... Dieu que je peux être naïve parfois ! Comme s’il avait pu me laisser seule dans un endroit d’où j’aurais pu joindre mes proches, ceux qui me manquent plus que tout !

Je repose le combiné après un temps exagérément long. Je réfléchis encore : je ne dois pas être enfermée dans la chambre quand même... Les portes d’hôtel ne se verrouillent pas de l’intérieur. Je tire sur le verrou et le fais glisser, je tire sur la poignée et je suis soulagée de constater que la porte s’ouvre. J’entrouvre délicatement, à peine, pour ne pas attirer l’attention. Les agents sont peut-être postés tout près dans le couloir. Mais non. Personne à l’horizon. Pas même un client des chambres voisines. Ce couloir m’inspire confiance, je le trouve très lumineux... c’est peut-être un signe ? Peut-être cette voie me

conduira-t-elle à ma délivrance, à la fin de ma triste captivité ? Je dois tenter le coup. Il le faut, j'en suis là. Les tremblements m'ont regagnée de plus belle. Je n'ai pas de passeport, mais peu importe : l'important, c'est que je puisse trouver quelqu'un suffisamment loin de cet hôtel qui sera en mesure de me comprendre ou du moins de m'écouter. J'entre à nouveau dans ma chambre, j'enfile à toute vitesse mon manteau puis mes bottes et m'engage dans cette course à la rencontre de ma liberté retrouvée. Il faut que ça fonctionne.

La seconde suivante, je suis dans le couloir. Je dépasse une porte, puis une autre et une autre. J'atterris droit devant la cage d'escalier – je n'aime pas les cages d'escalier... l'une d'entre elles a failli me tuer dernièrement ! Mais quand même, ma nouvelle phobie peut bien aller au diable : cette cage pouvant représenter mon laissez-passer pour la liberté ! Je jette un coup d'œil derrière la vitre de la porte de la cage d'escalier. Personne en vue. Je me décide : je pousse la porte. Cette dernière ne cède pas. J'essaie encore : rien à faire. Évidemment, elle est bloquée ! Pas très pratique pour les clients. Mais il y a l'ascenseur. J'entends du bruit. Il semble en fonction. J'accours au milieu du couloir où il se trouve. J'appuie sur la touche du rez-de-chaussée... Puis je me dis que le sous-sol est peut-être une meilleure option (j'ai peur de me faire repérer si j'atterris nez à nez avec la réception). Arrivée au sous-sol, je trouverai bien un chemin. Le chiffre devient rouge. Oui, l'ascenseur fonctionne. J'ai tellement peur que la porte s'ouvre et qu'un agent se trouve devant moi. Ou bien pire : que je tombe face à face avec Gabriel. Que me ferait-il cette fois-ci ? Je préfère ne pas y penser. J'ai tellement chaud. Je suis angoissée à un point tel que j'en suis tout étourdie. Chaque seconde me semble une éternité. Enfin, les chiffres tout en haut de l'ascenseur me font comprendre que la cage vient de passer du rez-de-chaussée au premier étage, puis au deuxième, au quatrième. L'ascenseur reste longtemps au quatrième. Je me trouve au septième... le chiffre chanceux. Allez, encore un peu, tu y es presque ! Cinq, six... Huit.

— *Hey...* non, le septième !

Je suis sidérée. L'ascenseur ne s'arrête pas à mon étage. Le bouton en forme de flèche, rouge il y a quelques secondes, s'est éteint alors que l'ascenseur dépassait mon étage. J'appuie à nouveau sur le bouton de descente. Les chiffres du haut m'indiquent que l'ascenseur est au neuvième, puis, le dispositif mobile redescend... huit... six... cinq...

Quelle merde ! Espèce de salaud ! Il n'a vraiment pris aucun risque. Je comprends alors très clairement que l'on me détient prisonnière d'un étage complet, que l'hôtel est complice, ou que le maître a convaincu les responsables de l'établissement, avec son argent évidemment, d'accéder à ses demandes sans poser de questions. Juste pour être certaine, en état d'hystérie, je me mets à frapper très fort à toutes les portes de l'étage, essayant de les ouvrir du même coup. Et je crie :

— À l'aide ! Aidez-moi ! Sortez-moi d'ici !

Mais rien. Je n'entends rien. Il n'y a personne. Juste moi. Ce voyage s'est transformé en véritable cauchemar. Mon Paris ! Dire que mon image de cette ville sera à jamais ternie par cette scène horrible qui se joue en ce moment dans cet hôtel de malheur. J'abandonne enfin, voyant bien que cela ne me mène à rien. Je retourne dans ma chambre et tombe sur le lit, hurlant à nouveau dans les oreillers, car crier à pleins poumons dans l'air de la chambre me ferait trop mal aux oreilles et, du même coup, à l'esprit. Je préfère étouffer mes cris. C'est moins poignant. Et cela m'apaise légèrement. À peine.

Après une heure ou deux, il revient. Je n'ai pas réussi à m'endormir. Il fait sombre dans la chambre, je pleure encore, mais je me retiens alors qu'il entre dans la pièce. Je fais semblant de dormir.

— Je sais que tu ne dors pas, mon ange.

Il s'approche de moi. Est-il au courant de ma tentative d'évasion ? Il vient s'asseoir à mes côtés.

— Ça ne va pas ?

Il touche mon visage, probablement boursoufflé, encore mouillé de larmes. J'ai un geste de recul. Je ne veux pas qu'il me touche.

— Je n'aurais pas dû te laisser seule... Je m'en veux.

Il fait une pause, puis, comme s'il comprenait tout d'un coup :

— La tentation a été trop forte, n'est-ce pas ?

Je ne réponds rien. Et je me mets à avoir peur de sa réaction.

— Ce n'est rien, bébé. C'est normal, je pense... Tu as dû te sentir abandonnée, ce qui a provoqué un élan de nostalgie... et, du coup, tu t'es demandé si tu ne pourrais pas communiquer avec tes parents... parce que tu croyais à ce moment-là que ça te ferait du bien... Mais regarde dans quel état tu t'es mise : tu es en train de gâcher ton beau séjour... Pourquoi te faire du mal ainsi ?

Je l'écoute me sortir toutes ces conneries et je me dis qu'il a peut-être raison au fond. Pourquoi avoir dépensé de l'énergie, de l'espoir, pour quelque chose que je me savais inaccessible ? Je savais bien qu'il ne m'aurait pas laissé la chance de partir si facilement. C'est évident.

— Je vais m'occuper de toi, maintenant. Tu dois retrouver ton calme et surtout la paix dans ton esprit. Je te fais couler un bon bain chaud. L'hôtel fournit une huile moussante à base de lavande et de vanille parfaite pour t'apaiser. Après tu dormiras comme un bébé, je te le jure. Et tes idées noires seront disparues parce que tu aimes que je prenne soin de toi. Ça te sécurise et te réconforte.

Ça ne lui suffit pas de me retenir captive, de disposer de moi à sa guise, doit-il en plus contrôler la moindre de mes pensées ? C'est lors de prises de conscience comme celle-ci que je me rends compte à quel point son emprise est sans limites.

* * *

La baignoire est remplie à la moitié. Gabriel y ajoute l'huile aux arômes invitants en un filet généreux. Je suis molle, comme vide, je ne réagis à rien. Il me déshabille en silence. Je le laisse faire sans broncher. Puis, une angoisse terrible me traverse l'esprit. Cet homme est un criminel. Malgré son attitude compréhensive et attentionnée, il est capable du pire. Il semble si calme, si compatissant, mais où en sont vraiment ses pensées ? Ai-je été filmée ? Est-il au courant de la ferveur désespérée avec laquelle je voulais me sauver ? Je sors de mon état végétatif, me raidit et tente d'analyser les agissements de mon ravisseur. Cette baignoire, cette eau... l'homme aurait-il des desseins sanglants en ce moment ? Et s'il tentait de me noyer ? Je suis soudain prise de panique et j'ai un mouvement de recul, me tournant vers la porte de sortie. Je ne me sens vraiment pas bien... Que puis-je faire ? Je me remets à pleurer de plus belle, je n'arrive pas à me contrôler. Et je tremble, encore ! Pour faire changement.

— Félicia, voyons... Tu dois te calmer. Tu sembles terrifiée ! Je ne comprends pas... Allez, entre...

Nue devant lui, j'hésite deux ou trois secondes, puis j'obéis. L'eau est chaude, mousseuse, onctueuse, et c'est vrai qu'elle dégage des arômes apaisants. L'homme s'éloigne quelque peu et ouvre l'un des tiroirs de l'armoire. Je garde mes yeux vers lui. Je ne lui fais pas confiance en ce moment. Il en sort un gel douche, un shampoing et un gant de toilette, ouvre le robinet à nouveau, puis fait couler un peu de shampoing sur ma tête qu'il fait mousser tout en massant mon cuir chevelu. Il prend son temps. Ses gestes sont méticuleux et caressants, ses doigts s'amusant à s'emmêler dans mes longues mèches

mouillées. Nous demeurons silencieux. Il me rince enfin en utilisant la douche téléphone. Je sens le savon et l'eau chaude ruisseler sur mon corps. Je me tourne légèrement vers l'homme. Il ne m'en faut pas davantage pour comprendre ce qu'il fixe si intensément... mon corps mouillé. Mon cœur s'emballe à nouveau d'énervement.

Une fois la tâche terminée, il agrippe le gant et verse un peu de son gel douche dessus. Son odeur à lui... Il commence à me laver, doucement, avec le bout de tissu blanc en coton doux. Il lave mes épaules, puis mon cou, mes seins... évidemment en prenant davantage son temps, cette partie de mon corps réagissant fortement à ce doux contact.

— Redresse ton dos, mon ange.

Je lui obéis, toujours l'œil dans le vide. Il me lave le dos en des cercles caressants, descend jusqu'à mes fesses qu'il soumet à la force de sa main pour les soulever légèrement et ainsi les laver. Il continue vers mes cuisses qu'il savonne aussi, puis vers mon entrejambe où il s'attarde – je l'avais vu venir ! J'ai pourtant tout sauf envie de sexe en ce moment. J'ai envie de lui crier dessus, de resserrer brusquement mes cuisses, mais je n'en fais rien. Je le laisse faire. Le tissu me frôle lentement et doucement, tournoie entre mes jambes légèrement entrouvertes, puis je sens le gant glisser et se faire remplacer par le contact direct de ses doigts. Mon ravisseur me touche, ayant choisi ce moyen sournois pour me faire oublier ce mal qui m'accable. Pourtant, je n'ai pas envie qu'il me quitte, cet état de vide, je m'y accroche. Car je ne veux rien ressentir qui pourrait ressembler à un quelconque soupçon de bonheur entre les mains de ce criminel. Sauf que ce dernier sait trop bien comment me la faire ressentir, cette impression de bonheur. Ces caresses sous l'eau, tournoyantes, délicieuses, qui effleurent mes seins lourds, pointant intensément sous les frissons que provoquent la scène et la fraîcheur de l'eau et l'air emmêlés... tout cela active ce plaisir qui se fraie un chemin toujours plus large en moi et je finis par jouir, je m'abandonne à lui encore, une fois de plus, à mon ravisseur. Pourquoi après une crise, après des déchirements, après avoir eu l'impression que mon âme s'était déchirée sous le coup d'une émotion trop douloureuse, pourquoi est-ce que l'orgasme se vit alors dans une intensité aussi violente ? Cela me laisse dans une étrange sensation à mi-chemin entre le bien-être et la perte.

Le verdict : ce fut somme toute un beau voyage. Peu d'ombrage sur tous ces paysages urbains, ces monuments, ces délices historiques, culturels, intemporels qui dépaysent. Je peux même affirmer que j'ai passé un beau moment avec Gabriel, mis à part cette scène navrante et dramatique lors de notre dernière soirée en terre française. Mais je vais mieux. Il a bien fallu que je m'en remette ! Le sentiment d'être enfermée est fort douloureux et oppressant, je le contrôle à peu près tout le temps, mais parfois je suis prise de crises d'anxiété et de colère, je ne me contains plus, car j'ai carrément l'impression d'étouffer, de manquer d'air. Tout se resserre autour de moi, l'espace, l'air, le temps. Et je suffoque. Je déteste ce genre de sentiments. Ça doit être ça, faire des crises de panique... ma tante Lyne en faisait souvent, me disait-elle. Cela nous plonge dans un sale état ! Néanmoins, ça finit toujours par passer... jusqu'à la prochaine fois.

Aujourd'hui, nous relaxons les filles et moi. Nous avons l'après-midi juste pour nous. J'ai convaincu notre petit groupe d'aller à la bibliothèque afin que chacune se choisisse un bon roman et de nous installer sur la plage. Évidemment, Daphnée et Flora ont trouvé l'idée d'un ennui mortel. Lire... quelle idée de demeurer !

« Voyons Félicia, est-ce que j'ai la tête d'une fille qui perd son temps à promener ses yeux de gauche à droite sur des pages mornes et sans couleurs ? »

Elle n'y connaît rien... c'est évident ! Mais elles se sont finalement laissées convaincre. Moi, j'ai choisi *Soie* de l'Italien Alessandro Baricco. Parfaite évasion pour rêvasser et partir loin de ces rives tropicales. Je me retrouve bien vite entre la France du XIX^e siècle et un Japon fabuleux et dangereux. J'avais lu ce court roman il y a deux ans et je l'avais adoré, si bien qu'une deuxième lecture m'a gagnée aujourd'hui ! Lire cette œuvre, c'est comme regarder une danse mais en mots. C'est musical, rythmé magnifiquement et je ressens toute la profondeur des personnages coulant sur moi comme des larmes de ravissement glissant sur mes joues. De la douceur pour les yeux et les sens. C'est un bel après-midi, bien que très chaud et humide. Il fait soleil, mais le ciel est lourd au loin. Nous sommes six : Daphnée, Marie, Amanda, Rose, Alyssa et moi, toutes assises alignées, en bikini, avec nos lunettes fumées à la mode, nos chaises dans l'eau à lire tranquille et en silence, en savourant un *mojito*, les pieds dans l'eau saline. Beau portrait de starlettes gâtées pourries en vacances !

Mais nous ne sommes pas en vacances...

Daphnée et Amanda, fidèles à leur habitude et trop fières de leurs atouts pour les cacher, font plutôt du monokini.

Régulièrement, Daphnée, qui lit de la littérature érotique, nous fait sursauter – me faisant perdre le rythme de ma lecture – en ne pouvant se retenir de nous lire un passage grivois... Et nous la grondons. Elle n'est pas possible, cette fille, hyperactive et nympho sur les bords... mais on l'aime bien !

Soudain, le ciel se déchaîne.

— Regardez les filles !

Amanda pointe la mer au loin du côté droit. Le ciel noir est strié d'éclairs. On entend une forte détonation de tonnerre. Gabriel dirait que Zeus, le dieu tout-puissant, est dans tous ses états...

— Il faut se tirer d'ici... ça s'en vient !

C'est vraiment impressionnant ! On voit carrément la pluie déferler et les nuages s'approcher de nous à

toute vitesse. Nous refermons nos chaises pliantes, saisissons nos effets personnels et accourons vers la passerelle, en criant et en riant comme des hystériques.

— Vite, nous n’aurons pas le temps de nous mettre à l’abri.

Marie tombe dans le sable, tordue de rire.

Nous continuons notre course, atteignons la passerelle alors que le vent et la pluie se rapprochent de plus en plus.

— Merde, les filles, j’ai oublié mon sac de plage !

Je me rends compte que je l’ai laissé où nos chaises se trouvaient avant que nous les mettions dans l’eau, au beau milieu de la plage. Ce sac contient crèmes, aloès et beaucoup d’accessoires à cheveux. Je ne veux pas que la mer l’emporte si son niveau monte.

— Laisse faire Félicia, t’as pas le temps d’y retourner, me crie Marie.

— Oui j’ai le temps, ce n’est pas si loin.

— Comme tu veux, mais tant pis pour toi, tu vas te faire tremper, ma fille !

Je me mets à courir vers la plage, laissant tomber ma chaise pliante sur le bois de la passerelle. Un puissant grognement du ciel me fait sursauter. Le vent se déchaîne, j’atteins enfin mon sac, mais la pluie m’atteint du même coup !

Je me remets à courir vers la passerelle. C’est difficile dans le sable. Plus personne à l’horizon. Je m’adresse aux filles qui m’ont abandonnée :

— Eh, vous auriez pu m’attendre !

Jasmine m’aurait attendue, elle, si elle avait été là ! Mais elle aide son bel Apollon en cuisine... Ils deviennent inséparables ces deux-là, et du coup mon amie me délaisse !

En moins de deux, je suis trempée. J’ai du mal à avancer à cause du vent et je ne vois pas grand-chose devant moi. Encore heureux que la pluie ne soit pas trop froide. J’atteins enfin la passerelle. Je cours à en perdre haleine, ayant repris ma chaise d’une main, mon sac et mes sandales de l’autre. C’est pénible ! Puis, j’aperçois une forme devant moi. Un homme on dirait. Et là je fige... Je... Je pense que j’ai une vision, mais non. C’est vrai. Il est devant moi. Il est revenu.

Oh mon Dieu !

Liam.

Il reste figé devant moi, trempé. Ma réaction est le miroir de la sienne. Je reste droite comme une barre, malgré le vent, malgré la pluie. Malgré le ciel qui gronde et qui éclaire. La tempête nous entoure, mais ne nous atteint plus vraiment. Ce n’est que le décor auquel nous nous soustrayons devant l’émotion qui règne. Je laisse tomber tous mes effets. Je me rends compte que je me suis mise à trembler comme une feuille, de froid et d’émotion. Je sens les larmes me monter aux yeux. Cette fois, pas question que je les retienne : sous la pluie, on n’y verra que du feu...

Dieu qu’il est beau, même trempé de la tête aux pieds, sa chemise bleu pâle laissant paraître sa peau. Ses cheveux gouttent. Ses yeux étincellent. Ses lèvres pulpeuses sont trempées. Mon Liam. Mon amour.

— Ton ventre, Félicia ?

Je fais un signe négatif de la tête.

— Désolé... je ne savais pas. J'aurais tant aimé être là pour prendre soin de toi...

— Je sais. Tu as fait un beau voyage ?

— Oui. Merci.

Il me regarde encore, les yeux attristés, peïnés pour moi et remplis d'amour, de douceur. J'ai le cœur qui bat la chamade. Et les dents qui claquent sous la pluie. Mon corps tremble jusqu'au bout de mes doigts.

— Tu es différente... tes cheveux...

— Oui, je sais... j'ai eu besoin de changement.

— C'est magnifique. Tu es magnifique.

Puis, comme si nous avions déjà bien trop parlé, nous nous précipitons dans les bras l'un de l'autre.

— Mon Dieu, tu es gelée.

L'homme me serre de ses bras si réconfortants, malgré la froideur de son corps sous cette pluie battante. Puis, il m'embrasse avidement. Et je pleure en même temps, pendant ce baiser langoureux qui nous consume comme si nous voulions nous fondre l'un dans l'autre et ne plus jamais exister sans l'autre. J'ai tellement envie de lui, c'en est douloureux. Nous sommes collés l'un à l'autre, nos corps se poussent l'un vers l'autre dans un élan d'attraction inébranlable. C'est chimique, physique, psychologique, spirituel... tout ça à la fois. C'est inexplicable. C'est la vie, quoi ! Pourquoi aime-t-on passionnément l'un plutôt qu'un autre ? Pourquoi est-on irrésistiblement attiré par un homme en particulier ? Je me sens totalement en vie, complète, quand il est à mes côtés. C'est tout. Je respire mieux et je ressens la joie d'exister. Je sens que je peux fonctionner à mon plein rendement quand ce gars est près de moi. Et quand il est en moi, il me revitalise. Je sais pertinemment que j'ai besoin de ça, à court et à long terme. Cela m'est devenu un besoin fondamental. Comme manger et respirer. Il est ma source d'énergie dont on me prive chaque jour.

Mon amant enfin retrouvé pourrait me prendre, là, sous cette pluie. Mais nous sommes trop à la vue. J'ai peur tout d'un coup. J'ai conscience que nous sommes encore loin de la citadelle et qu'il tombe des clous, mais quand même... Un agent ? Un curieux ? Nous ne sommes jamais vraiment à l'abri du danger de nous faire surprendre.

— Enfin, tu es revenu...

— Oui, si tu savais à quel point j'étais inquiet pour toi, Félicia... À quel point j'ai rêvé de cet instant...

— Liam...

Il m'embrasse à nouveau. C'est si bon. Et cette fois, ses mains se promènent avidement sur mon corps. Cela réchauffe ma peau gelée. Il empoigne mes fesses, m'appuie contre lui. Son érection collée à mon ventre. Oh mon Dieu ! Il agrippe ma nuque, puis mon visage de ses deux mains, retire ses lèvres si délectables des miennes pour me regarder dans les yeux.

— Pourquoi es-tu si peu habillée ? J'avais déjà envie de toi comme un fou et là c'est insupportable... La vue de ton corps que je retrouve enfin, ce toucher glissant sous cette pluie...

Ses yeux dévient vers ma poitrine qui a la chair de poule sous mon haut de bikini plongeant. Mes seins sont lourds et durs, leur bout gelé est tendu. Oui, c'est douloureux ça aussi. L'intensité de sa respiration bat le vacarme de la tempête. Je vois à quel point il me désire toujours autant et ça me rend folle. Un torrent de désir me submerge à cet instant précis. Je regarde vers la citadelle. Personne en vue. Nous pourrions aller plus loin... vers la palmeraie...

Puis la peur me gagne à nouveau. Non. C'est trop risqué. Les filles vont commencer à se demander ce que je fous.

— J'ai tellement envie que tu me fasses l'amour, Liam... tu n'as pas idée... mais nous devons rentrer... les filles vont se demander ce que je fais...

— Oui, je sais, vas-y... va les rejoindre.

Je le regarde, lui adresse un sourire amoureux et m'engage vers la citadelle, mais sa main se referme sur la mienne au dernier instant et il me tire par le bras vigoureusement pour m'embrasser de plus belle de ses lèvres douces, froides et mouillées. Mon corps est froid de l'extérieur et brûlant de désir à l'intérieur. Je m'arrache enfin à lui avec difficulté et me remets en route vers la citadelle. L'orage s'est un peu calmé. Heureusement, les filles ne sont pas dans les parages. Si elles ne m'attendent pas et ne me voient pas, elles ne poseront pas de questions sur le temps que j'ai pris pour revenir. J'appuie sur la touche de l'ascenseur qui me mènera au quatrième. Je laisse de l'eau partout sur mon passage et surtout dans l'ascenseur. Enfin au quatrième, je cours dans ma chambre. Ouf ! La voie est libre ! Ni vu ni connu. Une fois la porte refermée, en sécurité dans mes appartements, je peux enfin respirer. Je m'adosse contre cette porte refermée et je souris comme une idiote. Mon cœur se desserre. Et j'ai l'impression qu'il devient léger et agréablement relâché. C'est comme si quelque chose de fêlé s'était soudain reconstruit en moi. Tout au fond de ma tête, mon esprit saute littéralement de joie. Il est à nouveau, ici. Près de moi. Ça ne sera pas facile. Mais il est là. J'ai l'impression qu'un nouveau chapitre est sur le point de commencer dans cette histoire de cinglés.

Je me vois dans le miroir près de la porte. Et je me rends compte que j'ai les lèvres toutes bleues. La circulation se fait mal dans mes extrémités. Ça fait combien de minutes que je reste là, clouée à la porte, sans bouger, à repasser en boucle dans ma tête ce qui vient de se produire ? Dans ma chambre, l'air conditionné est en train de me transformer en statut de glace. Je suis toujours en maillot, trempée, frigorifiée. Je vais attraper la mort si ça continue. « Allez, ma vieille, ressaisis-toi ! Bouge ! »

Une bonne douche chaude... oui, c'est ce qu'il me faut ! Je saute donc dans ma douche de marbre toute vitrée, exagérément grande pour une seule personne – on serait bien mieux à deux dans ce lieu intime : Liam et moi. L'eau chaude me paraît brûlante. C'est douloureux, surtout pour les pieds et les orteils. Ça picote. Bien vite, l'espace n'est plus qu'un nuage vapoureux. C'est apaisant. Je reste sans bouger sous le pommeau de douche qui gicle sur ma tête, sur mon corps. Oui, ça fait vraiment du bien.

Ce qui vient de se produire m'obsède. J'ai l'impression d'avoir rêvé la scène, tout simplement. Mais non. Je porte les doigts à mes lèvres. C'est bien réel, cette sensation toujours là sur ma bouche, dans ma bouche. Ce goût enivrant, celui de mon amant retrouvé. Ça me possède toujours. La bouche. Le corps. L'esprit. C'est bien vrai. Il est de retour. Quel soulagement ! Mon protecteur. Mon âme sœur. Liam.

Les émotions à fleur de peau, les sens extrêmement éveillés, mes mains se referment sur mes bras opposés, je caresse ma peau comme lui l'a fait plus tôt. Je peux encore sentir son étreinte se refermer sur moi. Le contact de ses doigts sur ma peau. Oh mon Dieu ! Mon corps ne désire rien d'autre. Je ne pensais pas que l'on pouvait ressentir ça pour quelqu'un, ce désir qui brûle, qui fait mal, plus grand que nature. Avant, je ne connaissais rien à l'amour. C'est bien vrai.

Mais là, je dois me calmer. J'irais me coucher et rêver à Liam toute la soirée, toute la nuit, mais je dois me préparer pour le souper. Mais pas dans cet état d'excitation, d'adrénaline avancée. Je dois me soulager. Il y a si longtemps que je ne me suis pas touchée. C'est le moment idéal pour retrouver mon corps dans l'intimité, ce corps que j'aime, car l'homme de ma vie en est fou. Ça m'intimide presque. Je me rends compte que mon corps ne m'appartenait plus. À cause de l'emprise. Or, comme cette fois où j'avais trouvé Liam au fond de cette cellule froide lors de son arrivée à la citadelle, j'ai de nouveau l'impression que quelque chose a éclaté en moi... l'envoûtement peut-être. Je retrouve mes esprits, mes sens. Je retrouve qui je suis, pas complètement, mais au moins partiellement. Et ce que je suis sait hors de tout doute que je suis amoureuse de Liam, qu'il est le seul et unique homme que j'aimerai jamais.

Mes mains se posent sur mes seins bien ronds, souples et tendres, elles glissent dessus, mêlées au ruissellement de l'eau. Il faut avouer que le corps féminin est si suave, tout en rondeurs... Mes doigts se referment sur les pointes qui répondent instantanément à mes propres caresses en se durcissant et en s'allongeant délicieusement. Je gémis. Ma main glisse plus bas, sur mon ventre, qu'elle caresse, ce ventre bienveillant qui aura porté la vie, qui aura fait de son mieux pour la protéger, mais qui aura connu la douleur de la perte. Il mérite maintenant de se faire aimer, consoler par sa propriétaire. Et je me dis qu'il revivra un jour ce bonheur. Je lui souhaite, mais certainement pas ici. Mes doigts affables trouvent mon sexe, d'abord timidement, le caressant du bout des doigts, puis de manière plus prononcée, plus insistante. Ça glisse délicieusement. Je caresse ma chair sans retenue. Je suis prise d'une douce rage, euphorique, de me faire du bien. Un besoin pressant d'assouvir cette sublime brutalité s'est emparé de mon corps. Et je me laisse soulever par les sensations, prise dans un engrenage vertigineux. Ma vulve est brûlante. Enfin je me laisse consumer en mille feux qui jaillissent dans tout mon corps. Les jambes me lâchent, je croule sous la pression libérée, jusqu'à tomber accroupie au fond de la douche. J'y demeure

peut-être une minute ou deux, puis je sors enfin.

Il fait chaud là-dedans. On étouffe. J'enfile mon peignoir, enroule mes cheveux dans une serviette brièvement puis, la déroule et les essore. Je vais fouiner du côté de ma garde-robe pour dénicher ma tenue pour ce soir.

— Mon ange, tu as pris une douche interminable... Ça va ?

Je sursaute. Gabriel est assis sur mon lit. Il m'a fait peur.

— Oui, ça va bien. Je me suis fait prendre par la pluie... Ça m'a gelée, donc j'ai pris une longue douche, ça m'a fait du bien...

— Ah... c'est ce qui explique toute cette eau dans l'entrée de la chambre...

— Oui...

— Viens là.

Je m'approche de lui. Il tire sur mon peignoir pour que j'arrive à lui plus rapidement. Il me scrute du regard. Je suis terrifiée... et s'il savait ? Il me fixe trop longtemps. Ça me déstabilise. Non, ça me terrorise ! Puis, son regard bleu me lâche et l'homme entrouvre mon peignoir pour contempler mon corps. Ouf... j'aime mieux ça. Bien que ça me dérange qu'il dispose de mon corps comme il le veut bien, sans demander. Mais bon, je comprends que, dans son esprit, je suis sa fiancée. Que je lui appartiens. Qu'il est le mâle ; moi la créature de second ordre. Cet homme n'est juste pas né dans le bon siècle...

Ses lèvres chaudes se posent sur mon ventre et errent quelques secondes. Il agrippe le pan de mon peignoir et essuie quelques gouttes d'eau sur ma hanche droite. Il y dépose de doux baisers par la suite, puis ses deux mains se posent sur moi...

— Toi et tes petites hanches... ça me rend dingue.

J'aime quand il met ses mains à cet endroit de mon corps. Ça me fait sentir femme. Mais j'aime davantage quand c'est Liam qui le fait. Il l'a fait lui aussi, il y a à peine une heure. Ses mains, reposant sur mes hanches, au même endroit que celles de Gabriel. Si le maître savait... il nous tuerait tous les deux, je n'en doute pas une seconde.

Les doigts de Gabriel plongeant doucement vers mon sexe me sortent de ma courte rêverie.

— Tu es trempée, Félicia...

Il m'interroge du regard. Eh merde... Oui, évidemment que je le suis, je viens de me caresser sans vergogne, sans aucune retenue et c'était délicieux... surtout que je ne pensais qu'à Liam tout le long de cet exercice délectable. Mais je ne vais quand même pas le lui dire...

— C'est vous qui m'excitez. Prenez-moi, je vous en prie.

Les yeux de l'homme, déjà allumés, deviennent incandescents.

— Je ne me ferai pas prier plus longtemps...

En moins de deux, il est sur moi ; la seconde suivante, il est en moi. L'homme me connaît si bien... ce dernier sait pertinemment que les préliminaires ne sont pas de rigueur cette fois, que je suis prête à le recevoir dans toute cette agitation, ce bouillonnement m'ayant gagnée. Son long sexe épousant ma chair, je ressens toute l'intensité de mes émotions au plus profond de moi. Nul besoin de préciser que j'entrevois dans mes pensées déchaînées quand mes yeux sont clos et que le maître m'assène mille et un coups

d’amour.

* * *

À la suite de nos ébats fortuits, ma tête repose sur le torse de mon ravisseur. Il effleure mon dos de douces caresses, et m’interroge sur le sujet que je redoutais :

— Tu savais qu’Éléanor et Liam sont rentrés ?

Mentir...

— Non. Je ne savais pas. Ils sont rentrés quand ?

— Ce matin.

— Ont-ils fait un bon voyage ?

— Oui... mais tu pourras leur demander toi-même, ils seront de la fête ce soir. Ils ont l’air très heureux en tout cas. J’espère pour ma sœur que son ventre ne tardera pas à se montrer bien rond. Elle en rêve tellement.

— Oui, je comprends à quel point elle doit avoir hâte d’être enceinte et je le lui souhaite. Sincèrement.

En fait, si ce désir de cette femme devient réalité, il représentera pour moi la concrétisation de mon pire cauchemar, cher maître...

Liam

Il est 20 heures. La fête est déjà commencée quand je pénètre dans la grande salle des dîners. Je suis un peu nerveux. Il y a longtemps que je n'ai pas pris part aux festivités de la citadelle. C'est très bizarre ce que je vais dire, mais la résidence me manquait, comme quand l'on revient à la maison après un long séjour à l'étranger, vous voyez ? Pourtant, je ne me sens pas chez moi ici. Mais c'est comme si j'y étais devenu à l'aise. Ma nouvelle vie, ma nouvelle famille. À l'image du fait que l'on ne choisit pas sa famille, sa vraie, je veux dire, celle qui nous a conçus, qui nous a mis au monde. Ici, c'est un peu devenu ça : cette nouvelle « famille » qui a créé le nouveau Liam. Celui que j'aime moins. Celui qui me fait peur. Qui est habité par de sombres pensées. Cela étant dit, je sais qu'un seul remède existe à mon mal... un seul traitement possible pourrait faire disparaître ce nouveau moi trop tourmenté, trop soumis, afin que je devienne à nouveau cet ancien moi, l'heureux, le gars enjoué. Ce remède, c'est *elle*, bien évidemment. Elle, en chair et en os, dans mes bras. Pas juste en pensée. J'ai tellement besoin de plus. C'en est douloureusement pénible.

Elle est là, dans la pièce imposante et onéreuse, mais elle enlève de l'éclat à tout quand elle est dans les parages. Elle irradie de beauté devant moi. Et le pire dans tout ça, c'est que j'ai l'impression qu'elle ne s'en rend pas compte. Elle sait qu'elle est belle, cela s'entend – j'imagine en tout cas –, mais elle ne prend pas conscience de l'effet qu'elle a sur les hommes. Ou elle le sait un peu, mais en demeure troublée, figée, et ne se sert pas de ce don pour attirer l'attention, pour se mettre en valeur. Et c'est ce qui la rend encore plus irrésistible. Sa modestie, sa timidité, sa retenue intrinsèque. Sa délicatesse. Sa douceur. Ce regard à la fois doux, tourmenté, mystérieux et purement sensuel. Qui fait que mes yeux ne peuvent s'empêcher de la caresser. Son regard, et partout ailleurs, son âme, son corps. Ce corps...

Elle est pétillante, ce soir, oui, malgré ses yeux qui la trahissent. Avec cette pointe de tristesse dans le regard qui ne la lâche jamais vraiment ici, dans sa prison dorée. Elle semble à l'aise malgré tout, heureuse, je dirais même, ce soir.

Et je souhaite de tout mon cœur – au fond de moi, je sais que ma théorie est plus que plausible – que c'est mon retour qui la rend ainsi.

Elle est là, une coupe de champagne à la main, avec sa robe dans un tissu mince et moulant qui scintille, tout comme les autres filles de la réception. Elle est entourée de Rose, de Maïté et de Jasmine. Jasmine, j'aime beaucoup cette fille, elle inspire confiance. Je sais que c'est grâce à ma petite Félicia que son statut s'est reclassé à la hausse et qu'elle a retrouvé les bonnes grâces du maître. Je sais également qu'elle est depuis le début la confidente de la fille que j'aime, donc je l'aime beaucoup moi aussi, cette Jasmine, contrairement à toutes les autres filles dont je me méfie ici. Toutes ces filles qui me veulent dans leur lit, c'est quand même traumatisant. Flatteur, mais démesuré. Et sans parler des hommes, sans exception, dont je me méfie par-dessus tout. Malheureusement, je n'ai personne ici. Mis à part *elle*, mon ange, celle que je dois hélas éviter comme la peste pour ne pas que nos vies soient plus en péril qu'elles ne le sont déjà, au quotidien. Je me sens vraiment seul au monde. La présence d'un ami, d'un confident, me manque tant. Je suis fort, mais je ne pourrai pas l'être indéfiniment. Un jour, je vais crouler sous la pression. J'ai besoin de me vider le cœur. Ça fait de plus en plus mal dans mon esprit. Je m'ennuie affreusement de mon père. L'angoisse me tord les tripes, le cœur. Mais pour *elle*, je dois continuer. Et surtout trouver un moyen de foutre le camp d'ici... avec elle.

Son regard qui m'a trouvé m'a fait sortir de mes sombres pensées. Le maître n'est pas dans les parages ; Éléanor non plus. Alors, j'en profite, je me gâte : je la regarde droit dans les yeux. Elle fait de même. Nos regards se soutiennent à distance, longuement, sans retenue. C'est exaltant. Cette fille est à moi, elle m'appartient. J'aimerais le crier au monde entier... si j'en avais le droit... J'AI MAL. J'ai vraiment besoin de la posséder. De m'abandonner en elle. De fusionner. Ça ne pourra pas attendre très longtemps.

Rose lui pose une question, elle sort de l'emprise de notre étreinte par la pensée et détourne les yeux. J'en profite pour observer ces courbes gracieuses, ouf...

C'est alors qu'il apparaît dans la salle, l'ennemi incontesté, celui qui les fait tous taire sur son passage du haut de son imposante prestance. Cet homme ne mérite pas d'exister. Il la repère à l'instant. Une vipère qui veut mordre sa proie. L'étouffer de sa puissance subtile et sournoise. Je sens mon amante se raidir, faire presque le saut quand ses yeux d'homme dangereux se posent sur elle, de manière beaucoup trop écrasante. Il me donne froid dans le dos. Juste l'idée qu'il la frôle me répugne. Pouvez-vous vous imaginer les idées de meurtre, la haine, le dégoût, la jalousie sans borne que font naître en moi des images que je ne peux empêcher de faire défiler dans mon esprit, que je dois chasser, par exemple : il la touche selon ses envies à lui... il la goûte, il la possède, la fait jouir. Il la pervertit... ma petite Félicia.

Il referme ses mains imposantes sur ses épaules délicates. Je suis convaincu que ce geste est un avertissement à mon égard. Oui, je n'ai aucun doute qu'il sait que je me trouve dans cette pièce. Qu'il marque son territoire. Maintenant qu'elle n'est plus touchée de la marque la plus puissante, sa semence en elle, qu'elle n'a plus son petit ventre rond, il doit sentir qu'elle lui appartient dorénavant un peu moins, inévitablement. Et c'est sans doute pour cela qu'à ce moment précis il ressent le besoin de l'empreindre de ce baiser intense à la vue de tous, son corps durement cloué au sien, ses lèvres plaquées trop avidement contre les siennes, ses doigts se perdant dans son épaisse chevelure brillante, ondulante, d'un blond vénitien. Je brûle de jalousie et c'est peu dire. Je me retourne, car la scène est trop douloureuse et je bois ma coupe de champagne d'une traite. Je me rends compte que je tremble. Je dois me calmer. J'irais prendre l'air, mais je ne peux pas maintenant, cela serait bizarre et peut-être que l'on comprendrait dans quel état je me trouve.

Éric vient me rejoindre, on discute jusqu'à l'arrivée de mon épouse. Pendant le souper, nous sommes assis assez loin, *elle* et moi. Nos regards se croisent à quelques reprises, mais nous demeurons prudents. Après le souper, je ne les ai malheureusement pas revus, elle et son diable de fiancé.

Félicia

Ce matin, je me suis réveillée avec une envie de courir. Courir dans des rues. Les rues de mon quartier tout beau et tout tranquille de banlieue insignifiante me manquent terriblement. Ces instants où j'enfilais un jogging, un haut, mes chaussures de sport préférées, sans oublier mes écouteurs qui emplissaient mes oreilles de musique entraînante... et que je sortais courir. Seule. Toujours. C'était mon moment juste à moi, mon préféré, ce moment d'évasion où je me sentais en vie, en lien plus que jamais avec moi-même. Je me sentais libre.

Oui, la liberté, c'est courir. Courir sa vie.

Quand on a le souffle court, quand on sent ses muscles se durcir sous l'effort. Quand on sait qu'on veut lâcher, que c'est un effort, mais qu'on choisit de continuer, de persévérer. La décision nous revient : continuer notre route, toujours plus loin, ou cesser. Faire la trajectoire que l'on connaît par cœur, ou s'en créer une nouvelle. Une nouvelle route, moins confortable, moins connue, plus ardue, parsemée d'obstacles peut-être, mais plus satisfaisante. Le sentiment de se dépasser. Courir sous une légère bruine d'été, début juillet, vers 20 heures. Alors, que le temps gris incite à demeurer à l'intérieur.

Et toi tu cours, tu erres dans les rues, tu passes devant le lac au bout du chemin. Tu embrasses la vie, en symbiose avec la nature, le temps, le ciel, l'environnement, parce que tu te sens seul au monde un instant et tu aimes ça. Ça te fait te sentir éternel. Les avenues, les trottoirs sont déserts. Ce calme, ce vide font presque peur. Toi qui es toujours entouré de mille et un individus pour lesquels tu tentes de te rendre utile, agréable, de te prouver, de te donner. Le fait de ne croiser aucun regard te permet de demeurer dans ton petit monde. Il n'y a que toi, ton souffle saccadé, tes longues enjambées, cette énergie que tu dépenses et qui te consume, la musique qui te fait vibrer. Des pensées, parfois légères, parfois vides, parfois noires, parfois inavouables ou alors des fantasmes tordus te passent par la tête. Et te font prendre conscience que tu existes, à travers ces instants où tu prends du temps juste pour toi, pour te faire du bien. Cet effort peut faire mal sur le coup, mais tu sais qu'il sera bénéfique.

Oui, il y a longtemps que je n'ai pas couru à l'extérieur. M'entraîner sur l'elliptique du gym et sur le tapis roulant, c'est bien, mais, évidemment, ça n'a rien à voir.

Je me dis que je pourrais demander la permission à Gabriel de me remettre au jogging, aller un peu plus loin qu'à l'habitude dans l'île, tout au bout de la passerelle qui longe la plage, où je sais qu'un sentier se dessine.

Demander la permission de courir...

S'il acceptait, je retrouverais peut-être momentanément, artificiellement, ce sentiment de jadis...

* * *

Aujourd'hui, c'est soir de bal. L'un des plus grands de l'année. Nous avons de la grande visite. Un certain M. Smith, si cela est réellement son vrai nom... Les filles m'ont expliqué que c'est une soirée aux enchères.

— C'est la tradition, m'explique Alyssa, chaque année, nous, les filles de la citadelle, défilons devant les hommes de la salle et cet invité spécial en choisit une, n'importe laquelle parmi nous, qu'il désigne comme l'heureuse élue pour partager son lit le temps d'une soirée.

Marie enchaîne :

— Cet homme est un haut placé dans la société. M. Smith passe toujours quelques jours par an ici. On ne connaît pas exactement son statut, mais je soupçonne qu'il travaille dans les forces de l'ordre ou quelque chose comme ça, qu'il joue un rôle important dans le maintien du petit secret de M. Addams, qu'il aide à son organisation même, en lui fournissant de la main-d'œuvre et autres ressources et services inestimables. J'ai remarqué par le passé qu'il semble bien connaître les agents de sécurité de l'île, tu vois le genre ?

— Il est assez gentil, renchérit Alyssa, un peu bedonnant, mais son visage n'est pas trop désagréable à regarder. Et il est très généreux... il m'a choisie il y a deux ans, ça m'a beaucoup flattée, surtout qu'il couvre son élue de magnifiques présents à la fin de la soirée qui font crever de jalousie les autres filles.

Charmant programme, donc ! Défiler comme de la marchandise devant les hommes. Et espérer ne pas être cette heureuse élue... Encore des tableaux insensés, dépravés ... Ça ne cessera donc jamais ?

Après que Marie s'est occupée de mon maquillage, qu'Anne a légèrement bouclé mes cheveux en longueur et attaché quelques mèches pour finalement m'aider à revêtir cette robe Chanel, je suis fin prête. Élégante. Raffinée. Sexy.

Je me contemple dans la glace et m'adresse un regard séducteur, de femme fatale, empreint de mystère. Je me sens belle. De moins en moins gamine. Oui, j'ai bel et bien l'air d'une femme de la haute société – mais d'une microsociété illégale... La dernière fois que je me suis sentie aussi bien dans ma peau, devant la glace, juste avant d'aller me jeter dans la gueule du loup, la soirée s'est terminée en feux d'artifice, moi, attachée dans cette fameuse hutte de l'amour – ou de sadomasochisme, c'est selon ! Et l'avant-dernière fois, alors que ma nouvelle teinte capillaire m'avait couverte d'un voile de renouveau et d'un certain sentiment de *sex-appeal*, la soirée s'était terminée en vraie catastrophe et Gabriel m'avait confinée dans mes appartements. Je sens donc que tout est envisageable ce soir : le pire ou le meilleur... bien que le meilleur soit moins plausible ! Je ne me fais donc pas trop d'attentes. Mais quand même, je suis angoissée... Faites que cette soirée en soit une sans drame et sans larme, juste de la fête ! Mon Dieu, s'il vous plaît : j'ai besoin de m'éclater...

Pour cet événement spécial, l'immense salle est ornée de colifichets d'un rouge flamboyant, partout au plafond, sur les tables et le dossier des sièges, sur les hauts murs. Une longue scène a été montée au fond pour que les filles puissent se pavaner, comme dans un défilé de mode. Nous buvons des kirs royaux, délicieux ! Mes préférés ! Nous sommes étincelantes, élégantes, dans nos longues robes ajustées et scintillantes. La mienne est coupée jusqu'à la mi-cuisse du côté droit. C'est sexy. Aguichant ! Liam ne s'est toujours pas pointé le bout du nez. Mon Dieu que j'ai hâte de l'apercevoir ! Ça me rend nerveuse comme une ado sur le point de rencontrer un garçon pour la première fois.

Quand il débarque enfin au bras d'Éléonor, je suis profondément déçue. Je vais devoir m'habituer à les voir ensemble... Ils sont mari et femme après tout ! Je regarde ailleurs. C'est douloureux pour mes yeux. Pour mon esprit surtout, torturé. Mais Dieu qu'il est beau. Cela fait seulement – déjà – trois jours qu'il est de retour et nous n'avons toujours pas prévu de rencontres furtives, ni échangé d'autres paroles intimes, secrètes, depuis ce moment inoubliable sous l'orage... On dirait que j'ai peur de commencer, car je sais que je ne pourrai plus m'arrêter. Quand la passion se sera déversée, se consumera, ça ne cessera pas. Tellement dangereux...

J'observe au loin ces inconnus. Ils sont quatre. Quatre requins à reluquer les filles. Celui possédant le plus de prestance, je pense bien que ce doit être lui, M. Smith. Je remarque son ventre rond, comme l'a

décrit Alyssa, oui, pas de doute, c'est lui, car les autres hommes l'accompagnant sont plutôt sveltes. Il correspond bien à la description des filles. Il a des yeux tout de même sympathiques, me laissant l'impression qu'il doit être un bon vivant. Soudain, je fige et détourne le regard, car ses yeux ont trouvé les miens. Oups... je suis embarrassée. Je n'ai pas aimé ce bref contact entre nous deux. Ses yeux ont pris un air émoustillé, je voyais bien le sourire en coin qu'il m'adressait, juste à moi. Et si ce moment indésirable lui fait penser qu'il me plaît ? Si cela l'incitait à me choisir ? Ouache... non, je ne veux pas ! C'est hors de question que je passe la nuit avec cet inconnu corrompu.

De toute façon, cela m'étonnerait que Gabriel tolère l'idée. Non, il est bien trop jaloux pour me partager ! Et tant mieux ! Je demeure tout de même l'exception à ses règles établies... cela doit bien me servir de temps en temps !

Une main frôle le creux de mes reins, se pose sur le haut de mes fesses. Justement, quand on parle du loup.

— Bonsoir, ma princesse ! Tu es splendide, comme toujours. Tourne-toi, que j'admire ce spectacle.

Je tournoie lentement, souriante, dégageant une aisance, une belle confiance en moi.

— Tu rayannes...

Il me sourit.

— Je vous renvoie le compliment. Ça vous va bien cette couleur, que je lui dis en tirant légèrement son débardeur gris étincelant agencé à une chemise d'un bleu presque électrique. Et vos yeux... ils me font chavirer... un océan bleu qui frappe tel un ouragan naissant dans les flots...

Je ne sais pas ce qui me prend ce soir. Je me sens inspirée. Je n'ai pas l'habitude des belles paroles. Mais ce soir, j'ai envie de m'entourer de bonne humeur, j'ai envie de lui faire plaisir, qu'il soit heureux...

— Ma petite Félicia, tu m'avais caché tes dons de poétesse... Dieu que tu es adorable, tu me touches... et tu me surprends un peu plus chaque jour, c'est toi qui me chavires... viens là...

Il m'attire contre lui. Nous commençons à danser, enlacés. Les musiciens jouent de vieux morceaux de ce cher Frank Sinatra. Mes bras autour de son cou... ce cou fort et attirant, mes lèvres qui le frôlent, mon nez collé dans ses arômes envoûtants. Je me laisse transporter par ce sentiment de sédation. Puis, je croise un regard haineux. Celui de Liam. Je ne lui avais jamais vu ce regard. Il me trouble au plus haut point.

Non, Liam... Non... Ne t'imaginer rien.

Je retrouve mes esprits. Je me sens coupable. Liam... comprends... as-tu déjà entendu parler du syndrome de Stockholm, mon amour ? Je l'ai lu dans le dictionnaire de la bibliothèque : « Phénomène psychologique où des otages partageant longtemps la vie de leurs geôliers développent une empathie, voire une sympathie, ou une contagion émotionnelle avec ces derniers. » Je comprends que ce syndrome me possède, causé par une situation inacceptable, grave. Malgré tout, ça ne change rien : je demeure incapable de ne rien ressentir pour Gabriel. Une relation amour-haine sans précédent. La haine oui, et de l'amour des plus malsains ! Rien à voir avec l'amour que je te porte, Liam, RIEN À VOIR !

Gabriel me sort de mes pensées quand la chanson se termine.

— Viens que je te présente nos invités.

Nous approchons des hommes maintenant entourés de quelques beautés féminines de la citadelle. Ces filles se pavanent sans vergogne devant ces hommes vraisemblablement très riches. Mais les filles d'ici ne souhaitent pas tant leur argent, non, car il y en a suffisamment. Elles veulent leur soutirer des présents peut-être, mais surtout leur attention, leurs compliments, leur temps, leur corps aussi. Oui, n'ayons pas peur des mots : elles veulent se faire baiser, ces filles, en manque d'affection, d'attention. Trop de filles pour trop peu d'hommes à la citadelle. C'est comme ça et c'est voulu. Calculé. Évidemment.

— Je vous présente ma fiancée, Félicia.

Je serre la main de ces hommes. MM. Williams, Mackenzie, Deblois et M. Smith. Oui, j'avais vu juste, je l'avais bien identifié, cet invité mystérieux. Ce dernier ne se contente pas de me serrer la main, il me la capture et la porte à sa bouche tout en soutenant mon regard. Ses yeux se plissent et semblent remplis d'étincelles quand il me donne un baiser. Eh merde ! Je me sens devenir cramoisie.

— Quelle douce enfant ! Vous avez beaucoup de chance, mon ami.

— Oui, je sais...

— Mais une minute, ne ressemble-t-elle pas à...

Gabriel lui coupe la parole.

— Oui, en effet...

Mon fiancé semble mal à l'aise.

— Bon, Félicia, je pense que tu peux aller rejoindre les filles. Vous devez vous préparer pour le défilé.

Il me fait un clin d'œil et caresse ma joue du dos de ses longs doigts.

— Oui, d'accord.

Je rejoins donc les filles. Elles sont énervées. Ce groupe de captives dégage une fébrilité contagieuse. On nous apporte un grand plateau de *shooters* de téquila sur une table dorée.

— Allez, les filles, ça nous aidera à nous sentir belles et sûres de nous ! Que la meilleure gagne. *Cheers* !

Nous levons nos verres et nous les descendons. C'est chaud. Ça brûle. Un autre. Et un autre.

— C'est le temps d'aller se changer ! nous informe Daphnée.

Je suis les filles. Nous nous dirigeons vers une grande pièce tapissée d'une teinte orangée dans le couloir près de la salle de bal où plusieurs miroirs sur pied ont été installés, mais également de longues tables avec des vêtements à notre nom pour respecter nos tailles.

Ce qu'on ne m'avait pas dit, de prime abord, c'est que l'on défile en lingerie fine ! Du Victoria's Secret, qui plus est ! Des vêtements magnifiques. Mon Dieu ! Des jarretelles, des déshabillés ajourés de partout, des *strings* dentelés assortis, trop transparents, des hauts pigeonnants... J'essaie de me dire que ce n'est pas plus osé qu'un maillot de bain, mais oui, c'est beaucoup plus suggestif ! Je n'aurais pas de problème à porter cet ensemble que l'on me tend, seule avec Gabriel. Mais devant ces voyeurs... c'est beaucoup me demander ! Sauf que je vais le faire, cela s'entend ! Il le faut. Je fais comme les autres. Je me trouve lâche et pathétique. Tout ça pour sauver ma peau... Je sauve peut-être ma peau, mais j'ai l'impression de vendre mon âme au diable.

La nervosité me gagne une fois habillée, devant la glace. C'est foutrement sexy ! Je pourrais poser pour

le calendrier *Playboy* habillée comme ça, avec mes talons aiguilles. Une mélodie électrique intense s'élève dans la salle. Le défilé va commencer. Je suis la sixième.

— Amusons-nous, les filles. On va les faire baver, ces mecs ! nous lance Amanda, vêtue d'un maillot style « ballerine débauchée » à l'échancrure largement exagérée et au tissu tissé trop large...

— Oh que oui, c'est excitant ! ajoute Candy.

Moi je ne trouve pas ça excitant du tout. Plutôt stressant. Indécent. Mais bon, je comprends que c'est moi qui suis trop prude... qui ne suis pas normale, qui exagère toujours, qui ne me laisse pas assez aller... évidemment... On m'a souvent reproché tout ça ici.

Nous avançons donc d'un pas déterminé, une main sur la hanche, nous dandinant en symbiose avec la musique électrique. Nous sommes jeunes, belles et sexy. Les hommes ont le regard allumé, et un petit sourire pervers. J'essaie de ne pas trop y prêter attention, de demeurer bien concentrée, pour ne pas trébucher en public... Ce serait tellement mon genre ! L'éclairage intense dirigé sur nous fait que nous ne voyons pas très clairement l'assistance de toute façon. Je fixe un point imaginaire devant moi. J'ai l'impression que ça saute aux yeux du public à quel point je suis mal à l'aise. Trop raide. Mes gestes, ma démarche ne doivent pas être très fluides. En revanche, Candy, juste devant moi, bouge comme une vraie panthère. J'aimerais dégager cette attitude provocante, remplie d'assurance. Moi, quoi que je fasse, j'ai toujours l'impression d'avoir l'air d'une petite fille.

Après quelques minutes, l'éclairage s'ajuste, la musique se calme puis cesse, et nous nous alignons devant l'auditoire. Je perçois mieux les mâles de la salle. Et je vois Liam qui me dévisage. Puis, je croise le regard de Gabriel fixé sur moi. Puis, Charles, qui contemple les autres et particulièrement moi, d'un air amusé... sachant bien que ce truc n'est pas trop mon genre, à moi, la coincée. Et cet homme, encore : M. Smith.

Quand ce dernier pose les yeux sur moi, j'ai l'affreux sentiment que son choix est déjà fait. Non... j'espère que mon intuition me trompe. Va-t-on me laisser tranquille à la fin ? Toutes ces beautés autour de moi, mille fois plus belles et sexy que je ne le serai jamais... Pourquoi moi ? Pourquoi toute cette attention ? La fille mignonne, mais d'une beauté tranquille, pas renversante, il me semble. Je me demande bien si ce que je dégage est tellement différent de ce que je vois chaque jour dans la glace... Cela demeure un mystère pour moi, cette attirance marquée que plusieurs hommes ont pour moi, alors que je suis si réservée, que je ne prends même pas la peine de me vendre, de jouer le jeu de la séduction... À bien y penser, peut-être est-ce justement cette attitude qui me différencie des autres ici, comme il en était d'ailleurs de même dans mon autre vie...

Éric tend un micro à Gabriel qui s'est avancé vers la scène.

— Je vous remercie tous de votre présence à ce bal aux enchères. Une de nos traditions annuelles des plus attendues. Comme chaque année, je laisse le grand privilège à M. Smith, notre cher associé et invité spécial, de choisir la demoiselle qui aura su le charmer parmi toutes ces beautés. Ensuite, messieurs Williams, Mackenzie et Deblois, ce sera votre tour, très chers amis.

M. Smith sourit et fait un signe magnanime de la tête à l'endroit de Gabriel. Il s'avance lui aussi vers la scène, prend un air plus sérieux, tout en se dirigeant vers les trois escaliers qui le propulsent à notre rencontre. Il commence ensuite, très lentement, à marcher dans notre direction, prenant le temps de dévisager chaque fille au passage. J'ai le cœur qui bat à grands coups, car il est déjà à deux filles de moi. Je baisse les yeux vers mes pieds. Peut-être que si j'évite son regard... Je vois soudain ses pieds près

des miens. Merde ! Il est là, devant moi. Un doigt se pose sur mon menton et le remonte.

— Vous êtes la seule à ne pas me sourire, mademoiselle. Pourquoi donc ?

— Désolée... j'étais dans la lune, je crois.

Il me sourit et continue son chemin. Ouf !

Il continue de s'arrêter devant chaque fille. Puis, quand il a fini sa ronde et qu'il se trouve tout au bout de la scène, il prend un instant pour regarder l'ensemble des filles, comme s'il réfléchissait. Il recommence finalement à avancer en notre direction. Son choix est-il fait ? Je pense qu'il regarde Marie à mes côtés, qui est délicieusement sexy, soit dit en passant, avec ses dessous noirs et beiges dentelés. Je trouve qu'elle a un corps magnifique, très harmonieux. Mais non, il regarde plutôt Mandy. Assez intensément. Tout nous laisse penser qu'elle sera l'heureuse élue et qu'elle en sera plus que ravie ! C'est alors qu'il continue son chemin et s'arrête face à moi.

Face à moi...

Ah non... Quelle merde ! Il me tend la main. J'hésite à la prendre. Je regarde en direction de Gabriel. Ce dernier semble atterré, le souffle coupé... Oui, j'ai l'impression qu'il retient sa respiration, comme moi, comme tous les autres habitants de la citadelle, qui connaissent bien le maître, qui savent à quel point je suis précieuse pour lui... et exclusive, malgré ce qu'il tente de laisser entendre. Je lui lance un regard interrogateur, ou plutôt désespéré, puis suppliant. Gabriel, non... réagis ! Ne permets pas cela ! Ça me tuera et ça te tuera.

— Eh bien, je vois que M. Smith a fait son choix... Encourageons la belle Félicia à accepter cette main charmante...

Je n'en crois pas mes oreilles. Ces paroles sont bel et bien sorties de la bouche de mon fiancé. On se met à siffler et à taper des mains dans la salle. Le salaud... Je ne comprends pas qu'il se résigne à m'offrir à cet inconnu, moi, sa précieuse fiancée. Dans l'obligation, décontenancée, je finis donc par accepter cette main que l'on me tend. Je lui souris même, à cet homme. Il me donne un baiser sur la joue et semble aux anges. Main dans la main, nous déambulons le long de la scène et descendons les escaliers. Je suis déstabilisée et confuse. Que va-t-il se passer avec cet individu ?

Pendant que Gabriel continue d'animer et que les autres invités vont se choisir une demoiselle, M. Smith me fait la conversation :

— Je suis plus que satisfait de mon choix.

Il me sourit.

— Vous avez vraiment un petit je-ne-sais-quoi d'irrésistible.

— Merci...

— Je vous sers à boire ? Qu'est-ce qui vous tente ?

Quelque chose de fort !

— Je prendrais bien un *dry* martini. Avec trois olives... s'il vous plaît.

Moi aussi, je commence à faire dans les caprices, on dirait bien... tant qu'à avoir perdu sa liberté, aussi bien en profiter quand on nous laisse le privilège de faire des choix... aussi insignifiants soient-ils... comme choisir la boisson qui nous tente !

— Parfait, je vous accompagne dans votre choix. Nous avons les mêmes goûts, ça commence bien tout ça !

Il me fait un clin d’œil. Je me sens rougir.

— Vous êtes si mignonne. Allez, venez.

Il m’entraîne au bar.

L’homme me parle de la beauté de l’île. Du fait qu’il adore y séjourner. Qu’il se sent au paradis... En effet, j’imagine qu’on peut avoir cette perception quand on n’y est pas séquestré...

Il me pose des questions sur ce qui m’intéresse, mes passions. Il est gentil. Pas du tout snob. Il est facile d’approche, sociable, un bon vivant. On voit qu’il s’intéresse vraiment aux autres en réussissant à me mettre à l’aise malgré la situation. Peut-être que je n’aurai pas à coucher avec lui. Peut-être qu’il n’osera pas profiter de moi.

Gabriel apparaît devant nous et s’adresse à l’homme qui m’accompagne :

— Alors, mon ami, je vois que vous avez des goûts raffinés...

Il sourit, mais sa mâchoire est tendue. Si ce M. Smith, son prétendu ami, ne le voit pas, moi je le connais bien, le maître. Et je sais qu’il ne va pas bien.

— Oui, j’espère que tu ne m’en voudras pas trop, mon vieil ami. Je n’ai pas pu résister... c’était la plus belle et je n’aurais pas été honnête envers moi-même d’en choisir une autre.

— Non, ça va... C’est notre entente. Je ne reviens jamais sur ma parole. Tu me connais...

Gabriel me regarde sur ces paroles. Je le sens troublé. Je frissonne.

— Oui et c’est tout à ton honneur, mon cher Gabriel.

— Me laisserais-tu seul avec elle quelques instants avant que tu ne me la dérobes à nouveau ? Ça ne sera pas long. Je veux simplement la rassurer. Qu’elle te rejoigne l’esprit tranquille. C’est que c’est sa première expérience de soirée aux enchères...

— Oui, évidemment.

L’homme s’éloigne et va rejoindre ses confrères.

Gabriel me scrute du regard un instant. Mes yeux doivent refléter le désarroi.

— Ne me regarde pas comme ça, Félicia. C’est un peu de ta faute tout ça... Pourquoi as-tu baissé les yeux ainsi alors qu’il s’approchait de toi ? Ça a attiré son attention, voyons... Tu l’as fait exprès ou quoi ?

Non, mais je rêve... Pourquoi me fait-il ce coup-là ? C’est ma faute maintenant ? Les larmes me montent aux yeux.

— Excuse-moi. Évidemment que ce n’est pas ta faute. Tu es juste toi. C’était évident qu’il allait te désirer...

— Mais vous êtes le maître, vous n’êtes pas obligé de laisser faire ça...

Il ne répond pas tout de suite. Son regard bleu est gorgé de douleur.

— Malheureusement, c’est une entente irréversible : il a le choix de toutes les demoiselles, sans exception. J’ai une confiance, une dévotion absolue en lui, et lui aussi. Et ça ne doit et ne peut pas

changer. Je suis vraiment désolé, mon ange. C'est un type bien. Il ne te fera pas de mal.

Il s'apprête à porter une main à mes cheveux, puis se retient. Je ne sais trop pourquoi. Peut-être parce qu'il lui sera trop difficile de la retirer par la suite. Peut-être par peur de perdre sa force, son contrôle de la situation.

— Va le rejoindre maintenant.

— Mais...

— Allez, c'est un ordre.

Je le déteste. Mais j'obéis. Je vais donc retrouver ce M. Smith, un parfait inconnu avec qui je suis contrainte de passer les prochaines heures. Alors que je me plante à ses côtés, les expressions de mon visage demeurent neutres, mon regard doit paraître un peu vide.

— Mademoiselle.

— Monsieur.

Nous nous dirigeons vers sa chambre. Il continue de me faire la conversation avec des paroles un peu légères, humoristiques même par moment, comme pour détendre l'atmosphère. Sa conscience ne le tourmente-t-elle pas ? Abuser de ces filles chaque année ?

Dans sa chambre, il me sert un autre *dry* martini. Il est attentionné. Nous nous assoyons d'abord chacun dans un fauteuil près d'une table en verre. Je croise les jambes, mes jambes nues à la vue de cet homme. J'ai revêtu une robe blanche courte boutonnée que l'on m'a fournie pour couvrir les dessous affriolants que je porte toujours. Je me laisse emporter par la conversation. J'essaie même de susciter de l'intérêt, car j'ai bien peur que l'homme se lasse de discuter et veuille alors passer aux choses sérieuses. Je gagne du temps, en fait !

Il semble un peu saoul. Peut-être va-t-il finir par s'endormir avant d'avoir le temps de poser les mains sur moi ? Et il me sort ça :

— J'adore cette petite île perdue au large des Bahamas...

Mon Dieu ! Sans s'en rendre compte, il vient de me révéler ce que toutes les filles ignorent ici... notre emplacement. Ce n'est pas grand-chose, mais j'ai l'impression que ça me fait avancer légèrement. Un indice. J'ai hâte de le partager avec Liam et Jasmine. L'homme ne se rend même pas compte de sa bévue et continue.

— J'aimerais bien y habiter à jamais avec vous au quotidien. Je l'appelle « mon île aux plaisirs ». Quand j'étais jeune, j'écoutais ce vieux dessin animé d'Astérix le Gaulois, vous savez... celui sur les douze travaux. Ou peut-être que cela ne dit rien à une jeune fille de votre génération... L'île aux plaisirs, un endroit perdu d'où aucun homme ne revenait, se laissant envoûter par l'emprise douceuse de cette atmosphère de rêve ; femmes ensorcelantes, vin et volupté au programme. C'est un peu ça ici. Quelque chose m'y attire irrésistiblement et fait que je ne peux m'empêcher d'y revenir encore et encore.

C'est après ce discours quasi redondant qu'il a pris ma main pour me diriger vers le lit. Donc, ça s'est passé. Il n'y a pas grand-chose à raconter... Dans la vie, certains instants ne valent pas la peine d'être relatés ou même gardés en mémoire. C'était insignifiant, quand il m'a touchée, quand il s'est couché sur mon corps, cet inconnu, c'était du vide. Aucune valeur.

Après ça, je me suis sentie d'abord désorientée. En fait, c'était confus dans ma tête. J'avais l'impression de ne rien ressentir par rapport à ce qui venait de se passer avec cet homme. Puis, bien vite, un sentiment de dégoût, d'angoisse m'a submergée. Je me suis mise à marcher d'un pas extrêmement rapide dans le couloir du cinquième, puis j'ai trouvé l'ascenseur. Je ne voulais pas me coucher tout de suite. En fait, la dernière chose que je souhaitais était de me retrouver seule dans mon lit, à éclater en sanglots, à laisser ma douleur se déverser, à accorder le droit à ma honte de me posséder. J'avais besoin de noyer ce mal. Dans l'alcool. Beaucoup d'alcool. Et de trouver des distractions... par exemple, des filles qui me changeraient les idées. Ou même lui, mon ravisseur. Surtout lui. Où se trouve-t-il d'ailleurs, celui-là ? N'est-il pas mort d'inquiétude à l'heure qu'il est ? J'ai besoin qu'il me réconforte. Qu'il s'excuse de ce qu'il m'a obligée à faire. Qu'il me dise que ça l'a tué. Et qu'il ne laissera plus jamais faire ça. Que dorénavant il me protégera... J'ai besoin de le voir. Dans quel état se trouve-t-il en ce moment ? Il avait pourtant vu mes yeux. J'avais vu les siens. Et je pensais tellement qu'il serait venu me chercher avant que ça se produise. Mais non, il ne l'a pas fait.

J'arrive à l'étage de la salle de bal. La musique joue encore à tue-tête, puis elle cesse abruptement. Je comprends que la fête vient officiellement de prendre fin. Puis, je l'aperçois. Il se dirige vers la salle ouverte des ascenseurs, collé à Daphnée, sa maîtresse. Elle doit être aux anges, celle-là ! Il agrippe le postérieur bombé de la blonde. Alors que leurs pas s'arrêtent devant l'ascenseur, elle le tourne vers lui et ils s'enlacent sauvagement dans un baiser d'une grande sensualité, d'une très grande intensité. Ça me brûle les yeux. Et la gorge. Mais j'ai perçu cette lueur de tristesse dans ses yeux à lui juste avant qu'elle ne l'embrasse. Or, même s'il est blessé par ce que sa fiancée a dû faire, c'est de sa faute tout ça. Et je le trouve si lâche de noyer son mal dans les bras d'une autre de cette façon. Je sais bien ce qu'ils s'en vont faire tous les deux. Ça sent le sexe à plein nez.

Je tourne les talons et change de direction. J'ai envie de pleurer. Un verre ! Vite, un verre ! Je me dirige vers le *lounge*. C'est là que les fêtards vont d'habitude à cette heure quand ils veulent éterniser la soirée.

* * *

Liam

Éléonor était épuisée ce soir. Elle s'est trop donné cet après-midi à l'entraînement, qu'elle m'a dit. Moi je suis bien trop fébrile ce soir. J'ai vraiment détesté cette soirée. Ce que j'ai vu dans les yeux de ma petite Félicia. Sa détresse. C'était horrible. Je me dirige vers le *lounge* avec Éric. En entrant, ce dernier aperçoit sa belle Marie qu'il n'a pas quittée des yeux de la soirée, entourée d'Alyssa, de Martina et de Rose. Il se jette dans les bras attirants de la demoiselle.

Et moi, je *la* vois, seule au bar. Mai, la servante qui joue les *barmaids* ce soir, semble lui servir un verre de spiritueux. Puis, elle enfile ce dernier d'une traite. Je m'approche et m'assois à ses côtés. Juste trop belle. Même dévastée. Ça me donne envie de me nourrir de sa douleur, de m'en abreuver et de la lui soutirer dans un élan de passion. Je crois que ça fonctionnerait. Que j'arriverais à lui rendre la joie. Elle, dans mes bras.

Elle sent ma présence. Son souffle est coupé. Elle se tourne vers moi. Cette douleur... ça me frappe droit au cœur. Je souffre avec elle.

— Tu ne devrais pas boire autant.

— Ne me dis pas quoi faire, Liam. Surtout pas. C’est ce que l’on fait à longueur de journée ici.

— Tu as raison. Mais ça ne te fera pas vraiment de bien... Ce n’est pas de ça dont tu as besoin.

— Et toi tu sais de quoi j’ai besoin, peut-être.

Son ton est nerveux, fébrile, fâché même.

— Oui, je sais...

J’ancre mon regard dans le sien, profondément. Elle me regarde et ne dit rien. Elle sait que j’ai raison, que je la comprends.

— Liam...

Puis, je remarque cette marque rouge bleutée dans son cou. La marque de la bouche trop avide d’un homme. Je constate également que sa mise en plis ne tient plus. La colère me submerge. On l’a touchée. Et je suis presque convaincu que cela s’est passé sans son consentement, à voir sa tête. C’est odieux. Je me sens devenir haineux. Et je ne peux réprimer cette question :

— A-t-il... ?

Elle ne me laisse pas finir.

— Non... Liam, s’il te plaît...

Je la sens anéantie. Elle baisse les yeux devant son verre vide, et avale le deuxième verre qu’on lui apporte au même moment. Sa main tremble alors qu’elle dépose le verre sur le comptoir de granite. Je ne l’aide pas, je dois me calmer... Elle n’a pas besoin de ma jalousie en ce moment. En l’apercevant assise toute seule au bar, loin du maître, et moi, loin de ma femme, je me suis mis à penser que c’était le moment idéal pour nous retrouver seule à seul enfin à nouveau. Mais, après réflexion, je me rends compte à quel point ce serait le pire moment pour ça. Elle va tellement mal. Elle doit avoir le dégoût des hommes actuellement. Elle n’a ni besoin de ma jalousie et encore moins de mon désir pour elle. Réconfort. Empathie. Compréhension. C’est tout ce que ça lui prend.

— Ça va aller, Félicia... Je suis là, bébé, que je lui souffle doucement.

Une larme coule sur sa joue.

— En ce moment, dans mes pensées, je te serre très fort dans mes bras. Mes bras s’enroulent chaudement autour de toi et te bercent doucement.

Elle ferme les yeux. La larme coule jusqu’en dessous de son menton. Ce que je donnerais pour aller la recueillir avec ma bouche ! Mais tous ces témoins derrière nous...

— Tu sens ça, Félicia, ce que je te raconte ?

— Oui... je le ressens. Et ça me fait du bien. Tu as raison.

— Je caresse tes cheveux, je colle mes lèvres sur ton front. Puis je te serre encore et encore sans arrêt, jusqu’à ce que tu te sentes en sécurité... au chaud dans mes bras...

— Liam... si ça pouvait être vrai...

— C’est vrai...

— Oui...

Marie débarque à nos côtés alors que nos regards sont bien ancrés. Oups... Elle nous fixe d’un air

interrogateur.

— Ça va, vous deux ?

— Oui... Félicia est un peu sous le choc de sa rencontre avec M. Smith, je crois...

La fille lui caresse les cheveux.

— Ah toi, tu prends toujours tout trop au sérieux. Souris, la vie est belle, chérie !

— Oui... merci Marie.

Puis, elle s'adresse à la servante :

— Mai, quatre *margaritas*, s'il te plaît !

Je n'ai pas aimé la façon dont Marie l'a regardée. Comme si elle la mettait en garde contre quelque chose. Je fais part de cette remarque à Félicia. Elle a remarqué cela aussi. Nous décidons qu'il vaut mieux nous quitter pour le reste de la soirée afin de ne pas éveiller de soupçons.

— Reste un peu, je vais aller me coucher, que je lui dis.

— Le temps de terminer mon verre et je vais me coucher aussi.

Alors que je me lève, ses yeux font le tour de la salle puis elle me lance :

— Gabriel part en voyage d'affaires la semaine prochaine... On se tient au courant...

Mon Dieu que ses paroles me rendent le sourire !

— Bonne nuit, bébé, et s'il te plaît, prends soin de toi... Ça me brise le cœur de te voir dans cet état.

Elle m'adresse un petit sourire, toujours teinté de tristesse. C'est fou comme je l'aime. Si elle savait...

Félicia

Le lendemain après-midi, je croise Gabriel dans la salle centrale au sous-sol. Nous cessons de marcher au beau milieu de cet endroit aux airs de château médiéval. Nous gardons nos distances. Il ne vient même pas m’embrasser. Je lui demande :

— Vous avez passé une belle nuit ?

Je ne le fais pas exprès. Mon ton se veut nonchalant, mais je le sens teinté d’amertume, de sarcasme, peut-être bien aussi.

— Oui... merci.

Je le sens légèrement mal à l’aise.

— Et toi ?

— Non...

— Je m’excuse encore une fois, ma princesse. Je n’avais guère le choix.

— Oui, c’est ce que vous dites. Excusez-moi, je vais être en retard à mon cours de gym.

Je continue mon chemin. Je suis tellement en colère contre lui. Sa main attrape brusquement mon bras par-derrière.

— Pas si vite. La discussion n’est pas terminée.

J’ai envie de le repousser vigoureusement. De l’insulter, de partir en courant. Je me retiens, mais c’est très difficile.

— Ne me repousse pas, Félicia. Ne m’en veux pas. Tu dois oublier ce qui s’est passé. Ça ne voulait rien dire. Et tu as bien su gérer la situation. La preuve : M. Smith t’a trouvée adorable et est reparti le plus heureux du monde. Vraiment, je t’en remercie. Il nous donne beaucoup en échange. Tu sais que cette vie de rêve que nous menons ici demande quelques sacrifices...

Oui, c’est ça, c’est exactement ça : on m’a carrément offerte en sacrifice !

— Oui, j’imagine...

Je ne peux retenir les larmes amères le long de mes joues. Encore. L’homme prend mon visage de ses deux mains.

— Non, arrête, Félicia. Ce n’est rien d’autre que de la chair et de la peau. Ça ne veut rien dire quand il n’y a pas de sentiment. Tu vois, je ne suis même pas jaloux. Je l’étais hier, pour être honnête, mais j’ai su me contrôler... n’es-tu pas fière de ton fiancé ?

« Je m’en contrefous, monsieur Addams, de vos états d’âme ! Vous me faites vomir. »

D’un autre côté, non, ce n’est pas si vrai... que je me fous de ce qu’il ressent... Au contraire, j’ai peur que sa jalousie refoulée envers cet homme qui m’a touchée rejaillisse et que sa colère se déverse sur moi à nouveau lors d’un moment de perte de contrôle. C’est arrivé, il n’y a pas si longtemps... J’ose lui faire part de mes appréhensions :

— Et si cette jalousie remontait en vous et que vous me faites du mal ? Y avez-vous songé ? que je

l'interroge, inquiète.

— Non, mon amour, non. J'ai changé, je sais me contrôler... Tu sais que je travaille fort pour toi, pour te mériter.

Il me serre très fort dans ses bras et je subis son étreinte chaude et puissante. Enivrante, hélas... Celle-ci me réconforte alors qu'elle devrait m'horripiler. Oui... je sais tout ça !

* * *

Trois jours plus tard, ce que j'espérais plus que tout se produisit : le champ allait être libre... ou presque ! Car il y a les regards oppressants des autres qu'il faut surveiller constamment.

Gabriel part quatre jours pour l'Amérique du Nord. Probablement va-t-il au Canada, au Québec peut-être, mais il a évité de prononcer le nom de ce pays en ma présence pour me ménager... Quelle délicatesse de sa part ! « Amusez-vous bien, lors de votre séjour à l'étranger, cher monsieur Addams, car j'ai l'intention d'en faire autant. »

Les Bahamas vont trembler, car Liam et moi avons rendez-vous.

Cela se passera sur le toit de la citadelle cette fois-ci. S'envoyer en l'air tout en hauteur : rien de mieux qu'un ciel criblé d'astres brillants pendant l'acte. Nous serons au ciel lui et moi et c'est le cas de le dire !

Liam m'a assuré qu'il n'y avait pas de caméra là-haut. Il a repéré un petit coin où personne ne va jamais, mais qui, vraisemblablement, a déjà servi, car on y trouve un lit de camp à deux places. L'endroit est suffisamment camouflé et discret, si des indésirables se retrouvaient sur le toit, ils n'y verraient que du feu. Enfin, si nos gémissements demeurent dans la limite du décent...

Quand l'ascenseur me fait arriver tout en haut, je suis nerveuse. Mes mains sont toutes moites. Il y a si longtemps que l'on ne s'est pas touchés lui et moi. Je me sens comme si c'était notre première fois ensemble, rien de moins. Nos corps doivent faire connaissance à nouveau. Des semaines ont passé depuis cette fois.

Il est là. Debout, les deux mains appuyées sur le rebord de béton. Il fixe l'horizon insaisissable. Je ne me souvenais pas à quel point il était sexy de dos. Ouf... ces fesses dans son jean, ce dos à la fois bâti et effilé, une vraie œuvre d'art.

Il m'a entendue ; il se retourne.

— Tiens, bonsoir toi.

Il me sourit, d'un regard de tombeur qui me fait craquer... Vous savez, quand il me caresse avec ses yeux pâles...

— Bonsoir. J'espère que je ne t'ai pas trop fait attendre... Alyssa ne voulait plus me lâcher ! Je commençais à désespérer.

Il rit légèrement.

— Oui, je l'imagine bien, elle et ses grandes conversations existentielles... Non, ça va, je viens à peine de monter.

Nous nous fixons, un peu timides tout à coup.

Oui, ça fait longtemps. Mais, malheureusement, le temps que l'on va passer sur ce toit est loin d'être éternel, donc il faut accélérer les choses. Sauf que nous sommes pris tous les deux d'une espèce de

retenue. C'est normal, j'imagine : nous nous retenons depuis si longtemps ! Toute cette tension accumulée, ces pulsions étouffées au plus profond de nous-mêmes, ces paroles d'amour non échangées, cette passion ardente non consommée. Il faut que ça sorte, et du même coup, ça fait peur. Car c'est destructeur dans les conditions où ça se vit... Je nous sens comme des bêtes féroces, affamées, enfermées en cage depuis trop longtemps et qui s'échappent enfin... Ça peut faire des ravages...

Liam reste cloué au rebord de béton, les deux mains posées sur la pierre, à me fixer ardemment. Mais il attend quoi, bon Dieu ? J'avance vers lui lentement.

— Ça va, Liam ?

— Oui, merveilleusement bien. Je prends le temps de te contempler sans retenue. Quel bonheur de pouvoir le faire librement.

— Ah Liam...

Je me plante devant lui, j'ouvre mes bras, un peu timide et maladroite, il ouvre les siens et je me perds dans sa chaleur. Le réconfort est instantané, sans parler de cette attraction qui est toujours là, inévitable. Sans parler de mon bas-ventre qui se réchauffe, se resserrant, suppliant tout à coup. Liam se penche pour capturer mes lèvres. Sa bouche est toujours aussi savoureuse, suave, chaude. Il embrasse doucement ma lèvre inférieure, puis ma lèvre supérieure, il fait le tour de ma bouche, comme s'il voulait la connaître par cœur, n'en oublier aucun recoin. Puis, sa langue s'insinue entre mes lèvres, trouve la mienne et je gémis. Il embrasse vraiment comme un dieu, ce mec ! Jamais je ne pourrais me lasser de cela. Impossible !

Il continue à m'embrasser et ses mains caressantes se posent sur mes fesses, sous ma jupe courte. Il les pétrit. Mes ongles se resserrent de bonheur dans son dos. J'essaie de me contrôler pour ne pas appuyer trop fort. Je ne veux pas le blesser. Nos corps s'étreignent de plus en plus durement. Nos respirations se sont accélérées.

— Tu as toujours envie d'aller plus loin ?

Quelle question ! Est-il vraiment sérieux ? Ne voit-il pas à quel point mon corps le supplie de le prendre sur-le-champ ? Au lieu de répondre, je prends sa main et la dirige vers mon sexe. Je la tiens toujours, sa main, quand ses doigts trouvent mon humidité abondante et qu'il me caresse *là*, du bout des doigts. Je gémis de plus belle. Il respire fort, tremblant.

— Tu me laisses te goûter ?

— Oui... que je lui réponds d'une voix étranglée.

Oh mon Dieu... s'il m'embrasse *là* comme il embrasse ma bouche...

Il s'agenouille, caressant mes jambes au passage, sa main remonte ma jupe à mon ventre et je retiens cette dernière entre mes doigts nerveux et raides pour l'aider.

J'ai vraiment très chaud tout à coup, malgré la petite brise de 22 heures.

Ses lèvres se fraient d'abord un chemin de mon nombril jusqu'à mon mont de Vénus, puis elles continuent plus bas... oui, plus bas... quelle délectation ! Je suis déjà tellement excitée, mes parties intimes sont presque douloureusement gorgées d'afflux sanguin, hypersensibles ; lorsque ses lèvres les caressent d'un simple frôlement, la sensation est un pur délice. Je gémis, encore.

— Ton odeur intime est délicieuse, si discrète. Ça me rend fou ! Tu es tellement exquise.

Je flotte parmi les étoiles que j'admire à la dérobée quand sa langue se met de la partie et qu'elle tournoie doucement sur mon clitoris si sensible. Ma respiration devient saccadée et constante. Je sens que mes jambes vont faiblir. Elles plient mollement sous le poids de mes hanches qui ondulent, incontrôlables. Puis, ses lèvres aspirent, sucent, comme si elles étaient assoiffées de sang... oui, de mon sang. Je voudrais sentir la morsure de mon amant sur mon sexe, oui, qu'il goûte mon sang, qu'il l'adore. Peut-être ai-je ces pensées car j'ai écouté trop de films de vampires dans ma vie. Quoi qu'il en soit, ce gars me fait sentir des trucs démesurés. Je baisse les yeux vers lui, toujours accroupi, collé à mon entrejambe. Nous nous regardons. Ça me retourne, ce regard amoureux et débordant d'envie, d'excitation. Et cette lèvre inférieure charnue, luisante de mon fluide de désir pour lui. Je remonte les yeux, ne pouvant supporter cette vue plus longtemps qui a fait naître en moi une intensité incommensurable. Et il se remet à l'œuvre. Le plaisir m'inonde. Les caresses de Liam sont devenues formidablement constantes et régulières. Je n'ai pas eu besoin de lui dire ce que j'aimais : il l'a su d'instinct, suivant mes gémissements, mes mouvements, les réactions de mon corps. Et c'est divin. Il est divin.

Et comme si les sensations n'étaient pas à leur comble, Liam joue de ses doigts tout en continuant ses caresses buccales langoureuses. Son long doigt dans ma chair humide vient, part et revient doucement, tout à l'intérieur de moi, puis un deuxième. Ces intrus se mêlent au rythme de mon bassin qui ondule, à cette main refermée sur ma hanche... Dans la foulée de mon enivrement, je perçois ces veines masculines qui ressortent sur son avant-bras – j'ai toujours trouvé ça attrayant et ça me fait fondre chez les mecs. Puis, je me concentre à nouveau sur la sensation de ces lèvres charnues sur mon sexe palpitant, c'est trop... Je ne peux plus me retenir. Mon plaisir ultime tombe brutalement sur ses lèvres. Les spasmes qui me secouent m'arrachent des gémissements purement érotiques. Et mes jambes cèdent. Liam m'attrape de ces bras puissants et me transporte à demi consciente sur le matelas. Je retrouve quelque peu mes esprits et la maîtrise de mon corps quand je l'étreins de toutes mes forces.

Une fois revenue dans le monde des vivants, je croise à nouveau ce regard, suppliant, douloureux, enfiévré. Je perçois toute l'ampleur de son désir pour moi. Mon Dieu que j'aime cet homme.

Il retire mes vêtements. Puis, je l'aide à faire de même avec les siens. Ce corps élancé... découpé, cette région si sexy entre son nombril et son sexe érigé, cette ligne sombre entre les deux se dessinant. J'ai le cœur qui palpite. Nous sommes bien vite nus et enlacés. Oui, c'est bien ça le bonheur – se retrouver enfin, pour quelques instants inespérés. Liam me prend la main gauche, la serre entre ses doigts et il se crispe tout à coup.

— Enlève-la, s'il te plaît.

Ses yeux me supplient. Il parle de ma bague. Enfin... la bague de Gabriel... celle de nos fiançailles, cet imposant bijou diamanté, magnifique et, surtout, symbole de mon appartenance au maître.

— Oui, évidemment... désolée, je n'y ai pas pensé.

Je la retire et la dépose sous le coussin qui supporte ma tête.

Liam y glisse sa main, prend le petit objet et le dépose plutôt sur le sol. Je laisse faire mon amant et j'épouse ses lèvres. Nos corps ondulent en symbiose. Il est si dur, et moi si liquide, malléable, attendrie. La combinaison parfaite. Ma douceur contre sa dureté. Quand les deux se rencontrent, des étincelles de pures sensations de plaisir jaillissent. Quand nos corps fusionnent, c'est l'extase. Rien de moins.

Nous sommes tous les deux allongés sur le côté, face à face quand ça arrive. À égalité. Les yeux dans les yeux. Son sexe et le mien dans un va-et-vient envoûtant. Puis, il me fait rouler sur lui. Je me redresse, et

mon dos se cambre alors qu'il me remplit de vigoureux coups de bassin, les deux mains sur mes hanches, les miennes sur le matelas. Puis, bien vite, j'ai trop envie de le toucher. Je me couche sur lui, mes doigts plongent dans ses cheveux délicieusement ébouriffés, ma bouche retrouve la sienne. Et nos gémissements synchronisés qui n'en forment plus qu'un me rendent dingue. Le plaisir remonte en moi rapidement. Liam roule sur mon corps. Pendant que le va-et-vient persiste délicieusement, il caresse mes cheveux, puis, se penche vers mes seins qu'il embrasse de ses lèvres avides, qu'il suce et mordille. Et ensuite, quand il cesse, son regard soutient le mien... C'est tellement intime, plus que tout le reste. Le rythme s'accroît. Mes hanches vont à la rencontre des coups. J'en suis avide, j'en veux plus. Toujours plus. Plus fort. Je veux le sentir encore et encore.

— Prends-moi par-derrière, s'il te plaît.

— D'accord, mais je ne pourrai plus te regarder dans les yeux, bébé... et tu m'échappes déjà, le temps qui file... réussit-il à articuler malgré son enivrement.

Il me tourne et me pénètre par-derrière, moi à quatre pattes, lui à genoux, caressant mes fesses, d'abord doucement, pour que mon corps s'habitue aux coups, mais comme je suis bien dilatée, il commence à y aller plus fort. Je serre le vieux coussin en tissu imperméable entre mes doigts. C'est la première fois qu'il me prend de cette manière... cette manière qui me fait ressentir toute l'intensité du moment. Des poussées d'amour tout au fond de moi, directes, intenses, vigoureuses. Et là, à ce moment précis, je me sens bien vivante. Je sens, oui, quelque chose entre l'extase, la profondeur et la douleur. Liam se colle à moi et enlace ma taille par-derrière. Nos peaux sont humides et glissantes. Je sens qu'il ne tiendra plus longtemps. Il me redresse tout en poursuivant ses poussées. Son visage enfoui dans le creux de mon cou, son souffle, sa main droite caressant mon sexe, il me souffle :

— Nous ne sommes pas protégés, bébé... Je ne tiens plus, je vais jouir... Tu veux que je me retire ?

— Non, ça va... Je prends la pilule.

Il ne répond pas, mais je sais que ça l'enchant. Il peut jouir sans retenue à l'intérieur de moi et c'est ce qu'il fait alors que je sens son sexe se contracter pendant qu'il continue son va-et-vient et que sa sève finit par se déverser en moi. La sensation de ses doigts chauds resserrant involontairement mon clitoris hypersensible se mêle aux délicieuses poussées qu'il continue de me faire subir. Je me perds une fois de plus dans ce plaisir explosif. C'est la première fois que nous jouissons en même temps. Quelle délicieuse impression de fusion.

Puis, tout en sueur, enlacés, nous soupirons de bonheur. Mais, bien vite, trop vite, l'angoisse resserre à nouveau mes tripes. C'est déjà fini. Plus que quelques minutes et nous devons nous séparer. Nous n'osons prononcer aucune parole pour faire durer le moment. Nous regardons l'immensité du ciel, le plus grand voyeur de nos ébats, et ce qui brûle à des millénaires de distance, ces astres mystérieux et pourtant sans secret pour la science. Tout comme l'est la passion.

Liam et moi... c'est quelque chose de bien plus fort qu'une simple histoire de sexe, de pulsions... Il y a de ça, évidemment. L'attraction de nos corps l'un pour l'autre est fulgurante. Mais il y a plus. Bien plus. Quelque chose de fusionnel, de spirituel peut-être. Quelque chose qui fait que les moments passés ensemble tentent désespérément de capturer l'avenir, pour que ce dernier devienne à son tour le présent, un présent qui ne filerait pas. Quand nous nous retrouvons, nous nous évadons des obstacles et des épreuves, nous nous concentrons sur le moment présent, sur nos instants de plaisir, nous en arrivons à oublier tout le reste – oui et non, car notre sort nous pèse à un point tel que nos désespérances, notre désir immense de vivre cet amour au grand jour sont toujours là, bien en place dans nos esprits qui se fondent.

Et cet intense désir d'être réunis pour de bon au grand jour ne fait qu'accentuer ces sentiments déchirants, qui font mal, qui nous consomment jour après jour. Qui nous obsèdent. Nous vivons l'instant présent quand nous sommes l'un contre l'autre, mais cela ne nous suffit pas, nous désirons du temps à l'infini, l'éternité peut-être, pour nous aimer.

Il est là, dans la salle des petits déjeuners. Quelle belle surprise en cette douce matinée ! J'ai passé une excellente nuit.

Il mange des crêpes et des fruits, habillé d'un jogging de coton et d'un t-shirt blanc qui me laisse deviner ces abdos que j'ai eu le bonheur d'embrasser hier soir. Dieu qu'il est beau ! Tout fringant et reposé après cette soirée riche d'émotions fortes. Ses joues sont légèrement teintées de rose. J'ai encore envie de lui ce matin. Je ne suis pas rassasiée du tout, non, au contraire : ce qui s'est passé entre nous m'a rendue dépendante de mon amant secret, de son corps, de ses caresses, encore plus qu'avant ! Mon désir pour lui n'a fait qu'augmenter. C'est incroyable... Or, je dois me contenter de le regarder, c'est tout. Je ne peux le toucher, car nous ne sommes pas seuls, bien sûr !

— Tu as passé une belle nuit ? qu'il me demande, m'offrant un magnifique sourire amoureux.

Ses yeux bleu pâle brillent. Nous en profitons : les filles discutent au bout de la table. Le champ est libre.

— Oh que oui ! Il y a longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi.

Je lui lance un grand sourire. Il me répond :

— Même chose pour moi.

— Tu veux un café ?

— Oui... mais je peux aller me servir moi-même...

Je regarde en direction des filles. Elles n'ont même pas encore remarqué mon arrivée, je crois.

— Je m'en occupe... J'allais m'en servir un également.

Il me fait un clin d'œil.

— Assois-toi.

Je m'installe donc en face de lui. Tant pis pour les mauvaises langues ! Nous ne faisons rien de mal. Nous déjeunons, c'est tout. *Gentleman* comme il est, il me sert un café. Je me dis qu'au fond, ce geste serviable, il aurait pu l'avoir pour n'importe quelle autre fille ici (j'essaie de me convaincre qu'aucune des personnes autour de cette table n'en ferait tout un plat...).

Alors qu'il fait couler les cafés de la machine se trouvant dans le coin cuisine non loin de la table où nous nous servons nous-mêmes dans un genre de petit buffet – vous savez, comme dans les hôtels... – mes yeux voyeurs descendent vers ce jogging qui tombe, trop sexy, sur ses hanches... Ce jogging qui laisse entrevoir une saillie... Mes pensées frôlent alors l'indécence. Que dis-je ? Elles sont purement indécentes... Ce que je ferais à ce sexe... « Assez, ma grande, arrête de fantasmer ! T'es devenue une obsédée du sexe ou quoi ? »

Liam m'apporte mon café. J'y ajoute un sucre et un lait du plateau qu'il a apporté du même coup.

— Je m'en souviendrai à l'avenir.

J'ai droit à un autre clin d'œil. Il fait allusion à ce que je mets dans mon café. Il est tellement adorable, ce gars. Tellement attentionné. Je nous imagine vraiment bien ensemble, au Québec, dans un petit appartement confortable, buvant notre café tous les matins. Cette scène se projette si facilement dans mon

avenir hypothétique sur les hauts murs de mon imagination !

Je bois quelques gorgées de la boisson chaude tout en observant mon amant avec un petit sourire en coin, tenant la tasse dans mes deux mains. Il fait pareil. Un instant de grâce... tout aussi satisfaisant que nos relations charnelles de la veille... Il me rend tellement heureuse ! J'espère qu'il le sait... Car je n'ai jamais été très douée pour les belles paroles... Je me dis que je devrais être plus explicite en mots... lui crier une tonne de « Je t'aime ! » à l'oreille chaque fois que l'occasion se présente. Je me rends compte que je lui ai dit ces mots très rarement... Pourtant... Je vais le faire. J'en ai vraiment envie. On m'a souvent dit dans mon ancienne vie que je devais m'extérioriser davantage.

Je me retourne vers les filles au bout de la table. Elles sont emportées dans une grande conversation intense ce matin. Si elles nous ont enfin remarqués, elles ne s'occupent toujours pas de nous deux. Tant mieux !

Je profite de l'occasion et, les yeux probablement brillants de reconnaissance, j'ose lui lancer :

— C'était magique hier soir...

— Oui, vraiment... magique ! me répond-il souriant.

Puis, son expression change, il devient sérieux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Liam ?

Son air m'inquiète tout à coup.

— Félicia... je dois t'avouer que j'ai adoré te faire l'amour, mais j'ai trouvé qu'il y avait un si grand écart entre notre première fois et nos... retrouvailles.

— Que veux-tu dire ?

— C'est que... tu étais si fragile, si innocente, si impressionnée pendant cette première fois... et maintenant, tu dégages cette confiance en toi au lit, cette aisance...

— C'est mal ?

— Non, mais ça me fait constater amèrement qu'il t'a appris... et que ça aurait dû être moi qui te fasse tranquillement découvrir toutes ces choses. Ça me rend vraiment très mal.

À cet instant précis, je le vois s'emporter. Il ne lève pas le ton, mais ses paroles sont teintées de désarroi.

— Merde, je ne vais pas bien du tout... ! La jalousie commence à me gagner à un point inquiétant...

Ça me tue de le voir anéanti de la sorte.

— Liam, je ne sais pas quoi te dire, sauf peut-être que je te comprends parce que c'est la même chose pour moi... Ce que tu fais avec elle... Mon Dieu, c'est affreux que l'on ait à endurer tout ça... La pire épreuve que notre amour pouvait vivre...

— C'est inhumain...

— Je sais...

Ça me coupe l'appétit tout ça... Je n'arrive plus à avaler. Ça y est, mon estomac s'est noué. Nous restons silencieux quelques instants, puis il se reprend :

— Désolé... je ne voulais pas gâcher notre beau moment. Je vais tenir le coup, ne t'inquiète pas. Tu n'as

pas besoin de mes paroles pessimistes. Tu as amplement de difficultés ici, je n'ai pas à en rajouter. Je ferai attention à l'avenir, promis...

— Ça va, Liam. Ça doit sortir... Tu as besoin de parler. C'est correct. Je serai toujours là pour t'écouter, même quand ça fait mal.

Il met une main devant le côté droit de sa bouche pour que les autres ne perçoivent pas le mouvement de ses lèvres et me souffle :

— Je t'aime.

Le plus large des sourires apparaît alors sur mes lèvres et je l'imite de ma main, d'un souffle :

— Je t'aime aussi. Infiniment.

Son regard devient brûlant.

— Félicia... tu sens mes lèvres sur les tiennes en ce moment ?

— Oui...

— Et mon souffle sur ton épaule droite ? Ma main dans le creux de tes reins... Tu sens ça ?

— Oui...

Mon dernier « oui » plaintif ressemblait presque à un gémissement. Ouf... il faut faire attention... Mais mon Dieu, les émotions qu'il me fait vivre, ce gars ! Presque plus intense qu'en réalité. On se débrouille comme on peut quand on n'a pas la liberté de se toucher selon nos besoins et désirs... Il faut user d'un peu d'imagination ! Et ça fonctionne... J'embarque dans son jeu amoureux, je lui lance à mon tour tout bas :

— Et moi te caressant les cheveux, t'effleurant le dos du bout de mes doigts pour te faire oublier ta tristesse...

Puis, nous cessons notre discussion frôlant l'érotisme.

Jasmine et Tommy nous rejoignent.

— On vous dérange ? demande Tommy.

Jasmine prend place à mes côtés ; Tommy aux côtés de Liam.

Nous discutons et rions. Tommy est très gentil et courtois avec mon amie. Je suis heureuse pour elle.

Soudain, le visage enjoué depuis un bon moment de mon Liam devient livide. Il baisse les yeux vers son assiette de fruits.

Puis, je sens une présence à mes côtés... Gabriel. Merde... !

Je manque de m'étouffer avec mon jus d'orange. J'ai l'impression de me faire prendre la main dans le sac, assise en face de Liam, à plaisanter et à rire. Une chance que nous ne sommes plus seuls... Sauf que notre groupe de quatre, séparé de la sorte des autres qui déjeunent plus loin à l'autre bout de la table, on dirait presque un charmant petit déjeuner de couples... ! La main de mon ravisseur se referme sur ma nuque. Il m'embrasse la joue.

— Mon chéri... je ne t'attendais pas avant demain matin.

— Je sais... J'ai pu me libérer plus tôt, me répond-il, le visage impassible.

— Bonne nouvelle ! Tu as fait bon voyage ?

— Oui, merci.

Liam tente de rester naturel, mais je le sens nerveux. Il évite notre regard.

— Ça va, Liam ? Où est ta femme ?

— Elle ne devrait pas tarder... Elle est toujours un peu longue à se préparer le matin...

— Oui, je sais... Je connais bien ma sœur.

Sur ces mots, Éléonor arrive dans la salle à manger et nous rejoint, toute pimpante. Ouf... Ça fait moins louche ! Souhaitons que Gabriel conclue que sa sœur et mon amant ont tout bonnement passé la nuit et le réveil ensemble.

— Madame se laisse désirer ce matin, déclare Liam à son épouse, lui souriant, avec des yeux qui font pitié comme ceux d'un enfant abandonné...

Quel pro ! Il fait bien ça, mon homme ! Gabriel me regarde dans les yeux. Je suis sur la corde raide, on dirait. Il semble à la recherche de quelques signes – ou bien c'est dans ma tête. Faites que ce soit dans ma tête... !

Puis, il prend ma main, la caresse. Et son regard devient sombre.

— Où est ta bague, ma princesse ?

Ah non ! Merde ! Mon cœur s'arrête littéralement. Le sang me monte aux tempes. Des nerfs se coincent dans le haut de mon cou. Merde ! La bague, cette maudite bague. J'étais tellement dans les vapes hier soir que je l'ai complètement oubliée là-haut, sur le toit... Et une fois redescendue, je planais littéralement, incapable de m'enlever de la tête la scène de nos retrouvailles à Liam et moi. Je ne me suis jamais rendu compte qu'il n'était plus là, l'objet, à mon doigt, cet objet qui symbolise l'emprise... car, justement, pour quelques heures, j'étais libérée de ce joug puissant.

Mentir maintenant... Oui, et trouver quelque chose d'intelligent et de vraisemblable.

— Oups, j'ai oublié de la remettre après la douche ce matin. Je suis vraiment bête ! Désolée, c'est la première fois que je l'oublie...

L'homme me fixe profondément, ce qui atteint mes tripes qui se resserrent encore davantage.

— Tu as le temps d'aller la chercher maintenant si tu veux... Tu as terminé ton petit déjeuner ?

— Oui...

— Parfait, vas-y puis rejoins-moi ici. Je vais prendre une bouchée.

— D'accord. Je fais vite.

Liam me lance un regard à la dérobée. Je vois bien qu'il est terrifié lui aussi. Il doit se sentir coupable, le pauvre... C'est quand même lui qui m'a ordonné de retirer la bague.

Je me lève un peu trop abruptement. Je dois me calmer. Il me semble que cela paraît à cinquante pieds à la ronde que je suis sur les nerfs. Je marche lentement, puis, une fois la porte passée, je me mets presque à courir, et j'ai le corps qui tremble. Vite, vite ! L'ascenseur ! Le toit !

Si le maître décide de me suivre, d'arriver derrière moi, qu'il voit vers où je me dirige, loin de ma chambre, ça ira très mal. Je me protège au cas où : j'appuie sur le bouton du quatrième ! Putain que c'est

long ! Ce maudit ascenseur.

Enfin, il s'ouvre et il est vide. Il me propulse tout en haut. Et l'angoisse me possède. Et si elle avait tout bonnement disparu, la bague ? Non, impossible. Il sera encore là à m'attendre, cet objet de malheur, et il resserrera bien assez vite mon doigt, tout comme l'homme resserre sur moi son amour malsain.

La porte de l'ascenseur prend un temps fou avant de s'ouvrir. Mon corps s'agite nerveusement. Vite, vite... et si Gabriel se rend à ma chambre et ne m'y trouve pas ?

La porte s'ouvre enfin. J'atterris sur le toit. Je cours trouver l'objet reposant sur le sol près du lit de camp dans ce petit coin reculé tout à gauche. Il est là, je l'aperçois de loin. J'y arrive.

Merde ! Non... C'est un caillou. Un foutu caillou ! Mais où est-elle ? Panique totale !

— Non, non, c'est impossible ! Où est-elle, cette satanée bague ?

Je me penche, regarde sous le lit. Rien. Je fais le tour. À gauche, à droite. Je regarde plus loin. Rien. Rien de rien ! Je suis finie ! Il ne me reste plus qu'à sauter en bas du rempart. Je suis morte. J'essaie de contrôler ma respiration saccadée. Comment vais-je me sortir de ce pétrin ?

J'essaie de raisonner. C'est juste une bague après tout... Un bien matériel remplaçable quand on possède des milliards de dollars. Malheureusement, je sais que je me convaincs bien mal, que j'ai tort à l'instant : je connais la valeur sentimentale de cette bague pour Gabriel. C'est grave. Très grave ! Je redescends. Je n'ai plus rien à faire ici.

Et si je l'avais remise hier soir et que je ne m'en souviens tout simplement plus ? Peut-être est-elle vraiment dans mes appartements, sur le comptoir de la salle de bain ? Ou ailleurs ? Je me souviens alors être passée près de la piscine hier après être descendue du toit. Je me suis même assise sur une chaise longue pendant quinze minutes après avoir quitté Liam, à rêver de ce qui venait de se passer, à admirer les lumières sur l'eau. Je me souviens y avoir déposé mon petit sac à main sur la table basse. Et si j'y avais déposé la bague du même coup ? Je dois aller vérifier sur-le-champ. Oui... je vais passer par là, puis vérifier dans ma chambre au cas où. Je dois faire vite ! Le temps presse !

Je redescends tout en bas, l'ascenseur me mène directement à l'extérieur tout près du jardin où se trouve la piscine. Je cours. La poitrine me fait mal. Et j'arrive à cette petite table basse... vide. Je le savais bien au fond de moi. Je n'avais vraiment aucun souvenir d'y avoir laissé traîner l'objet. Aucun souvenir de l'avoir mis dans mon sac non plus. Aucun souvenir de l'avoir retiré, ni pour dormir et encore moins avant ma douche hier soir. Non. L'évidence me frappe là. Tout de suite. Rien ne sert d'aller vérifier au quatrième. Je sais bien que je n'y trouverai pas ce que je cherche désespérément. Je m'effondre sur la chaise longue, en pleurs. Je me recroqueville. Je suis lasse de me battre, lasse des mensonges. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter maintenant, à cet homme possessif ?

Je ne sais combien de temps je reste assise sur cette chaise, en pleurs. Peut-être une demi-heure. Peut-être plus. Jusqu'à ce qu'il me rejoigne.

— Félicia...

Je ne lève pas les yeux. Je reconnais son ton autoritaire. Il ne parle pas tout de suite, puis il dit :

— Je comprends que ça a à voir avec la bague... Elle n'est pas à ton doigt. Que s'est-il passé ?

J'ai la gorge nouée. Mon Dieu... il sera tellement déçu si je lui dis simplement que je l'ai perdue.

— Réponds-moi et regarde-moi.

Je redresse la tête, je peine à le regarder. Son regard bleu est froid et transperçant.

— Je ne sais pas comment vous dire ça... J'ai menti... Je ne l'ai pas enlevée avant ma douche. Au début, c'est vraiment ce que je croyais... puis, en allant la chercher dans ma chambre, ça m'est revenu : je l'ai enlevée ici, à la piscine, alors que je me mettais de la crème solaire sur le corps. Je ne voulais pas la salir. Je l'ai déposée ici même, sur cette petite table. Mais elle n'y est plus !

L'homme ne répond rien. Il s'assoit au bout de la chaise. M'observe. Son silence dure une éternité. Va-t-il parler à la fin ?

— Arrête de pleurer maintenant.

Il se penche. J'ai comme réflexe de reculer.

Il prend mon menton entre ses doigts et approche son visage du mien.

— Ce n'était pas très prudent de ta part de retirer cet objet d'une si grande valeur au bord d'une piscine.

— Oui, je sais. Je suis TELLEMENT désolée... si vous saviez.

— Oui, je sais. Tu sembles vraiment très désolée...

Puis, après une brève pause, il ajoute :

— Ça va... Nous la retrouverons. Quelqu'un a dû la trouver et te la rapportera... Il n'y a pas de voleur sur mon île, que des gens honnêtes.

Il me fait un clin d'œil.

— Viens là.

L'homme m'attire vers lui. Je me perds dans ses bras chauds. Ouf... j'ai sauvé ma peau cette fois-ci, encore une fois.

Mais où est-elle, cette foutue bague ? Qui me l'a prise ?

* * *

Je retourne à ma chambre pour me préparer. Gabriel a jugé que je n'avais plus trop bonne mine pour une longue promenade en ma compagnie. Je ne suis pas certaine, mais je pense qu'il avait eu au départ l'idée de retourner avec moi dans cette hutte...

— Va te préparer et te rafraîchir. Nous nous retrouverons tôt avant le souper, qu'il m'a dit.

En arrivant à ma chambre, alors que je venais tout juste de me calmer légèrement compte tenu de la réaction plus qu'acceptable – pour l'instant – de Gabriel, mon cœur s'est presque arrêté une fois de plus.

Sur ma table à l'entrée, il y avait ce bout de papier et ma bague dessus.

« Tu devrais faire plus attention. »

La note n'est pas signée. Mon Dieu, quelqu'un sait ! Mais qui ?

En soirée, j'ai joué la fille – faussement – joyeuse, accourant vers Gabriel et lui disant que, perdue comme je suis, je m'étais stupidement trompée... qu'elle était bien là, la bague, dans la salle de bain, mais que je ne l'avais pas déposée au même endroit que d'habitude... Ne la trouvant pas, paniquant, j'avais alors pensé qu'elle était restée sur la petite table près de la piscine.

Ouf... tout est bien qui finit bien... pour l'instant, jusqu'à ce que cette personne qui sait parle...

Liam

J'ai eu tellement peur pour elle. Cet homme, il me donnera toujours aussi froid dans le dos. Cette façon qu'il a de nous dominer tous. Le chef invétéré de sa meute. Et cette façon de la dominer elle. C'est outrageant. Il va la tuer, la détruire et réduire son cœur et son âme en miettes si ça continue longtemps ainsi.

Ma Félicia... dire que tout ça est de ma faute. J'espère qu'elle ne m'en veut pas trop. Mais ce n'était pas un caprice, cette bague à son doigt... C'était trop. J'avais besoin de le sentir moins présent entre nous deux, cet homme qui peut la prendre, la posséder autant de fois qu'il en a envie. Je n'en peux plus de les imaginer tous les deux. Ce qu'il lui fait, comment elle réagit. Lui réserve-t-elle à lui aussi ce petit cri irrésistible quand elle jouit dans ses bras ? Il a l'immense bonheur de connaître son corps beaucoup mieux que moi. J'ai peur de ne pas faire le poids. Il a tellement d'avance sur moi, ce salaud. Je me demande si elle s'est laissé prendre par lui... plus bas derrière. Bon Dieu... j'ai vraiment envie de tuer ce type de mes mains nues ! La jalousie m'étouffe un peu plus de jour en jour. C'est atroce. Je plonge dans l'eau froide de la piscine pour me ressaisir.

Alors que ma peau qui cuisait sous le soleil ardent se repâit de ce bain de fraîcheur, j'entends quelqu'un qui plonge, éclaboussant l'eau.

Éléanor me rejoint et nous nous enlaçons dans l'eau.

— Bonjour mon petit mari adoré, je te cherchais.

— Bonjour chère épouse.

— Tu sembles triste, mon cœur, ça va ?

— Oui, ça va... J'ai seulement un peu le *blues* aujourd'hui... mais ça passera.

— Tu veux te confier ? Tu sais que je suis là pour toi, ne l'oublie pas...

— Non, je n'oublie pas...

Je lui souris. Toujours aussi attentionnée, celle-là. Si au moins je pouvais me confier... Mais non, même si elle me donne l'illusion d'être là pour moi, je n'ai personne ici.

— J'ai une idée : tu m'accompagnes au spa ? Petite séance de relaxation sous les jets bienfaisants des baignoires... Ça te dit ?

— Il ne fait pas un peu chaud pour ça ?

— Tu me connais... toujours maître de la situation : j'ai fait réduire la température au minimum ce matin... On y sera bien. Viens, l'odeur d'eucalyptus t'apaisera. Après, je t'amène dans la salle des massages et je m'occupe de toi.

Intéressant... Difficile de refuser une telle offre ! Nous sortons de la piscine et atteignons nos serviettes de plage installées sur une chaise longue.

— Nous ne serons pas seuls par contre... pour le spa en tout cas. Mais ne t'inquiète pas pour le reste, juste toi et moi, mon beau !

Elle me fait un clin d'œil. Tous les deux en maillot, nous nous dirigeons vers l'ouest de la citadelle pour

retrouver les installations extérieures du centre de spa.

— Qui y sera ?

— Je ne sais pas exactement, mais il est certain que Gabriel et Félicia y seront... C'est Gabriel qui m'a d'ailleurs lancé cette invitation. C'est fou, nous habitons la même maison, mais mon frère et moi n'avons guère le temps de nous voir. Bon Dieu qu'il est occupé celui-là !

Mon cœur s'emballe. Elle sera là. Mais avec lui. Donc, encore cette sensation ambivalente qui m'attend, ce tableau mitigé : du doux et de l'horreur pour les yeux. Elle, sa beauté et les désirs qu'elle fait naître en moi quand je la vois, mais dans ses bras à lui, ses mains trop pressantes sur son corps à elle, cela me donne une horrible envie de gerber !

Nous arrivons au spa. Il y a quelques autres filles avec eux. Heureusement, ils ne sont pas l'un contre l'autre dans l'eau. Vision rassurante. Lui se prélassait aux côtés de son fils ; elle discute – chuchote plutôt, dans le respect de ce lieu de calme et de repos – avec Alyssa, Asia et Martina. Les filles sont de bonne humeur. Nous déposons nos serviettes. J'entreprends ma descente dans ce spacieux bassin à remous. *Elle* me repère à cet instant. Son regard la trahit et elle cesse de discuter, la parole coupée. « Attention, bébé, sois plus discrète, me dis-je intérieurement, mais mon Dieu que j'aime voir que mon arrivée lui fait autant d'effet ! »

Elle est juste trop *sexy* dans son maillot blanc qui met sa belle poitrine ronde en valeur... sans parler du contraste avec sa peau dorée au soleil. Cette peau si satinée...

— Salut les filles !

Éléanor rejoint le cercle de filles. Je dois rejoindre les hommes, moi ? Merde, comme si j'en avais envie... Mes ennemis... Bon, Charles ça va toujours : il est sympa avec moi et je me suis rendu compte en apprenant à le connaître que nous partageons un peu les mêmes champs d'intérêt dans la vie. Mais le maître, vous savez comme je l'ai en horreur...

Les hommes me saluent alors que je les rejoins.

— Tu as bonne mine, je vois que ton entraînement est efficace, cher Liam...

« Ouais, merci pour le compliment, maître, et ce magnifique corps d'Apollon qu'est le mien a baisé votre fiancée il y a à peine deux jours... »

— Oui, disons que je me donne à fond et que c'est payant.

— Tu veux un rhum ambré ?

— Oui, d'accord.

Gabriel fait signe à une servante un peu en retrait à l'arrière d'aller me préparer un verre.

— Alors, comment s'est passé ton séjour en Amérique du Sud ? Nous n'avons pas eu l'occasion d'en discuter...

Je me lance donc dans une conversation avec mon ennemi juré, qui a toujours un tas de trucs intéressants à ajouter. C'est fou comme il est cultivé et éloquent comparativement à moi. Il me donne des complexes, cet homme. Félicia doit bien se rendre compte que je ne fais pas le poids sur le plan intellectuel, culturel et tout...

Les filles nous rejoignent. Elles forment un demi-cercle devant nous.

— Vous êtes sages, les hommes, nous lance Éléonor.

Elle fait la bise à son frère. Ils se mettent à discuter. Pendant ce temps, j’ose lancer à la dérobée un tendre regard à ma belle. Elle me répond avec un doux sourire subtil. Je reçois ce dernier comme une caresse sur ma joue. Ça me fait un bien fou. Mais ce bien ne dure pas, hélas.

— Approche, ma princesse.

Elle s’avance timidement vers lui, la tête presque baissée... « Bébé, relève la tête, ne te laisse pas autant dominer par lui, pour l’amour du ciel ! » Il l’enlace dans l’eau. Elle se blottit contre sa poitrine. Il lui donne un baiser sur le front. Je me souviens alors du contact de sa peau contre la mienne dans l’eau, lors de notre baiser dans la mer, notre premier à la citadelle, alors que je lui apprenais les rudiments de la plongée sous-marine. Ou cet autre moment, lors de mon retour à la citadelle il y a à peine quelques jours, nos corps trempés sous la pluie.

Ah... la cruauté de la nostalgie, la cruauté de l’envie... la vorace, la destructrice jalousie.

Je peine à me maîtriser quand l’homme lui fait subir le contact de ses lèvres sur les siennes, avides, quasi acharnées, et que sa main glisse dans son dos délicat, jusqu’à ses fesses, dans ce maillot qui les cache à peine... Ce postérieur qu’il caresse doucement aux yeux de tous... sans aucune pudeur... Et c’est là que je croise ce regard bleu, glacial. Et je comprends. Il le fait exprès, il veut m’atteindre en plein cœur. Il me torture et le fait consciemment en marquant son territoire, me laissant percevoir qui est le maître alpha... « Mais cela ne se passera pas comme ça, monsieur Addams ! Vous me connaissez si mal. En fait, vous ignorez tout de moi. Cette fille est mienne. »

Félicia

Je suis en train de suer ma vie. Maudit soit Émilio pour ce programme d'entraînement de malheur. Pour la prochaine minute, l'elliptique maintient à une hauteur très cruelle et désagréable les pauvres muscles de mes cuisses, de mes fessiers et de mes mollets en feu. Je sais que l'intensité redescendra sous peu. Mais que faire en attendant ? Arrêter la machine ou tomber dans les pommes ? « Mais non, allez, espèce de fillette, il ne te reste plus que cinq minutes à respirer comme si tu courais le marathon depuis des heures. »

Alors que le schéma dans l'écran devant mes yeux m'indique que l'appareil est sur le point de redescendre à une inclinaison et à une résistance acceptables, je me mets à mieux respirer à nouveau et je commence à promener mon regard dans la salle de gym. Nous y sommes presque toutes les filles en même temps aujourd'hui. C'est rare. Je les examine, ces beautés renversantes, avec leurs formes de rêve. Et je tente d'analyser leur regard. Laquelle d'entre elles sait ? Laquelle a tenté de me mettre en garde avec la bague dérobée ? Laquelle détient le cruel pouvoir de nous détruire, Liam et moi ? Je n'en ai aucune idée. Morgane, sa femme ? Une sœur du maître ? Une épouse de Charles ? Une maîtresse ? Mais en fait, ce n'est peut-être même pas l'une d'entre elles, ça peut être une servante. Ou un gardien de sécurité. Ça peut être n'importe qui ! C'était si bien parti pourtant, le début de nos petites rencontres clandestines et si jouissives... du bonheur enfin pendant quelques instants. Mais maintenant, après un seul moment de rapprochement intime, il nous faudra non seulement redoubler de prudence, mais également distancer nos rencontres qui l'étaient suffisamment déjà !

Mon entraînement terminé, je descends de l'elliptique, les jambes tremblantes, les muscles gonflés à bloc. Normal, après une heure et demie d'exercice : tapis roulant, série de machines de musculation, abdos sur tapis, puis l'elliptique. C'est exigeant, mais ça fait du bien. Au corps et au cerveau. Ah, cette chère endorphine... une chance qu'elle existe... J'en suis devenue dépendante. À mon retour de la citadelle, c'est sûr que je continue à m'entraîner dans un gym... J'avais toujours cru que ces endroits n'étaient pas faits pour moi, et pourtant !

Soudain, je me mets à rire de moi-même intérieurement – un rire jaune – en repensant à ce que je viens de me dire : « à mon retour »... Je parle comme si j'étais tout bonnement partie en voyage et que je me préparais à revenir au pays. Pauvre fille ! Tu délirés... Ne vois-tu pas qu'il n'y a AUCUN avancement dans tes projets d'évasion ? Ni de ta part ni de la part de Jasmine ou de Liam. Le seul retour qu'il y aura en sortant d'ici, c'est un retour à la poussière. Cela doit être une réaction d'autodéfense, de survie, une réaction normale de notre cerveau de croire le contraire pour réussir à fonctionner quand même et survivre, pour endurer les journées ici sans flancher. Comme les gens en phase terminale, croire en une chance de guérison miraculeuse, possible, faire confiance à la vie...

Jasmine me rejoint.

— Ça va, ma petite Félicia ? Tu sembles avoir travaillé fort... Tu es toute rouge. Je dirais même écarlate.

Je lève les yeux au ciel en lui adressant un sourire en coin.

Oui, je sais : je deviens un vrai homard quand je travaille dur physiquement. C'est comme ça depuis mon enfance. On m'a souvent fait la remarque pendant les cours de gym à l'école... ces maudits cours de gym... je n'ai jamais été très douée pour ça, moi et mon corps mal coordonné, ma maladresse. En plus

j'étais toujours dans la lune... C'est nul ça, pour les sports d'équipe ! C'est pour ces raisons que j'ai toujours préféré les sports individuels.

— Oui, en effet, je me suis donnée à 100 %... Tu viens ? On monte à l'étage ?

— Oui... attends, l'étiquette de ton t-shirt se voit derrière. Ce n'est pas très élégant.

Pendant qu'une main replace mon étiquette, son autre main glisse furtivement une boîte de contraceptifs dans la poche de mon short. Enfin, je suppose bien que c'est ça. En fait, je suis convaincue que c'est ça. Il ne me reste qu'une pilule à ma première boîte.

Je souris à mon amie. Elle fait de même. J'adore être complice avec elle. Elle a un cœur en or, cette fille. Je lui dois tellement. Une chance qu'elle est là. Elle et Liam. Je sais que je peux compter sur eux.

* * *

Il est 23 heures. J'admire l'immense sapin de Noël à l'extérieur. Il est démesuré, d'un vert intense, paré d'ornements lumineux turquoise, rouges et dorés. Si scintillant... Je le trouve très réussi, impressionnant. C'est Noël dans quatre jours et ensuite la nouvelle année. Le *party* du siècle nous attend, à ce qu'il paraît.

Ce soir, nous avons droit à une fête à l'extérieur. Je suis déjà bien avancée en alcool, car j'ai partagé un souper bien arrosé avec Gabriel et nous avons descendu cette délicieuse bouteille de cabernet-sauvignon en à peine trente minutes. Enfin, pour être plus précise et honnête, il n'a pas été juste « bien arrosé », ce souper... Je pourrais aussi le qualifier de gourmand, de voluptueux... et de jouissif... Oui, bon, c'était bien... Comme d'habitude, le maître a assumé son rôle et sa sensualité ajoutée à sa puissante virilité m'ont fait voir des étoiles. Je repense à ces ébats d'il y a à peine une heure. Cela s'est passé dans le coin cuisine de la petite salle à manger du troisième. La servante était sortie, après y avoir déposé notre bouteille et nos verres sur l'îlot. Après que Gabriel a verrouillé la porte – et que ma poitrine s'est mise à palpiter d'appréhension – O.K., d'excitation... – Gabriel m'a installée brusquement sur l'îlot en question et le reste s'est fait tout seul. Il m'a simplement ouvert les jambes, a poussé de côté mon *string*. Ensuite, l'homme bien en contrôle de la situation a baissé sa braguette, et il n'y a eu aucun préliminaire. Enfin, avant il y a eu toutes ces belles paroles échangées... Vous savez, celles qui font sentir à une femme qu'elle est vraie, aimée, désirée, unique. Il est tellement doué là-dedans... Est-ce de la manipulation ou est-ce que ces paroles à mon égard sont honnêtes ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, par contre, c'est qu'en plus de ces délicieuses paroles qui sonnent vraies à mes oreilles, il y a ce regard de mon ravisseur... celui qui vous fait devenir comme de la guimauve. Qui vous donne l'impression de vous liquéfier. Sa voix chaude, au creux de mon cou, mêlée à son odeur suave, à me rendre presque folle, m'a allumée en une fraction de seconde. J'ai eu honte tellement l'excitation m'a gagnée rapidement. Comme chaque fois. Qu'il me touche physiquement ou qu'il m'émoustille tout simplement en utilisant des mots, il sait indéniablement comment me mettre dans tous ces états. Comment me préparer à le recevoir. C'est horrible.

Le comptoir dur sous mes fesses, le bruit de deux casseroles tombant sur le sol alors que la main de l'homme les pousse sauvagement pour faire de la place, mon cri de stupeur, ses poussées tout au fond de moi, sa main dominante retenant fermement mes cheveux du côté gauche pour mieux pouvoir embrasser mon cou offert, toute cette brutalité m'a fait l'effet d'un ouragan traversant mes terminaisons nerveuses, prise dans un tourbillon de pulsions bestiales.

Des sons ont rapidement émergé de nos gorges sous ce plaisir vif, imprévu, juste avant le souper, alors que le bassin de Gabriel cognait, que le mien faisait de même, que l'intérieur de mes cuisses bien

écartées ne demandait qu'à le recevoir encore et encore. Et un dernier cri discordant a annoncé l'imminence de l'orgasme, puis un autre. Des cris en harmonie avec cette jouissance m'ayant submergée vivement.

Le problème, c'est qu'après ce moment d'abandon et d'intimité, j'ai pensé à Liam pendant tout le repas et j'étais mal.

Il est là, justement, devant l'immense sapin, main dans la main avec sa femme. Moi, je discute avec les filles. C'est à ce moment qu'il devrait croiser mon regard. Mais non, il la regarde, elle, dans les yeux. Cette dernière lui prend la main, l'attire vers lui et l'embrasse... longuement, mon Dieu... Elle a une main sur son cul, merde...

Dans ces moments-là, je suis incapable de me raisonner. Il y a à peine cent vingt minutes de cela, le sexe de monsieur le maître me martelait l'entrejambe et, pourtant, cela n'a pas atteint ni diminué l'amour que je porte à Liam... Ça doit être pareil pour lui, c'est logique. Mais non, ce n'est pas la même chose ! Lui et elle... les imaginer... C'est insoutenable.

Au moment où elle l'attire avec un regard de feu vers le jardin – et tous ses mille et un recoins sombres – je ne me contiens plus. Je deviens enragée. Vite, un verre !

Une heure plus tard, je suis saoule, j'ai avalé peut-être six verres de vin. Je me sens agitée et en manque d'attention. J'ai envie d'arracher la chemise de Gabriel tellement elle sent bon. Il rit.

— Calme-toi, mon ange, tu n'es pas rassasiée à ce que je vois... J'avoue que c'était un peu précipité ce soir, notre petite partie de jambes en l'air. Je compte bien me reprendre dès cette nuit.

— Ça me plaît, cette idée...

Je l'embrasse fougueusement avant qu'il ne rejoigne les hommes. Moi, je rejoins les filles. Puis, je vais au bar, j'ai envie de quelque chose de plus fort... comme du *Jack Daniel's*. Mais un *Jack Daniel's Winter Jack*... Pour me mettre dans l'ambiance du temps des Fêtes... C'est Charles qui me l'a fait découvrir la veille – whiskey, cidre de pomme, cannelle et clou de girofle. Un bon mariage. Il me semble que mes parents aimeraient ce cocktail en rentrant les bottes enneigées, un soir froid de la fin décembre...

Oups ! Liam est au bar également. Je garde mes distances, mais il se trouve à peut-être 30 centimètres de moi, ça devrait aller. Et la bonne nouvelle, c'est que j'ai Gabriel au loin là-bas dans mon champ de vision et il est de dos. Mais je ne serai pas de très bonne compagnie pour Liam, je crois... Mon humeur est fragile...

— Tu viens de passer un beau moment avec ta femme ? que je demande d'un ton faussement détaché.

— On est allé marcher un peu...

— O.K., don Juan, t'es pas obligé de m'épargner... je ne suis pas conne, quand même...

— Désolé... il me semble que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire, me répond-il avec un air de chien battu.

— Peut-être qu'elle n'est pas toujours bonne à dire, mais elle crée la confiance...

— Tu ne peux pas m'en vouloir de jouer mon rôle...

— Non... je sais... C'est la façon dont tu la regardes ; vous êtes complices... Ça me blesse...

— Arrête de te torturer, bébé, je joue le jeu. Et tu fais la même chose avec lui.

Il a baissé le ton et ses yeux ont scruté un large périmètre en me le disant.

— Je sais...

Mon verre est arrivé. J'en prends une immense gorgée avant de repartir sans saluer. Mieux vaut ne pas éterniser nos petites discussions... Désolée pour lui de m'être montrée désagréable... C'était plus fort que moi...

Je me laisse imprégner de la musique assourdissante, prends une ligne de cocaïne en compagnie des filles (oui... encore !), puis je cours avec elles vers la mer. Nous nous mettons toutes nues et crions comme des demeurées les bras bien ouverts, laissant les vagues fouetter nos corps, la fraîcheur nous frappant brusquement. C'est délicieux, cette eau salée, rugueuse, cette brise dans l'humidité, ce sable sous nos pieds nus, cette immensité... tout cela mêlé aux sensations euphorisantes de la drogue et de l'alcool. Sans compter ces mâles qui nous ont rejointes sur la plage, qui nous reluquent, éblouis, fiers. Une chance qu'il fait noir. On voit mal nos corps, je pense. Je me souviens de cette soirée, ce *party* sur la plage il y a deux ans, quand tout le monde, sauf moi, trop timide, avait pris un bain de minuit en riant à s'époumoner. J'étais la seule à être restée sur le rivage, trop réservée pour suivre les autres. J'étais fière de m'être respectée malgré l'insistance de tous pour que je vienne les rejoindre, mais quand même, je me souviens avoir envié un peu ce groupe de fêtards qui ne faisaient au fond que profiter de la vie. Moi et ma retenue, ma sagesse... Mais ce soir, je ne suis plus cette sage petite fille. Je me lâche... complètement.

Alors que je m'amuse toujours sans trop réfléchir, je sens de larges mains se poser sur mon corps. Ces dernières viennent encercler mes épaules.

— Allez, on se rhabille maintenant, mademoiselle Roby, vous allez prendre froid...

— Mais... il fait chaud ce soir...

— On ne rouspète pas, jeune fille...

Gabriel me donne ma robe, tout éclaboussée d'eau de mer et de sable. Il la secoue et m'aide à l'enfiler. Les autres filles se rhabillent également. La présence du maître si près leur a fait retrouver leurs esprits.

— Gabriel, c'est une belle soirée, j'ai envie de veiller encore un peu...

— Tu es libre de faire ce qu'il te plaît, mon ange.

Oui, évidemment... comme si je l'étais vraiment...

— Mais n'abuse pas trop des bonnes choses. Garde-toi des forces pour les célébrations du Nouvel An. Tu n'as rien vu encore.

— Ouf... ça promet !

Nous allons danser. Et je m'étourdis encore et encore. Je suis pleine d'énergie. Pleine de joie, même, on dirait. De la fausse joie, créée chimiquement, mais quand même, je la prends. Je suis en carence comme ce n'est pas possible !

Liam apparaît soudain devant moi alors que le champ est libre...

— Tu prends de la drogue maintenant, Félicia ? C'est nouveau ça...

— Et qu'est-ce qui t'amène à cette triste conclusion ?

— Je t'ai vue en pleine séance de lignes avec Martina tantôt... et j'avoue que je n'ai pas aimé du tout. Tu ne devr...

Je lui coupe sèchement la parole.

— Je t'ai dit de ne pas me dire quoi faire, Liam... Tu ne vas quand même pas me dire que tu ne le fais pas toi aussi ?

— Non... je ne le fais pas justement. Au moins une chose qu'ils ne nous forcent pas à faire ici...

— Bon et bien, désolée de te décevoir, cher Liam... mais ça m'a fait du bien ce soir...

Éléanor arrive derrière son époux.

— Tu viens, chéri ?

— Oui, il est tard...

Puis, il s'en va. Avec elle. Et moi je reste avec l'idée que je le déçois et ça me tue.

Je repense alors à ce qu'il m'a dit la veille, que ça lui faisait de la peine de ne pas m'avoir vue m'épanouir sexuellement... que ça se soit passé avec quelqu'un d'autre.

Et là, je pense...

« Ah, Liam, ne vois-tu pas que ce que nous avons vécu à une certaine époque n'était que du vent ? Jamais nous ne serons vraiment réunis. Et même si nous sortons un jour de cet endroit maudit, j'ai bien peur qu'il en soit déjà fini de nous deux, de ce que ça aurait pu être. Ils nous ont détruits. Il ne reste plus rien de ce que l'on était. Jamais plus nous ne retrouverons cette joie de vivre innée, cette confiance en la vie, celle qui nous permettrait de nous abandonner l'un à l'autre, heureux et en toute confiance. Nos démons intérieurs nous poursuivront jusqu'à la fin de nos jours, et l'un à côté de l'autre, cela deviendrait insupportable, nous rappelant amèrement l'un l'autre la citadelle, cette perversion qui a fini par nous gagner à notre tour. Plus jamais d'innocence, d'abandon réel ne nous sont permis. C'est fini. Le bonheur n'est plus possible entre nous deux. Juste des déchirements, juste de petits éclats, des petits reflets éphémères de ce bonheur quand nous nous retrouvons... »

Malgré tout mon désespoir, je continue à fêter pour oublier... jusqu'aux petites heures du matin.

Je termine ma séance de manucure et de pédicure au salon de beauté. Je me dirige vers la bibliothèque. J'ai le reste de l'après-midi libre pour faire ce qu'il me plaît ! Quelle joie ! Un bon roman au jardin. Quoi de mieux ? Je prends l'ascenseur qui me mènera au septième vers l'immense bibliothèque tout en hauteur. Avec des échelles et tout. Elle est tout simplement à faire rêver... Ce que je donnerais pour en avoir une semblable à la maison... Enfin, dans mon ancien chez-moi...

Au quatrième, la porte s'ouvre. Liam apparaît, le regard fougueux. Ouf, qu'il est sexy.

— Tiens, tiens, celle que je cherchais.

— Vraiment ? demandé-je d'un ton perplexe.

Je ne le crois pas vraiment.

— Oui, ils sont tous en réunion jusqu'à 15 heures... tu savais ?

— Non...

Il monte, attend que les portes se referment puis immobilise l'ascenseur en appuyant sur le bouton noir. Son regard est imposant.

— Mais qu'est-ce que tu...

Je n'ai pas le temps de terminer qu'il me cloue au mur du fond et m'emporte dans un baiser brûlant. Agréable impression de déjà-vu, me faire quasi brutalement clouer à un mur. Ce bar me revient alors à l'esprit... le *Vieux Shack*... Cette soirée électrisante, notre premier contact physique, à l'origine de notre lien immuable. Ses lèvres chaudes sur les miennes, notre premier baiser inoubliable...

— Il faut profiter comme on peut des lieux sans caméra, non ?

— Oui...

Mon cerveau arrête de réfléchir. Liam a raison. Je suis soudain affamée de lui. Je ne me retiens plus. Alors que nos lèvres ne se lâchent pas, qu'il tire sur ma lèvre inférieure, ce qui me rend folle, il détache le bouton de son jean, je remonte ma jupe sport. Puis, voilà que je le change de place avec moi, brusquement sans prévenir, pour qu'il soit lui contre le mur et que je puisse m'accroupir, faisant glisser son jean, puis caressant son érection, cette bosse démesurée, sous son *boxer* à rayures. Je rêve de le goûter, ce sexe, depuis l'autre jour, au petit déjeuner, dans son jogging appétissant. Je n'ai jamais eu l'occasion de le faire. L'ascenseur : l'endroit rêvé pour ça, non ?

— Qu'est-ce que tu fais, bébé ? Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Justement, je rentabilise ce temps. Je te veux dans ma bouche, Liam.

— Félicia...

Il respire fort. Je le caresse de plus en plus langoureusement, de haut en bas, son corps, son ventre, ses cuisses et son sexe. Je fais glisser son *boxer*. Il est vraiment beau. C'est imposant. Viscéral. Grossier même. Et vraiment appétissant... cette peau si douce, cette texture soyeuse, cette fermeté. J'embrasse d'abord le creux de son entrejambe, puis, je frôle son gland de mes lèvres et le fais disparaître dans ma bouche. C'est vrai que je n'ai pas beaucoup de temps pour le déguster... Il faut faire vite... Je le suce donc, sans perdre de temps, sans détour. D'abord, d'une pression raisonnable, puis intensifiée, tout comme la vitesse. Pendant ce temps, Liam gémit. Je caresse ses bijoux de famille de ma main gauche

alors que l'autre main serre la base de son sexe pour plus de sensation, ses mains à lui dans mes cheveux, caressant ma tête... C'est presque aussi bon que de le sentir en moi.

— Nom de Dieu, Félicia...

Je continue un peu, puis il me force à remonter.

— T'es une vraie déesse. Tu me fais perdre la tête. Mais on n'a plus de temps. Il faut que je te possède un peu. J'en ai besoin. Être collé à toi, mon Dieu, je suis en train de devenir fou à toujours me tenir à distance. Je suis en train de craquer, Félicia...

— Je sais... C'est tellement douloureux.

On ne pourra plus vivre très longtemps dans cet état avancé de tension, d'intensité. Il faudra bien que ça cesse, car ça nous tuera.

Il fait trop chaud dans l'ascenseur. Je m'aperçois que la climatisation semble être en panne. Nos peaux moites, presque mouillées, mes seins douloureusement tendus sous mon t-shirt et ses mains qui les caressent avidement. Puis, son sexe qui s'élance à la rencontre du mien, qui me brusque.

Liam gueule mon nom. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état de tourmente. Je pleure. Le plaisir est tumultueux. Mon orgasme est plein de violence. Le sien aussi. Puis, c'est fini. Nous demeurons enlacés quelques secondes à reprendre notre souffle. Je rabaisse ma jupe, il se rhabille. Il faut sortir d'ici au plus vite. Ça presse. Je me rends compte qu'on appuie sur l'ascenseur tout en bas. Quelqu'un veut monter. J'appuie à la hâte sur le bouton noir qui remet en marche l'appareil. Nous ne parlons même pas. Nous nous lançons seulement un regard attendri, mais douloureux. Je serais demeurée couchée sur son torse tout l'après-midi. Dire que la majorité des femmes se plaignent que la chambre à coucher manque d'originalité pour l'acte. Moi, je ne rêverais rien de mieux avec Liam que le lit confortable d'une chambre à coucher douillette où nous pourrions partager toutes sortes de moments intimes. Pas juste du sexe.

Je sors donc au septième étage – comme le septième ciel... « Ce que tu me fais voir, Liam... »

Lui reste dans l'ascenseur pour se rendre je ne sais où.

J'ai l'impression que l'odeur du plaisir inonde la cage d'ascenseur.

* * *

Je suis tombée par hasard sur ce recueil de poésie à la bibliothèque. Je ne suis pas une grande amatrice de poésie en général, mais la vieille couverture rêche et bleutée du livre m'a étrangement attirée – et son odeur (l'odeur des vieux livres a quelque chose de fascinant...). Peu importe, il y a cette citation de ce poète français du XIX^e siècle : « Il est de beaux yeux, qui sous leurs doux regards, cachent un cœur glacé. » Ces quelques mots me font penser à Gabriel. Gabriel et ses yeux. Gabriel et son cœur meurtri. Sa folie. Comment va-t-il, en fait, celui-là ? Je le trouve étrangement serein ces derniers jours. C'est agréable de le voir ainsi, sauf que ça me fait peur, comme si ça n'augurait rien de bon. Je ne le vois que très rarement le jour. Il s'occupe à distance de ses affaires, toujours dans son bureau ou travaillant sur son iPad, à penser, chercher, réfléchir, décider, décider et décider encore. Ça doit être lassant à la fin. Quand ce n'est pas pour ses affaires qui fructifient dans la société, c'est pour la citadelle. Je ne sais comment il fait pour garder le contrôle sur tout, tout le temps. Tout calculer. Mais il est à l'aise là-dedans. C'est lui. Ça ne pourrait pas être autrement, j'imagine... Il a probablement le contrôle sur tout... sauf sur moi, celle qui le déstabilise, celle qui représente son exception à la règle. Avec moi, c'est... compliqué pour lui. Je le sais

bien. S'il savait à quel point il n'a pas le contrôle sur mon esprit, sur mes pensées, mes désirs, mes actes quand il n'est pas dans les parages, ça le rendrait fou, encore plus qu'il ne l'est déjà. Je pense à tout ce qui se passe à son insu... ma prise de contraceptifs, la personne secrète qui sait ce qui se passe entre Liam et moi, Anne qui sait des choses qui me rendent si curieuse... tout cela est si dangereux. Je continue ma lecture de citations d'écrivains célèbres : « Tes yeux, où rien ne se révèle de doux ni d'amer, sont deux bijoux froids où se mêle l'or avec le fer. » Un vers de Charles Baudelaire extrait de son fameux recueil *Les Fleurs du mal*. Je frissonne à la lecture de ces deux vers qui me rappellent une fois de plus mon ravisseur. L'or et le fer... le beau et le mal en lui. Ses yeux... les bijoux de son charme glacé. Puis, celle-là me fait davantage penser à Liam : « Je n'ai plus d'autre ciel que le bleu de tes yeux. » Ces mots viennent de Jules Sandeau que je ne connais pas, extrait de *Marianna* datant de 1839.

Mes yeux s'attardent encore un peu sur ces belles citations sur le thème du regard. Et je me dis que le regard est le point de départ des sentiments amoureux. C'est bien vrai : je repense à ma première rencontre avec Liam. J'ai eu beau le trouver attirant de loin, tout s'est joué quand nos regards se sont croisés. Ce doux regard... Si ce regard avait été chargé d'indifférence, mon emballement aurait cessé, et jamais rien ne se serait passé entre nous deux. Ne dit-on pas que les yeux sont le miroir de l'âme ? Ils parlent. Je peux lire tant de choses quand je regarde ceux de Liam. Surtout, je m'y reconnais facilement. Au contraire, ceux de Gabriel sont insaisissables et me font si souvent cruellement baisser les miens, car ils prennent trop de mon regard, dégagent beaucoup trop de domination, sont trop exigeants. Trop. Juste trop. Mais enivrants.

Je contemple l'immense sapin de Noël en face de moi. C'est beau. Ça détonne dans la palmeraie. Je prends une gorgée dans la noix de coco à mes côtés. Une servante me l'a gentiment préparée et y a ajouté un soupçon de rhum cubain... quel délice ! On ne peut pas dire que ma vie est nulle ici quand même... un après-midi de fin décembre, loin du froid, de la folie des grands centres et des examens de fin de session... Au lieu de ça, j'ai passé la matinée à me faire dorloter au salon de beauté, j'ai fait l'amour à l'homme que j'aime dans un ascenseur et en ce moment je me prélasse sur une chaise longue entre la plage et le jardin à lire un recueil de poésie, avec le bruit de fond des vagues apaisantes... non mais quand même...

Quoi ? Il faut bien voir l'aspect positif des choses de temps en temps...

* * *

Le lendemain, je rapporte mon recueil à la bibliothèque. J'essaie de dénicher une autre trouvaille. Je tombe sur *Mercur*e d'Amélie Nothomb. Ma mère m'en avait déjà parlé... Essayons ça ! Je me dirige vers la sortie, le nez dans mon livre. Puis, bang ! Je rentre littéralement dans quelqu'un.

— Une vieille règle d'usage : il faut regarder devant soi quand on marche.

C'est Gabriel. Je suis étonnée de le voir ici.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? Une envie d'être transporté par l'esprit artistique d'un auteur ?

— Oui... l'art que tu m'inspires... Non, sérieusement, je te cherchais et j'ai tout de suite pensé que je te trouverais ici... en plein après-midi... je te connais bien, non ?

Il me fait un clin d'œil.

— Oui... de mieux en mieux, à ce que je constate.

Je me rends compte qu'il m'a fait reculer de plusieurs pas dans la bibliothèque.

À bout de bras par-derrière, il réussit à atteindre la porte et la pousse légèrement pour qu'elle se referme.

La nervosité me gagne. Pourquoi désire-t-il de l'intimité ici ? Dans la bibliothèque ? Qu'a-t-il à me dire ?

— Je me demandais... Tu m'accompagnerais en Belgique deux ou trois jours ? Idée de faire quelques achats pour les Fêtes... J'ai quelques affaires à régler pour mon projet de spa... Et il y a cette soirée mondaine où j'ai été invité et à laquelle j'aimerais que tu m'accompagnes. Elle est organisée par mon vieil ami... tu sais, le psychothérapeute...

— Oui, bien sûr. J'en serais ravie.

Il aurait pu m'ordonner tout simplement : « Tu m'accompagnes. » Et ça aurait été la même chose. Mais bon, il faut être de bonne foi : c'est *gentleman* de sa part de tourner l'ordre en demande...

— J'ai choisi d'inviter également Charles, Martina, Alyssa et Rose.

— Pourquoi elles ?

— Parce que des amis les demandent...

— Je vois...

Quel genre de soirée dois-je envisager ? Je n'en ai aucune espèce d'idée, sachant que je peux m'attendre à n'importe quelle surprise. Cela dit, l'idée de quitter la citadelle est excitante. Toujours ce léger espoir qu'il se passe quelque chose... Mais je ne dois pas trop me faire d'attentes cette fois, car je risque encore de rentrer bredouille, sans avancement quelconque.

C'est la première fois que je vais me retrouver dans une soirée d'envergure à l'extérieur de la citadelle. J'en avais entendu parler, que ça arrivait de temps en temps, mais cette fois-ci j'y participerai en chair et en os !

— Génial. Ça te plaira, j'en suis certain.

— Oui, ça ne fait aucun doute !

Il caresse ma joue, m'offre un regard affectueux. Puis, ses yeux se tournent vers la liseuse de cuir blanc derrière nous, près d'une haute étagère d'encyclopédies. Il me regarde avec des yeux incandescents. Ça y est, il est excité. Merde... « Pas dans une bibliothèque, monsieur Addams, il me semble que c'est un sacrilège pire que dans une église... toutes ces âmes, vieilles et jeunes, artistiques et scientifiques, flottant dans l'air... » Mais mes pensées n'arrêteront certainement pas ce qui est déjà amorcé : son désir intense et mon corps réceptif. Merde ! La danse lascive de nos corps commence, fluide et sensuelle, dans ce décor statique et circonspect. Le baiser de Gabriel est brûlant sur mes lèvres. Mes mains dans ses cheveux soyeux, puis mes ongles dans sa nuque quand il se blottit contre ma poitrine nue, le haut de ma robe descendu jusqu'à mon nombril. Mes seins blancs, à la peau délicate, délicieusement brusqués par sa barbe rêche, mais subissant la chaleur de ses douces lèvres dangereusement douées pour l'amour... Mon bas-ventre est chaud, tendu et humide. Alors que les doigts de l'homme s'infiltrèrent sous ma robe et me comblent d'un attouchement circulaire délectable, mes gémissements montent dans la pièce et je les entends résonner.

Mais c'est alors que je sursaute quand la porte grince. Quelqu'un est entré, je me cache la poitrine de mes mains. Mon Dieu... non... c'est Liam. Merde, pourquoi lui ici ? Qu'est-ce qu'il fout là ? Il tient deux livres dans sa main droite. Le sort va-t-il donc nous lâcher ?

Il nous a vus, visiblement mal à l'aise, et se retourne rapidement. Oui, c'est très embarrassant... et c'est peu dire : c'est tellement malheureux et malsain ! Juste trop !

— Ça va, Liam ? Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de mal... Mais si tu n'en vois pas d'inconvénient, je ne t'inviterai pas à te joindre à nous...

Liam semble figé.

— Tu peux te retourner vers nous, par contre.

Il obéit.

— Félicia, ne te cache pas, ça va, laisse-le te regarder un peu... Il le mérite bien après tout... Il s'est montré attentionné envers toi dans le passé...

Mon Dieu... je suis mortifiée. Si je ne me retrouvais pas devant mes deux amants en même temps, je serais atteinte d'une honte démesurée. La poitrine dénudée devant ce gars qui nous a surpris en pleine séance de sexe.

— Elle est magnifique, n'est-ce pas ? Je suis veinard, non ?

Liam ne répond rien. Il doit tellement se demander ce qu'il doit répondre.

— Tu peux me répondre.

— Oui, elle est ravissante...

Mon Dieu que c'est embarrassant et pénible ! Mais à quoi donc s'amuse le maître ? Il n'a pas idée de ce qu'il nous fait subir...

— Je sais que tu aimerais bien toucher ce que tu vois, mais il se trouve que Félicia n'est pas le genre de fille que l'on partage si tu vois ce que je veux dire... Juste à y penser, ça donne des envies de meurtre... qu'il faut apprendre à contrôler, cela va sans dire. Tu sais que je fais de gros efforts pour la laisser respirer un peu... Mais, je ne pense pas que tu comprennes ce que je t'explique, mon gars, car tout ça, il faut le vivre pour le comprendre... ce lien si fort...

— Oui, je comprends ce que vous me dites.

— Je t'invite à fermer la porte derrière toi.

Liam quitte les lieux, l'air tendu et gêné comme jamais. Vous ne vous imaginez pas dans quel état je me trouvais après ça... L'envie de faire l'amour m'ayant quittée, j'ai dû faire semblant, le temps que monsieur prenne son plaisir. Je n'ai pas fait semblant de jouir par contre. Ça, c'est impossible. Ce n'est pas contrôlable et ça arrive tout le temps quand ce monstre me touche...

* * *

J'ai croisé Liam une seule fois avant mon départ pour la Belgique. Il m'a simplement souri. Je n'ai pas aimé ce que j'ai décelé dans son attitude. Il manquait quelque chose dans ce regard. J'aurais tant voulu lui parler, le serrer dans mes bras, revenir sur ce qu'il a vu pour enterrer l'affaire loin derrière nous, pour le rassurer, pour le convaincre à nouveau que nous ne faisons que jouer le jeu. Mais je n'en ai pas eu la chance. Je lui ai en revanche lancé ce sourire, le plus doux et le plus désolé qui soit. J'espère qu'il l'a reçu comme je le voulais. « Liam, je t'aime... »

C'est ainsi que, par un matin pluvieux, je me suis envolée une fois de plus avec Gabriel.

L'homme s'est assis, tout à l'arrière, pour trouver un peu de tranquillité ; il doit travailler sur son iPad. Charles l'a rejoint. Je pense que le fils l'influence beaucoup dans ses affaires, et Gabriel lui accorde de plus en plus de responsabilités et de pouvoir au sein de ses compagnies. Cela ne m'étonne pas, car j'ai compris que Charles était un homme aussi doué que son père dans les affaires. C'est fou comme ils se ressemblent tous les deux. C'en est saisissant... tant physiquement qu'intellectuellement, sans parler de leurs mêmes goûts pour les femmes et la domination...

Martina, Alyssa, Rose et moi en profitons pour faire la belle vie : des revues de mode, de la musique *pop* plein les oreilles. Un oreiller confort en forme de « u » à l'arrière du cou, une couverture et des petites douceurs à grignoter. Le ciel nous appartient !

Et toujours et encore ce sentiment d'étrangeté quand je suis dans les airs.

Je me suis rapprochée de Rose ces derniers temps, elle est très sympathique, cette fille. Ce n'est pas ce que j'avais ressenti au début. Je m'étais laissé impressionner par ses airs un peu snobs. Mais je me suis vite aperçue que, sous cette façade pesante, se cache une fille vive, très cultivée et raffinée. Je comprends maintenant pourquoi ils l'ont choisie pour faire partie de la microsociété de l'île. Elle est moins frivole que les autres filles, un peu comme moi, mais en plus imposante, plus confiante peut-être. Et elle est très grande. Style mannequin haute couture. Ses jambes à n'en plus finir donnent des complexes. Sans parler de ses beaux grands yeux. Je me demande si Gabriel a déjà couché avec elle. Je sais qu'elle partage régulièrement son lit avec Éric, le bras droit du maître, car elle est sa maîtresse officielle. Pour le reste, je n'ai pas osé lui demander. Et elle n'est pas du genre à étaler sa vie intime comme d'autres filles. Elle est plutôt discrète. Nous n'avons pas le droit de discuter de ces choses-là, mais il y a quelques jours, elle m'a appris qu'elle venait de la région de la Gaspésie, son père étant un médecin très respecté de cette belle région estuaire et maritime du Québec, et qu'elle s'ennuyait terriblement de la simplicité et de l'authenticité de la vie là-bas. Son petit accent me disait bien quelque chose aussi. Elle avait déménagé à Montréal pour ses études avant de tomber malencontreusement sur le maître, il y a un peu plus de deux ans de cela...

La Belgique. L'esprit de Noël s'impose par-delà les océans, les continents, il faut croire ! Malheureusement, pas de neige en ce moment, mais la fraîcheur de l'air, les décors vivants et gais ainsi que les sapins nous font vivre l'imminence de cette fête. Plus que trois jours avant Noël. Nous reviendrons à la citadelle juste à temps.

Les rues de Bruxelles au cachet pittoresque sont de toute beauté. Nous déambulons dans les vieux quartiers. Les filles ont une puce dans le dos. Mon fiancé me glisse à l'oreille : « Je t'en mets une fausse, mon ange, juste pour faire semblant... pour les autres. »

Je ne sais si je dois le croire. Avec ce que j'ai fait la dernière fois à Paris, je ne serais même pas surprise qu'il soit en train de me mentir sans culpabilité !

Mais je n'en suis pas certaine et n'ose l'interroger davantage... à quoi bon en faire un drame et angoisser les autres filles avec mes appréhensions et mon mal-être ?

Nous logeons au dernier étage d'un spacieux hôtel en plein cœur du centre-ville. Je partage une chambre avec les filles. Deux dames anglaises, une coiffeuse et une maquilleuse, s'occupent de nous faire belles.

Ces dames ne parlent pas notre langue... J'imagine que c'est prévu, ça aussi, car nous sommes quand même en Belgique, pays francophone ! Elles nous préparent pour le bal de ce soir, un bal du temps des Fêtes chez les gens riches et célèbres. J'ai bien hâte de voir ça. Nos robes d'un rouge écarlate sont très serrées dans le haut et lacées au dos. Le tissu ample et satiné présente plusieurs épaisseurs vers le bas. On nous remet un masque. Un autre bal masqué, donc... Intéressant ! Les masques sont splendides, dorés et rouges, sertis de petites pierres blanches. C'est mon deuxième bal masqué depuis mon arrivée dans le monde extravagant de M. Addams. Lors de mon premier bal de ce genre, j'avais vécu mes premiers enivrements des plus décadents, j'y avais découvert ma frappante ressemblance avec sa défunte femme, Marie-Ange, et j'avais entrevu pour la première fois dans les yeux du maître toute cette douleur dangereuse et malsaine accumulée au fond de son âme...

Une limousine étincelante et spacieuse nous conduit dans le centre-ville illuminé de Bruxelles. C'est tout simplement splendide. Nous passons d'anciennes murailles, puis nous nous dirigeons vers le quartier du centre où le maître nous pointe la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule, puis la Bourse de Bruxelles. Dommage que la noirceur nous enveloppe, mais sous leurs lumières, ces bâtisses d'époque sont impressionnantes. Les filles et moi nous nous exclamons à profusion au fur et à mesure que la limousine s'infiltre dans les rues de ces vieux quartiers. Nous buvons un champagne délicieux. Dans le quartier Royal, nous passons devant la place du Musée, l'entrée du parc de Bruxelles et le Palais royal. Je suis emballée et prise d'une douce euphorie, celle que j'aime tant ressentir. Cette soirée s'annonce charmante et grandiose...

Parlant de grandiose : la salle ! Mon Dieu ! Comme dans les films. Avec un immense escalier tout en rondeur à deux embranchements qui n'en devient qu'un pour conduire les invités au fond de la salle. Le sol est éblouissant. La piste de danse est phénoménale. Et sans parler de ce plafond extravagant. Je me sens comme une reine pénétrant dans le château d'un prince. Mais j'ai déjà un roi à mon bras... Je ne vais pas à la rencontre de mon prince charmant. La soirée peut quand même être magique sans ce cliché. J'ai envie de prendre ça légèrement ce soir. Mais je ne me fais pas trop d'attentes non plus, car j'ai compris que les soirées qui commencent trop bien finissent indéniablement en queue de poisson ! Restons sur nos gardes, donc...

Je suis Gabriel à travers la foule d'invités masqués. Certains dansent déjà. On joue des morceaux plutôt jazzy pour l'instant. Mon fiancé me conduit vers un groupe d'hommes et de femmes, le masque relevé. Il me présente à deux femmes de son âge environ. Elles sont très chic toutes les deux, l'air hautain.

— Félicia, voici Carmen et Mélina. Ce sont mes cousines du côté paternel, évidemment...

Je me souviens que sa mère est québécoise. Or, ces dames ont des accents français. Elles me serrent la main et me font la bise sans trop d'émotion, plutôt détachées. Carmen s'adresse à Gabriel en le regardant :

— Oh... c'est elle, ta Félicia. En effet, elle est ravissante, cher cousin.

— Oui, vraiment... elle ressemble beaucoup à Marie-Ange, en effet, ajoute l'autre.

— Oui, je sais... mais Félicia ne représente pas juste ça... C'est une jeune femme très intelligente et sensible.

Il m'adresse un sourire. Je me sens rougir.

— Oui, je n'en doute pas une seconde, cher cousin... si tu l'as choisie. C'est bon de te revoir.

J'ai presque l'impression de ne pas être là, tant on me traite avec supériorité en ce moment. Comme s'il

était normal que je demeure silencieuse. Cela dit, j’aurais pu parler, j’imagine, au lieu de faire le bibelot. Mais pour dire quoi ? Pour prouver quoi ? Je suis sa chose, tout simplement. Je le suis donc docilement dans ses déplacements parmi les convives et je souris. Mon Dieu, suis-je devenue une de ces nunuches au bras d’un homme fortuné ?

Et ces deux femmes, ces cousines, me connaissent donc. Sont-elles au courant des activités criminelles de leur cousin ? On dirait bien.

Un homme nous rejoint. Les dames s’éloignent.

— Gabriel.

— Jean.

— Je te présente Mlle Roby... Mais je pense que tu l’avais déjà deviné, mon cher ami.

— Oui, en effet. Quelle délicieuse enfant. Tu l’as dépeinte très justement, mon cher.

Il prend ma main et l’embrasse. Je suis très intimidée. La dernière fois qu’un homme m’a fait ça, j’ai fini dans son lit... M. Smith... souvenir amer.

— Félicia, Jean est mon psychothérapeute et mon plus cher ami.

Oh... le psy. Donc, un autre qui sait tout. Je me demande si c’est le genre de psy charlatan, laveur de cerveaux, ou si c’est un professionnel, un vrai je veux dire, avec des études respectables, des diplômes sérieux et tout... Je n’en ai aucune idée.

Il projette une belle image en tout cas – comme tout le monde ici et à la citadelle en fait. Ça, j’ai appris que ça ne voulait rien dire.

Charles retrouve son père. Ce dernier présente son fils aux cousines. Elles ne semblent pas le reconnaître et sont surprises, car elles ont dû l’avoir vu la dernière fois alors qu’il n’était qu’un bambin. La chose serait logique, car, pour ce que j’en ai compris, le maître n’avait pas l’habitude de traîner son fils lors de ses déplacements à l’étranger... préférant l’abandonner temporairement – et fréquemment – sur l’île.

Je reste donc à discuter avec le psy. Cela m’est incommode, il va sans dire. Néanmoins, j’ai la chance brièvement de pouvoir analyser l’homme qu’il est.

— Vous êtes au courant, ma chère, que la dernière thérapie de M. Addams concernait avant tout ses problèmes de jalousie qui ont refait surface...

— Oui, je sais.

— Et cela s’avérerait nécessaire, selon vous ?

— Oui, bien entendu.

L’homme devient pensif.

— Cette jalousie... Vous savez, certains individus en sont possédés davantage que d’autres, mais elle se contrôle, bien entendu, quand on se donne les outils pour y parvenir... Tout allait si bien pourtant de ce côté pour lui depuis des années, mais je dois vous confier que je guettais une récurrence sérieuse un jour ou l’autre... L’homme éperdu qu’il est allait retomber amoureux, c’était inévitable. Heureusement, je suis là pour l’accompagner dans la gestion intérieure de ce sentiment néfaste qui, je sais, peut le conduire à des agissements regrettables.

L'homme me fait un clin d'œil. Plutôt sympa ce type.

— Sa jalousie... elle est en train de vous contaminer, non ?

Oui... j'aimerais lui avouer cette impression que j'ai, celle qui fait que plus mon ravisseur est en symbiose avec moi, plus j'ai l'horrible sentiment que son poison se déverse en moi, dans mes veines, jusque dans mes terminaisons nerveuses, se logeant au plus profond de mes connexions cérébrales, me possédant, me transformant un peu plus chaque jour... en quelque chose que je déteste.

— Vous croyez qu'il me fait devenir comme lui ? Jalouse à mon tour...

— Oui, cela serait habituel, créant chez vous stress, manque de confiance, peur, anxiété... Vous doutez à votre tour, vous vous laissez entraîner dans ces flots de tourments et de déchirures... Non ? Ai-je tort ?

— Non, vous avez raison.

— Je sais. Mais je suis là pour vous aider aussi, Félicia. Je suis de ceux qui croient fermement que la vie est trop courte et qu'il faut choisir la simplicité, le plaisir et surtout le rejet de tous ces sentiments de honte, de regrets, d'attentes trop élevées qui nous possèdent. Trouvez-vous que ce que je vous raconte a un sens, ma petite ?

— Oui, évidemment... vos intentions semblent honorables...

Bien que je me méfie comme de la peste de cet homme !

— Vous savez, la jalousie amoureuse est une émotion chargée d'agressivité. Gabriel a extrêmement peur de vous perdre, vous devez le comprendre. Je ne veux pas vous effrayer, mais sa jalousie excessive peut facilement se transformer en une forme de paranoïa si nous ne l'aidons pas, vous et moi, à la gérer. Je comprends ce qu'il peut vous faire subir... sa possessivité, sa domination, son besoin abusif que vous lui soyez exclusive. N'oubliez pas qu'il est convaincu que son équilibre psychologique repose entièrement sur le fait d'être lié à vous, la personne qu'il désire plus que tout. Mais il doit en arriver à comprendre à nouveau que la jalousie est en fait une conception erronée de notre environnement.

Nous continuons à converser un moment. Je dois avouer que ce professionnel semble savoir de quoi il parle...

La soirée se déroule bien à la suite de cet entretien constructif. L'alcool coule à flots, comme à la citadelle. Et j'en profite... comme à la citadelle ! Les musiciens sont excellents. Tout est extravagant autour de nous : les serveurs si chics, les décors, les tenues à couper le souffle de certains invités. Après une ou deux heures à festoyer, Gabriel me tire le bras.

— Viens, mon ange. On change d'air un peu.

Il m'attire vers les interminables escaliers, que nous gravissons main dans la main.

— Tu t'amuses ?

— Oui, c'est une soirée magnifique.

— Tant mieux ! Et ça continue. Nous allons juste la poursuivre de façon plus intime, avec un petit groupe de privilégiés que nous sommes...

Il m'intrigue. Où m'amène-t-il ?

Les escaliers du côté gauche nous font déboucher sur un long couloir tapissé d'un bleu élégant. Des chevaliers en armure longent les hauts murs. C'est peut-être *too much*, que je me dis. Mais bon, nous

sommes en Europe, au royaume des châteaux. Je dois en profiter, je ne verrai pas ça tous les jours...

Puis, je me souviens bêtement que je demeure moi-même dans un château, au large des Bahamas... quelle constatation insensée et improbable. Comment ça a pu arriver ? Je me le demande encore...

Le couloir s'assombrit tout au bout. Une cage d'escalier. Comme vous savez, je n'aime pas les cages d'escalier. Je serre plus fort la main de Gabriel. Nous l'empruntons.

Puis, cette odeur de substance illicite dans mes narines, de la mari, mêlée à des émanations d'encens... de cannelle et de muscade, je crois. Des ampoules rouges déclinent au gré de notre passage dans le couloir en des teintes plus violettes jusqu'au bleuté. L'éclairage nous guide devant cette porte dorée que le maître pousse. Je deviens nerveuse tout à coup.

Puis, juste avant de pénétrer dans cette pièce mystérieuse pour moi, Gabriel se tourne pour me regarder et m'avertit :

— Il se peut qu'il y ait un peu de nudité devant nos yeux. Ne te laisse pas impressionner, ne sois pas choquée. C'est de la beauté pour les yeux, c'est tout... rien de mal, juste des corps bien faits...

Oh merci. Au moins, il me prépare mentalement... Quelle délicatesse de sa part !

Il aurait pu me préparer davantage, car dès que l'on pénètre dans la pièce, le décor érotique me foudroie. À un mètre de nous, au centre de la salle de forme ovale, sont installés sur un centre matelassé entouré de poteaux un couple, un homme et une femme complètement nus... Non, enfin, la femme porte des sandales lacées, montant sur ses mollets bien découpés et l'homme arbore des tatouages couvrant son corps. Mais la vue de ce sexe colossal, érigé, comme ça, devant tout le monde, ça me choque... C'est la nature, oui, mais... Le corps de la femme aussi est imagé en mille et une couleurs et représentations plutôt abstraites sur ses bras, ses cuisses, ses chevilles... Quel couple charmant, se caressant là, amoureuxment, rien de bestial, mais ils se caressent, échangeant des regards amoureux, ne se lâchant pas des yeux devant le groupe de privilégiés – voyeurs. Ils sont peut-être une quinzaine... en plus de nous deux, les nouveaux arrivants.

Après nous avoir tendu un panier dans lequel déposer nos masques, un valet nous dirige vers une banquette veloutée et nous prenons place côte à côte. Cette dernière semblait être réservée juste pour nous. Une serveuse habillée d'un soutien-gorge élégant, mais transparent et d'une jupe très ajustée à taille haute vient immédiatement nous servir.

— Deux verres de votre meilleur cognac, s'il vous plaît, demande Gabriel.

Puis, il se tourne vers moi.

— Oh... ça te va, mon ange ?

— Oui, évidemment. C'est vous l'expert.

— Excellent. Ce sera donc cela, mademoiselle.

La serveuse, nerveuse et fébrile – à cause de Gabriel et de son charisme troublant – acquiesce à notre (sa) demande.

— Oui, tout de suite, monsieur Addams.

Tiens, tiens... elle sait précisément qui il est. Mon ravisseur est sans doute venu ici dans un passé récent, ou bien il était attendu. Nous continuons à regarder le spectacle.

— Ils sont beaux, non ?

— Oui...

Et là, je suis curieuse.

— Ce sont des danseurs nus ?

— Non, juste un couple comme toi et moi qui déteste la routine et qui aime vivre diverses expériences sensuelles pour pimenter leur relation. Tu sais comme moi que la routine tue l'amour, ma petite Félicia... Heureusement qu'à la citadelle, nous nous arrangeons pour éviter que s'installe cette plaie...

Mon regard scrute la salle. Non loin de nous, deux couples sur une banquette. L'homme et la femme s'embrassent, promenant avidement leurs mains l'un sur l'autre. Le couple de droite est presque en train de faire l'amour devant nous tous. La fille a la robe baissée jusqu'au nombril, les seins libres. L'homme l'embrasse et la caresse. Ils n'ont donc aucune inhibition ? Aucune pudeur ? Plus loin, deux femmes. L'une est assise, un joint à la main. L'autre est accroupie et embrasse ses longues jambes nues.

Quelle surprise de voir le psy arriver à nos côtés avec un de ses fameux papiers roulés à l'odeur si particulière... ce qui ne manque pas de me rappeler quelques *partys* de ma jeunesse pendant lesquels je n'osais pratiquement jamais faire comme les autres. Je partais toujours la première ! Il nous offre son joint allumé. Nous l'acceptons à tour de rôle. J'ai peur de m'étouffer, car j'ai fumé si peu de fois dans ma vie. Je m'étouffe en effet, mais très légèrement. Ouf, tant mieux ! Ça aurait été gênant et je ne voulais pas attirer l'attention sur moi inutilement. Je le redonne au grand ami du maître.

— Je suis fier de toi, mon ami : amener ta fiancée ici. C'est déjà un grand pas vers la guérison. De vouloir l'ouvrir au monde de la beauté, de la sensualité qui l'entoure, de vivre ça avec elle, accepter de la partager et gérer tes émotions...

Accepter de la partager ? Ai-je bien entendu ? Bon, c'est quoi ces *% / »\$ histoires de ...*/\$? Dans quelle galère est-ce que je me retrouve encore ?

— Oui, mais mon ami, sans vouloir te décevoir, nous sommes surtout ici pour profiter du décor, je ne veux pas forcer Félicia à faire quoi que ce soit contre son gré...

Je sais que cette affirmation est fausse ; il se contrefiche au fond de ce que je pense... Le maître finit TOUJOURS par me faire faire ce qu'il veut.

— Sauf que c'est la même règle pour tout le monde ici, renchérit le psy, même pour l'homme prestigieux que tu es... Vous profitez du spectacle, vous participez... D'autant plus que ça représente une activité saine pour toi, Gabriel. Tu as besoin de ça, pour te faire avancer... Comprends donc qu'il n'y a pas de mal à ce que l'on regarde ta fiancée, qu'on la touche, qu'on la désire. Ça ne change absolument rien aux sentiments que vous vous portez l'un l'autre. La complicité, la confiance, la dévotion vont bien plus loin que le simple plaisir charnel. Partager son plaisir avec d'autres belles personnes n'est-il pas au fond un doux réconfort mérité dans nos vies périlleuses en ce siècle de surmenage ? Nous avons besoin de cette dose de chaleur humaine, c'est bénéfique pour le corps et l'esprit. Se défaire de ses tabous... Juste prendre le temps de bien vivre, bien entouré. Faire un retour à la nature, sans masque, sans cacher nos corps. Et comme c'est pour une bonne cause, et pour le plaisir évidemment, je pense que Félicia acceptera de participer à cette charmante occasion qui vous est offerte ce soir... n'est-ce pas, Félicia ?

Je ne réponds rien. Je suis figée.

Puis, je demande :

— Vous attendez quoi de moi au juste ?

— Rien de précis, il faut laisser aller son imagination... Mais j'aimerais tout de même vous présenter deux personnes exceptionnelles... tout comme vous l'êtes, mes amis.

Il fait signe à un couple de s'approcher. Une fille magnifique, un peu mon genre, assez délicate, mais avec un corps de déesse aux courbes plus prononcées que les miennes. Et un homme, peut-être de 30 ans, vraiment très *sexy*. Françoise et Simon, un couple charmant en toute apparence ! Ils sont mariés depuis trois ans.

Nous nous serrons la main.

— Simon et Françoise se cherchent de la compagnie pour ce soir.

Maintenant, j'en suis certaine : le psy est vraiment un charlatan, à l'esprit tordu. Qui se ressemble s'assemble, à ce que l'on dit... Pas étonnant que lui et le maître soient de si bons amis. C'est drôle, j'ai l'impression qu'en compagnie de cet homme, que Gabriel considère comme son grand ami, mon fiancé est différent... moins contrôlant, peut-être même plus docile, obéissant, je dirais !

Monsieur le psy nous salue puis part rejoindre un couple lesbien au bout de la salle. Pendant ce temps, nous discutons avec le petit couple aux airs séducteurs. La conversation se fait d'abord polie et superficielle. Nous échangeons sur la ville, sur leur travail... lui est entrepreneur ; elle est avocate. Puis, nous discutons de l'endroit, du bal, de l'ambiance... Après une vingtaine de minutes, monsieur le psychologue-entremetteur-pervers revient.

— Je vois que vous avez fait connaissance verbalement. Pourquoi ne pas le faire avec vos corps maintenant ?

Ce dernier se tourne vers moi.

— Félicia, je t'explique, car je sais que tout ça est nouveau pour toi. Le but de l'exercice est de faire fi des autres, de te libérer de toute inhibition, de toute pensée négative, de te foutre carrément de ce que les autres autour, de ce que l'univers entier, pourraient penser et d'en arriver à te concentrer sur tes sensations, sur ton plaisir uniquement. Fusionner avec toi-même, avec ce que la vie a de plus doux et de plus intense à t'offrir. Cela demande une grande concentration et une grande ouverture d'esprit, mais je t'assure que c'est un exercice très libérateur qui, au bout du compte, te fera grandir et te fera comprendre ton grand pouvoir d'attraction, de séduction ainsi que ton immense potentiel érotique.

Il se tourne vers Gabriel.

— Gabriel, je veux que tu te concentres, que tu vives ta jalousie, l'analyse, puis l'expulse fermement de ton esprit. Pendant que Félicia se déshabille devant un autre que toi, pendant qu'elle se fait toucher, profite de la vue du magnifique corps de Françoise. Cela saura t'apaiser. Lui, l'autre homme, regarde ta fiancée ; tu regardes sa femme : tout cela est équitable. Vous êtes quatre belles personnes, ce qui se produira ici est on ne peut plus normal et légitime. Vous vivez un beau moment, puis demain, de belles sensations vogueront dans vos têtes, sans aucun regret, sans aucune amertume. Et vous vous sentirez légers et privilégiés par la vie... C'est aussi simple que cela.

Oui, en effet, ce qu'il raconte semble si simple, si normal, expliqué de cette manière. Mais est-ce vraiment la réalité ? Cet endroit clandestin et ce qui s'y trame s'opposent à la morale que la société nous apprend, il me semble ? À toutes sortes de valeurs que l'on se targue de nous enseigner dès notre plus jeune âge. Respect. Intimité. Fidélité. Pudeur. Et j'en passe. On ne viendra quand même pas me

déprogrammer après cinq minutes de thérapie à la con... Ça prend du temps pour faire perdre les valeurs, les idées reçues depuis l'enfance. Bon, il faut dire que, dans mon cas, le processus est déjà bien entamé... c'est évident, j'imagine : après près de quatre mois en captivité à la citadelle entourée de toute cette luxure, de tout ce vice, il est normal de se transformer. Mais quand même...

— Alors, qu'en dis-tu, mon ange, tu veux jouer le jeu ?

Je sens la pression. Le psy, le couple, Gabriel que je ne veux pas décevoir... Ils m'observent tous intensément, dans l'attente de ma réponse. Je sais bien que je vais le faire. Pourquoi pas ? Le couple est beau et charmant. Tous deux semblent propres de leur personne. « Bon, *let's go* championne, expérimentons ! Faisons plaisir à Sa Majesté, Gabriel Addams. » Je me dis que plus je serai docile et aimante envers lui, plus il me fera confiance, et plus sa jalousie, ses doutes s'estomperont et cela deviendra probablement un peu moins dangereux d'approcher Liam...

— D'accord, je veux bien le faire pour vous...

— Pour moi ?

Je lui offre un sourire d'ange.

— Oui. J'aime vous faire plaisir...

— Je t'adore...

— Génial, lance le psy.

— Nous sommes vraiment ravis, me lance l'autre homme... Simon.

Je ne sais trop quoi penser.

La fille, Françoise, s'approche de moi et me rassure :

— Ne t'inquiète pas, moi aussi ça m'a intimidée la première fois, mais maintenant, j'adore ces moments osés et pleins de surprises délicieuses. Profite et vis pleinement le moment sans penser au reste.

— Oui, je vais essayer...

— N'essaie pas, ma belle. Fais-le, c'est tout !

Elle me fait un clin d'œil et pose une main caressante sur mon épaule.

— Ta peau est vraiment douce. Je trouve que tu es une très belle femme, Félicia.

— Je te renvoie le compliment, sincèrement. Tu es juste trop... waouh...

Ces paroles que je lui adresse étaient spontanées, parce que c'est vrai que cette fille, en plus d'être canon, a une très belle personnalité. Encore ce sentiment d'être « moins » qu'elle. Et il me semble que Gabriel en arrivera inévitablement à ce constat lui aussi... que je suis « moins » qu'elle.

Je me rends compte que je pense trop... encore... « Concentre-toi sur le moment, Félicia, bon sang... »

Françoise promène toujours timidement, mais sensuellement ses doigts sur mon épaule.

— Tu me laisses te dévêtir un peu ?

— Oui... dis-je d'une voix plutôt étranglée.

Je ne peux plus reculer maintenant. Et je m'aperçois que nous avons beaucoup de spectateurs, dont le couple tatoué qui a quitté le centre de la salle et prend un verre sur la banquette adjacente à la nôtre, tout

en se divertissant à son tour dans un rôle de voyeurs.

La Belge fait glisser une bretelle de ma robe, puis l'autre, mon vêtement glissant jusque sur mes hanches qui bloquent alors le tissu. Une chance que j'ai un soutien-gorge... pour l'instant du moins...

— Magnifique... qu'elle souffle, avant de me contempler longuement, sans me toucher par contre.

— Ça t'ennuie si je demande à ton mec de me dévêtir aussi ? Je vais t'avouer que moi aussi ça me remue et m'intimide un peu, car ton mec est... ouf... bon, tu sais tout ça...

Oui, je sais... Je comprends tout à fait ce qu'elle veut dire...

Elle continue :

— Pendant ce temps, je sais que le mien aimerait faire plus ample connaissance avec toi.

J'acquiesce de la tête. Je suis mal à l'aise fois 1000 ! Non, je n'aime pas ça. Et Gabriel – mon mec, comme elle dit – qui va déshabiller cette beauté... C'est moi ou la jalousie me pince douloureusement en ce moment ? Je dois contrôler ce sentiment très indésirable à mon tour. Qui aurait pensé que j'aurais développé suffisamment de sentiments envers mon ravisseur pour un jour ressentir de la jalousie alors qu'il regarderait, toucherait une autre que moi, sa fiancée, sa préférée ?

Simon s'approche de moi, se plante à quelques centimètres de mon corps tendu. Le regard intense, il me dévisage un long moment, puis observe sans gêne mon corps, avant de revenir à mes yeux. Je déglutis.

— Je peux voir tes jambes nues ? Tu m'autorises à retirer ta robe qui entrave ma vue ?

— Oui...

Sa voix est douce et teintée d'erotisme.

La musique langoureuse valse dans la pièce sombre à l'éclairage tamisé et coloré. L'homme s'accroupit et se retrouve la tête juste à la hauteur de mon... bon, vous savez où... J'ai très chaud tout à coup, d'autant plus qu'il se décide, plein d'assurance, à faire tomber doucement ma robe de mes hanches jusqu'à mes pieds, ses mains glissant du même coup sur ma peau tendue. Je soulève un pied puis l'autre. L'homme est toujours accroupi, ne me touche pas, mais je ressens la chaleur de son souffle sur ma culotte. Allez, on se lève maintenant... « Je t'en prie, cher inconnu, car j'ai de plus en plus chaud et je n'aime pas nécessairement ressentir ces trucs en public ! »

Il se lève enfin et me regarde. J'ai juste envie de baisser les yeux, mais j'ai appris à me contrôler sur ce point : je supporte mieux maintenant que l'on me regarde dans les yeux... sauf quand c'est mon fiancé qui le fait, trop intensément... là j'ai de sérieuses rechutes. Mais en ce moment, je me contrôle.

Puis, je jette un œil vers Gabriel. Il est occupé à contempler le corps splendide de cette fille. Il est plus vite en affaires que mon chevalier servant du moment : la demoiselle a déjà les seins nus ! Elle se les caresse timidement devant lui. Sa robe est baissée jusqu'à sa taille, en biais. C'est alors qu'il se tourne vers moi, l'air sérieux. Je me demande bien ce qui lui passe par la tête, à cet instant. Il semble bien contrôler la situation, accepter qu'un autre homme me regarde. Et pas un vieux bedonnant comme M. Smith, non, un bel homme de 30 ans, séduisant, posé, et vraiment bien foutu. Enfin, comment sa jalousie ne serait-elle pas brouillée avec cette fille splendide devant lui ? !

Il revient à elle. Je reviens à cet homme... Simon.

Tout en soutenant mon regard de son air assumé « je-te-désire-et-je-te-prendrais-là-tout-de-suite », il retire ses boutons de manchette, déboutonne sa chemise et la retire lentement. Ouaf... des tatouages lui

aussi. Je ne m'attendais pas à cela compte tenu de son allure sophistiquée. Ça lui va bien toutes ces couleurs tourbillonnantes de son épaule droite jusqu'à son poignet. Et que dire de ces pectoraux et de ses abdos... Oui, j'ai bel et bien chaud en ce moment. Je vois d'autres regards féminins irrésistiblement attirés par cette scène délicieuse se déroulant devant moi. « Désolée, mesdames, mais c'est moi qui suis aux premières loges... » Sauf que je me souviens que je ne suis pas seulement là pour contempler... Je dois participer aussi... Eh merde !

Le psy réapparaît à nos côtés. Il nous rapproche du couple Gabriel-Françoise.

— La première étape est réussie, lance-t-il, surtout à mon égard, car c'est moi qu'il regarde encore. Vous avez établi un bon contact. Et tu vois, Félicia, Gabriel semble à l'aise... Je ne crois pas qu'il ressente de déplaisir devant la situation.

Et se retournant vers le principal intéressé, il dit :

— N'est-ce pas Gabriel ? Simon regarde ta fiancée, tu contemples sa femme. C'est un échange de beauté, voilà tout, un peu de piquant dans les joies de la vie de couple.

— Oui, je me débrouille bien.

Mon fiancé lance un regard approbateur à Simon. Par contre, je remarque sa mâchoire : elle est légèrement crispée. Je pense que je le connais suffisamment pour comprendre qu'il travaille fort sur ses démons intérieurs en ce moment.

Mais pourquoi donc s'infliger ça ? Est-ce que ça va vraiment le rendre plus fort ? Et si, au contraire, ça empirait son état ?

— Vous êtes prêts pour les contacts physiques maintenant, je pense.

L'homme regarde Gabriel, comme s'il cherchait à lire son consentement réel, celui qui semble en état de pousser plus loin l'expérience d'échangiste-exhibitionniste, ou je ne sais trop comment appeler tout ça !

— À partir de maintenant, je vous laisse faire. La suite vous appartient. De simples petites caresses apaisantes ou plus intenses, c'est à vous de voir si ça ira plus loin. Vous savez que des chambres spacieuses et équipées pour l'occasion sont mises à votre disposition dans le couloir de droite au cas où.

Le charlatan me regarde, encore moi ! Et me fait un clin d'œil.

Puis, il part enfin. Et Gabriel me regarde dans les yeux, puis lance un regard indéchiffrable à Simon, et finit par s'élancer sur le cou de la beauté devant lui, ce qui la fait s'étaler sur le mur. Il se cloue alors à elle.

J'ai soudain le vertige. Je me retiens sur le haut du dos de la banquette.

— Ça va ? Je suis un appui beaucoup plus attrayant que ce dossier, je t'assure !

Il en profite pour aller chercher ma main toujours posée au même endroit.

— Je vais t'avouer quelque chose : je te trouve irrésistible. Ta retenue et ta timidité me font sentir comme un adolescent. Ça m'intimide presque, tu vois. Je me suis très rarement senti comme ça avec une fille. J'ai envie d'être vraiment très doux avec toi.

Il me sourit et je lui souris. Il est vraiment séduisant, ce mec. Or, le contexte demeure malsain...

— Tu es plutôt craquant dans ton genre, mais je n'ai pas l'habitude de...

Il ne me laisse pas terminer. Il s'est jeté sur moi, prenant ma tête de ses deux mains et m'embrassant à

pleine bouche. Intensément et doucement à la fois. Sans me brusquer. Mais ça me brusque quand même. Malgré tout, le contexte, plus que son contact à lui, est loin d'être désagréable, en vérité... Sa langue, son goût, tout est agréable. Mais, merde, un baiser langoureux, quoi de plus intime... ? Je me souviens de ce vieux film avec Julia Roberts, *Pretty Woman*, dans lequel la belle actrice jouait une prostituée qui avait pour règle première de ne jamais laisser ses clients l'embrasser sur la bouche. Trop intime. Je comprends un peu pourquoi : un baiser, c'est une connexion directe avec l'intimité de l'autre.

Sa bouche lâche finalement la mienne, ses mains caressent ma nuque et descendent ensuite doucement dans mon dos, stoppent sur l'attache de mon soutien-gorge.

— Je peux ?

Bon, j'ai dit que je ne baissais plus les yeux... Je me rends compte que j'ai menti et que parfois il m'est impossible de ne pas le faire... Je baisse donc les yeux au moment où je lui réponds un faible « oui ». Et là, je reprends conscience qu'il y a tous ces spectateurs... Oh mon Dieu !

Simon me le retire donc, ce soutien-gorge. Mes bras se croisent automatiquement sur ma poitrine dénudée. Je ne suis plus qu'en *string* devant tous ces voyeurs au regard allumé. Enfin, devant peut-être la moitié des gens, car l'autre moitié est occupée à contempler l'autre spectacle... celui à nos côtés que je tente de ne pas observer moi aussi à la dérobée.

Le séduisant Belge prend mes mains, me fixe d'un regard pénétrant, confiant, dominant et doux à la fois, et me les décroise très doucement pour les placer à la verticale des deux côtés de mon corps. Il fixe ma poitrine et ses yeux brillent d'émerveillement. Disons que ce n'est pas déplaisant cette sensation de rendre fou de désir un homme, même devant des spectateurs ! Ses mains remontent doucement le long de mes bras, caressent ma peau, jusqu'à se poser sur mes épaules, les massant doucement.

— Tu peux me toucher aussi.

Je pose timidement, très lentement, mes mains sur ses hanches. Quand la paume de ma main touche cette peau inconnue, elle hésite, se retire, puis se pose à nouveau et la caresse discrètement.

— Vas-y, ma belle, caresse mon abdomen.

Ouf, ces abdos... Bon... puisqu'il m'y autorise, aussi bien donner un bon spectacle ! D'autant plus que je ne veux pas passer pour une fille prude qui reste là, à faire la planche... Je le caresse donc lentement, de la paume, puis du bout des doigts, ensuite du dos des doigts, cette peau ferme et virile.

L'homme lâche mes épaules et descend vers mes seins. J'en ai la chair de poule. Ma poitrine durcit à ce doux contact.

— Dieu que t'es douce...

Je me tourne vers mon fiancé. À peu près le même tableau de ce côté : Françoise en *string* et lui en pantalon. Évidemment, c'est lui qui prend la situation en main, en mâle alpha qu'il est. La fille est maintenant de dos et Gabriel, collé à elle, caresse son dos et y donne une série de baisers. Cette dernière a une main sur son cul à lui. Son membre, qui doit être aussi dur que de la pierre, repose contre ses reins à elle. Et cette Françoise ne désire rien d'autre que de se faire baiser par lui, cela s'entend, car je la vois onduler sans retenue.

Je reviens à Simon, qui s'accroupit à nouveau devant moi et qui donne une série de petits baisers tout autour de ma minuscule culotte. J'ai vraiment chaud ! L'homme est doux et délicat. Il m'aguiche et ça fonctionne... malheureusement ! Merde, même en public ! Ma culotte est tellement mince que lorsqu'il

utilise son souffle pour m’insuffler des caresses douces comme un nuage vapoureux, j’en reçois la chaleur au travers du tissu de soie qui vient adhérer sur la partie la plus sensible de mon sexe, m’électrifiant d’un doux plaisir vibrant. J’ose toucher ses cheveux invitants. J’enfonce mes doigts dans le blond foncé de sa chevelure abondante. Sensation agréable.

Alors que l’homme remonte et embrasse mes lèvres, je sens une présence imposante à nos côtés. Gabriel. Il tient toujours la main de cette fille. Il tend cette dernière à l’homme.

— On échange ?

— Oui... mais, déjà ?

— J’aimerais m’entretenir avec Félicia. Tout cela est très agréable, mais je ne sais pas si ça ira plus loin. Je te reviens là-dessus, mon cher Simon.

Et, se tournant vers moi :

— Tout va bien, ma princesse ?

— Oui, ça va... que je lui réponds, pantelante et déstabilisée.

— Tu aimerais ça ?

— Je ne sais pas...

Puis, sans avertissement, mon fiancé m’embrasse avidement pendant que sa main posée sur ma hanche descend plus bas, discrètement, et qu’un doigt s’infiltré dans ma culotte. Eh merde ! Ce doigt n’a pas besoin de chercher bien loin pour trouver l’humidité abondante de mon sexe. La mâchoire de Gabriel se crispe à nouveau. Je ne sais pas ce qu’il ressent, là, à cet instant, alors qu’il trouve la réponse à ses interrogations. Et pourquoi vouloir vérifier ça ? Savoir si je suis excitée ou pas...

— En effet, tu aimerais, à ce que je constate.

Puis, avec un ton de reproche :

— Tu meurs d’envie qu’il te baise...

— Gabriel, je vous en prie.

— Non, ça va. J’étais dur pour elle moi aussi. Ton corps réagit normalement à des stimuli hautement érotiques. C’est très normal. Je ne t’en veux pas, ne t’inquiète pas. Tu vois, j’arrive à mettre ma jalousie de côté. C’est pour toi que je fais tout ça, bébé, pour guérir et ne plus jamais te faire de peine...

— Oui, je sais. J’apprécie ce travail que vous faites sur vous.

En fait, je déplore les méthodes malsaines qu’il utilise pour tenter de se guérir.

— Et maintenant, on fait quoi de Françoise et de Simon ? Comment entrevois-tu la suite, ma princesse ? Je te laisse décider : nous quatre dans une chambre ou seulement toi et moi ?

— Je décide ? C’est bien vrai ?

Je le raille amicalement.

— Tu vois, plein de nouveautés pour toi, aujourd’hui, mon ange. Tu décides et dis-toi que les deux options me vont très bien.

— Je ne sais pas... Je comprends que ça vous ferait sans doute plaisir... mais...

Je ne termine pas ma phrase... Je tente de lire quelque chose dans ce foutu regard. Je crois que je penche davantage vers le non, mais...

— Mais quoi ?

— Vous me déstabilisez... Je n'arrive plus à prendre de décision par moi-même...

— J'ai une idée alors...

— Quoi donc ?

— Comme ni l'un ni l'autre ne semble en état de prendre une décision, que dirais-tu si l'on s'en remettait au sort ?

Le sort... Disons que ce dernier n'a pas été le meilleur allié pour moi depuis les derniers mois...

— D'accord...

Gabriel sort une pièce, un euro, de sa poche gauche. Il me la tend et me lance un sourire de défi.

— L'avenir est entre tes mains, ma princesse. Face : c'est tous les deux ; pile : c'est à quatre ce soir.

La nervosité me noie à nouveau dans cette mer de fébrilité qui me berce si souvent par les temps qui courent. Pourquoi donc toujours ces dénouements inusités et rocambolesques ?

J'ouvre grand ma main droite pour en exposer la paume tendue puis, rapidement, je retourne la pièce de tous côtés pendant quelques secondes, avant de la déposer brusquement sur ma paume. Je détourne les yeux...

— Puis ?

— Regarde donc par toi-même, mon bel amour.

Tranquillement, j'avance mon regard vers cette main que je viens tout juste de refermer à l'instant sous un poing nerveux. La fixant maintenant, j'ouvre lentement (mais vraiment très lentement...) mon poing serré.

— C'est pile...

— Oui. Pile.

Je deviens raide comme une statue de marbre. Et je me trouve extrêmement tordue et mauvaise de ne pas avoir tout simplement refusé cette idée de cinglés alors que j'en avais le droit pour une fois ! Bon... peut-être que j'ai trouvé l'idée légèrement tentante, compte tenu de la beauté et de la sensualité de ce couple... Mais maintenant que le tout devient réalité, que cela ne représente plus qu'un simple fantasme me traversant l'esprit, je me sens mal. Et je sais que je ne peux plus reculer. Le sort a décidé pour nous. Ce dernier est irrévocable (non ?). Rien ne sert de renchérir, n'est-ce pas... ? J'essaie de faire taire ma conscience qui me ronge. « Assume maintenant, ma chérie. Et fonce vers le vice comme une vraie pro, tu le fais si bien maintenant... »

C'est ainsi qu'une demi-heure plus tard, après un autre verre et avoir respiré une fois de plus la substance illicite offerte en ce lieu douteux, nous nous rendons tous les quatre dans une grande suite aux allures romantiques.

Ce qui frappe dès l'entrée dans la pièce, mis à part le décor, c'est l'immense lit à baldaquin, vraiment disproportionné, prenant les trois quarts de l'espace. Il est rond, parsemé de coussins rouges brodés qui agrémentent le satin doré, très pâle, des draps. Donc... un seul lit ! Mon estomac se resserre. J'arrive

encore à percevoir ce stress qui monte en moi, malgré les substances atténuantes que j'ai ingérées.

— Les filles, un petit massage huilé prodigué par de vrais spécialistes, ça vous dirait ?

Françoise et moi, nous nous regardons et nous lançons un petit sourire surexcité, comme deux gamines devant une boutique de bonbons. Je souris. Mon esprit est émoustillé... le spa, le masseur plus qu'expérimenté... ouf ! Je m'embrase juste à y penser. J'imagine les mains si caressantes de Gabriel sur mon corps huilé et j'en ai des sueurs chaudes. Puis, ça me revient... nous sommes ici pour l'échangisme...

Simon, le beau blond tatoué... c'est lui qui me massera. Oui, lui.

Je vois déjà le tableau. La façon dont il m'a touchée plus tôt était pure sensualité. C'est le genre de mec pour qui j'aurais craqué dans un club au Québec... Mais dans le genre « trop-beau-pour-moi », un mec inaccessible quoi, beau comme une vedette du grand écran. Ceci dit, comme je vis dans un rêve – quand il ne vire pas au cauchemar comme la plupart du temps – j'y ai droit, à ces scénarios hors de la portée des gens « normaux ». Je décide donc d'appuyer sur le « bouton *off* » de ma conscience et de jouer le tout pour le tout. Une autre expérience enrichissante à ajouter à mon tableau sexuel. Je ne suis plus une novice en la matière dorénavant. Dire que j'avais du retard en la matière... Disons qu'en à peine quatre mois je me suis rattrapée pour toute une vie !

Ah oui ! C'est vrai : je viens de me dire que j'appuyais sur « le bouton *off* » de ma conscience, hein ? Donc, assez ! Trêve de réflexion... Action !

Simon rapporte une plaque contenant cinq différentes sortes d'huile : coco, vanille, eucalyptus, lavande, rose. Il me les approche.

— À toi de choisir, ma belle.

J'hésite entre vanille et lavande, mais j'ai peur de tomber sur une odeur que lui n'aimerait pas.

— Et toi, une préférence ?

— Oui, peut-être, mais je ne te la dirai certainement pas... c'est ton massage. Ton moment.

Il me fait un clin d'œil. Je choisis alors vanille.

— Très bon choix !

Ouf...

— Une fragrance tout en douceur, bien qu'elle risque de me donner l'envie de te dévorer toute crue.

Son sourire est maintenant teinté de perversité. Oups !

Gabriel aussi a fait choisir sa dulcinée du moment. Je suis assise sur le lit et le Belge s'approche de moi, tranquillement, mais ça me fait sursauter alors qu'il entre dans ma bulle. On se retrouve nez à nez, lui assis à califourchon sur mes jambes étendues.

— Il faut se dévêtir maintenant, ma jolie.

Il m'adresse un autre clin d'œil. Mon cœur s'emballe. Ça y est. Ça commence... Je jette un regard à côté, à 60 centimètres de nous environ. Gabriel et Françoise sont occupés à discuter alors que les mains de mon fiancé caressent les épaules de la fille et que ses yeux transpercent les siens d'un regard enivrant. Elle doit friser la crise cardiaque, cette pauvre fille. Elle n'a rien vu encore !

Simon s'aperçoit que mon attention n'est plus sur lui ; alors, peut-être un brin offusqué, il m'agrippe le

menton de sa main pour redresser rapidement ma tête et incruste son regard de pierres précieuses dans le mien pour ainsi me faire voir toutes les étoiles de son ardent désir pour moi. Ça aussi c'est enivrant... Tout en soutenant mon regard, il me souffle :

— Tourne-toi, je vais t'aider à retirer cette robe.

Il se soulève et se retrouve à mes côtés, me laissant lui tourner le dos. Sa main caressant ma peau au passage soulève mes cheveux, et alors qu'il les fait valser en masse sur le côté gauche vers l'avant de mon corps, ses lèvres se posent sur mon épaule droite. Puis, je sens la fermeture éclair de ma robe s'entrouvrir, cette dernière glissant sur mon corps troublé. Bien vite, la robe a disparu, je suis allongée, totalement nue, pas même mon slip, devant cet homme que je ne connaissais pas il y a à peine deux heures. L'homme a fait couler de l'huile sur mon dos et me masse délicieusement. Il est doué. J'ai la tête reposant du côté gauche, c'est plus raisonnable, je crois : la vue de l'autre couple pourrait me troubler grandement...

Les mains du Belge s'appliquent consciencieusement à masser ma nuque, puis mon dos dans sa globalité et mes flancs, mes lombaires, sans oublier mes bras détendus. C'est tellement bon que j'en oublie presque que ça devra aller plus loin et que j'aurai sans nul doute à participer à la suite des choses... Quand l'homme fait couler un peu d'huile sur chacune de mes cuisses, je comprends que les choses se corseront bientôt. Je le vois venir... D'autant plus que sa respiration à lui s'est accélérée. Je sais trop bien où son intérêt se dirige, alors qu'il masse mes pieds, puis mes jambes, puis mes cuisses et encore mes cuisses, toujours plus vers l'intérieur, en des mouvements de plus en plus en longueur, langoureux. Je sens mon corps s'échauffer sérieusement. Je suis incandescente quand il effleure mon sexe lors de ses longues caresses sur mes cuisses. Puis, alors que le massage de mes cuisses persiste, ce n'est plus un simple effleurement que je ressens là, entre mes deux jambes, mais de pures caresses sensuelles. Les doigts glissants de l'homme s'immiscent toujours de plus en plus loin, gagnant parfois ma fente, d'autres fois, massant effrontément mon clitoris hypersensible ou encore mon périnée.

— Tu voudrais remonter un peu les fesses pour moi, ma belle Félicia ?

Euh... quoi ? Je me raidis.

— Tu vas voir, les caresses n'en seront que meilleures. J'aurais ainsi mieux accès à ta délicieuse source de plaisir. Tu peux regarder de l'autre côté pour prendre exemple sur Françoise, c'est la position qu'elle prend en ce moment et elle adore, je te l'assure.

Je me tourne et la scène me choque. Cette position vulgaire... et mon Gabriel qui la caresse. La fille a la tête tournée de l'autre côté. Je me rends compte que j'avais fermé les oreilles sur ses petits gémissements pour me concentrer sur ma propre expérience avec ce mec. Mais maintenant, ses gémissements à elle résonnent en moi et me troublent. Je suis à la fois offusquée de ce tableau et... oui... excitée. Je regarde Gabriel caresser l'intimité de cette beauté belge. Il est très appliqué à la tâche en tout cas... Je ne saurais dire s'il apprécie réellement, car son regard n'en montre rien. Il demeure neutre. Sauf qu'en descendant les yeux plus bas, j'ai ma réponse : son érection puissante est bien visible au travers de son *boxer* noir.

— Alors... tu veux bien essayer aussi ?

— Oui... que je réponds à Simon d'un filet de voix mal assuré.

Je rapproche donc les genoux vers moi, mon sexe et mon derrière devenant horriblement exposés à cet homme. C'est alors que les caresses reprennent de plus belle. L'homme presse la paume de sa main sur mon clitoris et effectue de petits cercles très doux et lents. Puis, il y pose son pouce tandis que deux

doigts s'infiltrèrent en moi doucement, vont et viennent dans un rythme langoureux et que ces deux derniers doigts, l'annulaire et l'auriculaire, se posent plutôt plus bas... et me massent doucement. Il sait quoi faire de sa main, ce type ! C'est très doux tout ça. Moi aussi je sens les gémissements monter et bien vite je constate que la fille et moi nous lamentons en même temps ! Je suis trempée et c'est peu dire !

— Tu peux te tourner, maintenant, me chuchote l'homme tout bas. Je t'aurais tellement prise, là, tout de suite, dans cette position, mais j'aurais précipité ton massage... Je veux m'occuper de ton devant.

Je me tourne donc, et garde les yeux clos. L'homme s'attaque à mes épaules et travaille ma nuque. Quel bonheur ! Ses mains se referment sur le haut de mon corps, glissant vers mes seins, puis remontant. Ce qui m'ébranle le plus, c'est son souffle, à quelques millimètres de mon visage, de ma bouche, on dirait qu'il va m'embrasser, mais il ne le fait pas, il continue l'ouvrage, ce massage exquis. Très doué, ce mec. Sans doute massothérapeute dans une autre vie... à moins que ça soit son véritable métier, mais j'en doute fort, car tous les invités privilégiés de ce bal décadent sont riches à craquer, donc... Démarrant de mes épaules, son massage de ses deux mains s'étend dangereusement en longueur, jusqu'à mes seins, qu'il masse doucement au passage, jusqu'à mon ventre. Ça glisse : il a remis de l'huile. Mes seins sont terriblement durs et tendus devant l'homme si adroit. Il atteint mon mont de Vénus, ce dernier subissant de très douces caresses du dos de ses doigts agiles et sensuels. Puis ces derniers descendent plus bas. Et c'est alors que j'entends ce cri, qui me saisit, ce cri intime, féminin, ce cri de jouissance, mon Dieu... Gabriel a fait jouir la fille ! Et je ne suis pas certaine que ça me plaît. J'ouvre brusquement les yeux. Et je m'apprête à regarder, mais Simon remonte à moi et cache mes yeux de ses mains.

— Non, ma chérie, reste concentrée. Occupe-toi de ton plaisir : le meilleur s'en vient.

Son ton doux et sensuel me calme et me fait revenir en effet à ce plaisir gagnant en intensité chaque seconde. Les doigts de l'homme glissent vers ma fente, puis un, puis deux, puis trois doigts s'enfoncent au fond de moi. Et je me surprends à imaginer le sexe de mon amant à la place de ces derniers. On dirait que j'ai envie de revenir en terrain connu. Je pense que mon désir évident pour Gabriel dépasse les simples sensations d'excitation et de plaisir que cet inconnu, très sexy et désirable, soit dit en passant, peut provoquer chez moi. L'homme cesse sa douce manœuvre, puis ce qu'il me fait est surprenant... Il attrape délicatement mon clitoris entre son pouce et son index et commence à le caresser de haut en bas un peu comme si c'était un membre masculin... Cela me surprend, mais le plaisir devient très intense... et là je me souviens de l'anatomie féminine : c'est vrai que le clitoris n'est pas qu'un simple bouton... Il est conçu en longueur... En tout cas, l'homme sait ce qu'il fait et je ne peux contenir plus longtemps une longue plainte de plaisir. Il use encore de cette méthode exquise, mais pas très longtemps, car elle me fait vite éclater en des spasmes de pures délectations. Quand j'ouvre les yeux et que ma tête repose du côté droit, c'est le regard perçant de Gabriel que j'entrevois. Je m'assois sur le lit et je m'aperçois que Françoise aussi me regarde, avec un sourire en coin... Je crois qu'elle m'a regardée jouir. Oh mon Dieu ! Est-ce que je viens réellement d'avoir un orgasme sous les yeux de trois personnes ? Étrange sensation...

Françoise s'approche, me caresse l'épaule, puis attrape mon menton.

— Tu étais belle à voir ! Aussi douce que belle, dit-elle en effleurant ma joue.

Puis, elle se rapproche de mes lèvres et y pose les siennes, puis sa langue contre ma langue... Les hommes nous fixent. Quand nous nous lâchons, les hommes se dévêtent... ! Leur sexe est érigé devant nos yeux ébahis. Je tourne à nouveau le regard vers Françoise, subjuguée par la vue... de mon fiancé devant elle. Il lui prend le poignet et attire la fille tout près de lui. Elle et lui sont à genoux, l'un en face de l'autre, et les mains aux ongles rouges de la Belge se referment sur le membre de mon fiancé. Comme

pour les imiter dans un effet d'entraînement et d'excitation, Simon et moi nous nous approchons l'un de l'autre au même moment et je me mets à caresser le membre doux et si ferme de cet homme. Dois-je le porter à ma bouche ? Je brûle de me retourner pour voir ce que cette fille est en train de faire à mon ravisseur. Puis, contre toute attente, une main assurée se referme sur mon avant-bras, ce qui me force à cesser mes caresses. Gabriel. Il tient dans son autre main celle de la fille et la tend à son Simon.

— Que diriez-vous de faire un échange pour le reste du temps ?

Françoise et Simon se lancent un regard interrogateur, peut-être un brin déçu, mais ils acquiescent d'un signe de tête. C'est alors que je retourne en terrain connu, plus confortable et plus à l'aise – à peine en fait ! Car il s'agit tout de même des bras du maître tout-puissant, celui qui termine la tâche avec fougue et brio et qui me refait jouir encore, juste avant de m'avoir fait voir des étoiles en me pénétrant avec ardeur et douceur à la fois, comme lui seul sait si bien le faire.

Pour une fois, je dois avouer que mon fiancé et moi étions sur la même longueur d'onde et j'ai été fière de son choix de mettre fin à cette activité d'échangisme, à ce moment si intime qu'il aurait vraisemblablement regretté alors qu'il aurait aperçu cet autre homme entrer en moi, son bien si précieux. J'avoue que je n'aurais pas gardé moi-même de si bons souvenirs de voir mon amant décharger sa semence de plaisir à l'intérieur de cette fille. Est-ce que je peux dire que cette soirée s'est terminée en beauté ? Peut-être pas tant que ça, mais heureusement il n'y a eu aucun nuage noir éclaboussant cette nuit-là entre moi et l'homme qui me possède.

Terminé la Belgique. J'ai bien aimé ce voyage, léger et sans drame. Tous ces splendides monuments historiques, le cachet européen... je reviens encore une fois de ce séjour avec de belles images dépayssantes plein la tête.

Aujourd'hui, c'est la veille de Noël. Eh oui, déjà ! Quatre mois complets de captivité. Quatre mois d'emprise et déjà quatre mois que je suis amoureuse. Je parle de Liam... évidemment ! Je l'ai croisé ce matin, à l'extérieur, entre la plage et la palmeraie. Je l'ai trouvé assez serein. Trop même. Il m'a demandé si tout s'était bien déroulé là-bas, en Belgique. Je lui ai demandé ce que j'avais manqué ici. Puis, il m'a dit qu'il était content de me voir. Il m'a alors adressé un grand sourire, mais, je ne sais trop... il y avait un petit quelque chose de différent... que j'aimais plus ou moins dans son attitude. Et là, je lui ai sorti :

— Tu sais... à propos de cet après-midi-là, dans la bibliothèque...

Il m'a coupé la parole, l'air faussement assuré :

— Non... ça va, Félicia. Mieux vaut ne pas revenir sur de tels événements. C'est bien malheureux, mais ça ne sera probablement pas l'unique fois qu'une scène de ce genre se produira... Ne t'en fais pas trop avec ça, d'accord ?

— O.K.

— Je dois y aller, on m'attend au cours de tennis.

Je mourais d'envie d'un contact physique de sa part, n'importe lequel, aussi minime soit-il, un frôlement de sa main sur la mienne, une main chaste posée sur mon épaule. N'importe quoi ! Merde ! Juste pour le sentir. Mais hélas, des captives et des agents déambulaient sur la passerelle menant à la plage, donc cela aurait été du suicide de jouer avec le feu...

Parlant de feu, je suis littéralement en feu cet après-midi. Ce poteau sur lequel je me frotte, autour duquel je me plie, je tournoie, je m'entrouvre, je referme mes cuisses, sur lequel je m'exerce à onduler presque gracieusement... Mes mouvements sont de moins en moins maladroits, de plus en plus fluides. Ça coule mieux. Et je me sens très sensuelle en ce moment, consciente de tout ce que mon corps peut dégager de beau, de gracieux, d'inspirant, d'excitant. Cette musique suave et cet homme qui me regarde... Je me sens débordante de sensualité.

L'homme fait jouer *Take Me To Church* de Hozier. Oui, j'aurais vraiment besoin qu'on me mène à l'église... pour confesser mes péchés... Et Dieu sait que j'en ai commis ces derniers mois. Dieu – ou la quelconque puissance qui dirige le monde – doit tressaillir de désappointement devant mes actions, ma conscience trop vacillante... qui ne l'emporte pratiquement jamais contre mes démons.

— Félicia, remonte davantage ta jambe gauche quand tu fais ce mouvement. N'oublie pas de bien mettre ta poitrine en valeur vers l'avant.

Je m'applique à suivre ces conseils à la lettre. La musique cesse.

— Excellent. Tu progresses. La semaine prochaine, je t'apprendrai deux nouvelles figures de transition.

— Merci Émilio. Tu es un prof exceptionnel.

C'était mon septième cours de *pole dancing*. Et c'est vrai que j'ai progressé. Au début, j'étais tendue, loin d'être imaginative dans mes mouvements, mais j'ai vu à l'œuvre plusieurs filles, ce qui m'a inspirée,

d'autant plus qu'Émilio me montre les mouvements de base et certaines acrobaties, rien d'extravagant, mais quand même. Puis je m'entraîne beaucoup et mes muscles étant assez bien développés, j'arrive à supporter le poids de mon corps sur mes bras. Habillée d'un haut style ballerine qui descend un peu en bas de la poitrine et d'un minishort en coton, je suis à l'aise pour ma séance d'exercices sensuels. Émilio croit qu'à partir de maintenant je ne devrais plus avoir peur de danser devant Gabriel, que je me dois de le faire, parce que ça le rendra fou de désir...

Alors que mon jeune prof range son matériel dans son grand sac sport et se prépare à quitter la pièce, je replonge dans mes pensées. Mes préoccupations, mes passe-temps d'aujourd'hui, ça me sidère de constater à quel point ils n'ont rien à voir avec mon ancienne vie. Dire que j'étais une étudiante sérieuse, et que je me préparais pour la médecine, et qu'aujourd'hui je passe mon temps à me perfectionner dans des domaines aussi futiles que le *pole dancing*, le bronzage à la piscine, le gym, l'esthétique du corps, toujours et encore ! Ce culte de la beauté. Quelle superficialité. Je suis devenue une fille superficielle. J'ai pris goût à tout ça, c'est ce qui est le plus désolant... Ceux qui me cherchent au Québec, mes proches, sont tellement loin d'imaginer ce que la petite fille sage est devenue, j'en suis convaincue ! Où en sont-ils, d'ailleurs, avec les recherches ? Ont-ils quelques pistes ? Commencent-ils à s'essouffler dans leurs espérances de me retrouver en vie ? Ou auraient-ils déjà si vite fait leur deuil ? En ce qui me concerne, je pense être en train de faire ce deuil de moi-même...

Les servantes et quelques filles enthousiastes se sont affairées à créer un décor féérique dans la salle de bal. C'est Noël. Waouh ! Très beau. Pour que toutes les filles se sentent sur un pied d'égalité et pour faire changement, nous portons la même robe. Même modèle, même couleur, brillante, dorée, mais ajustée parfaitement à la taille de chacune évidemment ! Un sapin colossal a été monté. Il s'agit d'un vrai, car ça embaume l'air. À son pied repose un tas de cadeaux au papier d'emballage argenté, tous environ du même format.

Nous buvons des kirs royaux. Délicieux et raffinés comme toujours. Je vous épargne le début de soirée qui ressemble aux autres ; nous bavardons et nous nous pavanons. Gabriel disait que la routine ne s'installe pas ici, mais je trouve pourtant que les fêtes finissent toutes par se ressembler. Discuter, manger, se pavaner, se complimenter, boire, danser, s'amuser... Oui, toujours la même chose, malgré les décors, les thèmes et les jeux qui varient. Je commence à être blasée... Tout ce qui m'intéresse ici, c'est Liam, que j'observe à la dérobée. Après avoir discuté avec un nombre non négligeable d'invités, je juge qu'une petite conversation furtive avec mon amant secret passera inaperçue et sera innocente aux yeux des autres.

Alors que le champ est libre et qu'il se tient debout, seul, près des musiciens, je m'approche, tout en gardant une distance acceptable et lui avoue :

— Je rêve de t'embrasser.

Il se tourne vers moi. Son regard est doux et triste.

— Moi aussi, mais...

Je n'aime pas ce « mais »... Ce doute qui plane, dans son regard, c'est la première fois que j'entrevois ça chez lui... C'est dans son regard, dans son ton de voix.

— Mais quoi ?

— Ça devient dangereux tout ça... Il faut qu'on calme nos ardeurs, Félicia...

— Que veux-tu dire ?

Il n'a pas le temps de me répondre. Charles et Martina sont arrivés à nos côtés.

Merde ! Ça veut dire quoi pour lui : « calmer nos ardeurs » ? Se voir moins ? C'est déjà si rare que ça arrive ! Se toucher moins ? Les moments qui se sont présentés ne sont-ils pas pratiquement nuls ces temps-ci ? Mais si ses paroles renvoient à l'idée qu'il faudrait tenter de s'aimer moins... ça, je ne pourrai pas le supporter. Non, jamais !

Merde ! C'était une belle soirée... Pourquoi vient-il gâcher mon Noël ?

Liam est déjà reparti. Je le vois prendre un verre au passage sur le plateau d'une servante et l'apporter à sa femme qui discute avec Flora et Daphnée. Il pose une main sur l'épaule de cette dernière qui se tourne, lui souriant, le remerciant et l'enlaçant amoureusement.

Gabriel me rejoint. Il m'enserme de ses bras chauds et nous dansons. Je me console en me perdant dans son parfum réconfortant et enveloppant. Je profite de la soirée. À tour de rôle, nous sommes appelés pour aller chercher notre présent. Ils sont tous là, à l'avant : Gabriel, Charles, Éric, Arthur, Tommy et Éléonor, les dirigeants. Je reçois une magnifique montre sertie de pierres précieuses éclatantes et, à mon grand

étonnement, un présent qui me rend très heureuse : des cours particuliers de médecine. Gabriel m'explique qu'il a convaincu Arthur de me donner des cours plusieurs heures par semaine. Je commence dès janvier. On m'a commandé les dernières versions des manuels scolaires. J'aurai des leçons, des devoirs et tout... Oui, ça me fait vraiment plaisir tout ça ! Je remercie le maître en lui offrant un ardent baiser.

— Et je vous remercierai davantage après la soirée.

Je lui fais un clin d'œil. Il rit.

— Je m'en souviendrai, ma princesse, j'espère que tu es en forme.

Oui, je suis en pleine forme ce soir. Je suis fébrile. Comme une enfant le jour de Noël... J'essaie de ne pas me laisser envahir par ces mille et un doux souvenirs familiaux qui défilent dans ma tête... ces beaux Noëls...

« Je revois tes yeux clairs, maman. Et je songe à d'autres Noëls blancs. » Cette chanson qu'elle aimait tant, cette femme qui m'a mise au monde, qui a pris soin de moi chaque jour de sa vie depuis ma naissance.

Je me tape sur les nerfs. Pourquoi tant de sentimentalité ? À boire ! Je veux m'amuser ce soir et non pas me morfondre sur ce que j'ai perdu. Et sur ce que je suis peut-être en train de perdre... Liam. Mais que se passe-t-il avec lui ? Encore sa grande peur qu'il nous arrive malheur à tous les deux ? Ou y a-t-il autre chose ? Chose certaine, je n'ai pas vu cette petite étincelle dans ses yeux à mon endroit. Comme si quelque chose s'était éteint, temporairement ou non, intentionnellement ou non, je n'en sais rien ! À boire !

Une heure plus tard, j'ai du mal à tenir sur mes deux jambes. Gabriel doit me soutenir pour m'aider à marcher.

— Allez vilaine, au lit... Bébé, je vais devoir te punir si ça continue...

Puis, je croise son regard, à Liam. Il me regarde. Il a entendu les paroles de mon fiancé. Je sais qu'il déteste que ce dernier me tienne de tels propos. Et surtout qu'il m'appelle « bébé », car c'est le petit nom que lui-même me donne. Et je sais aussi que je le déçois quand je me comporte de la sorte, quand je n'arrive pas à me contrôler. Et ça arrive de plus en plus souvent.

* * *

Le lendemain, je l'ai suivi. Il fallait à tout prix que je trouve un moyen d'avoir ne serait-ce que quelques secondes d'intimité avec lui. L'ascenseur, oui. Encore. Comme l'autre fois. Il l'attend. Je me plante à ses côtés. Mais il n'est pas seul. Deux servantes ainsi que Maïté et Amanda attendent également. Je salue tout le monde. Il me salue et me sourit. Il me parle ouvertement devant les autres, amicalement :

— Tu dois être très heureuse de ton cadeau... des cours particuliers de médecine... je suis content pour toi.

— Oui, merci. Ça m'a fait vraiment plaisir. Un cadeau qui tient réellement compte de mes champs d'intérêt...

— Et de tes aptitudes. Tu es une fille très intelligente, Félicia.

— C'est très gentil, ça.

Les filles s'en mêlent. Elles me demandent ce qui m'intéresse le plus comme spécialité. J'avoue que je

ne sais plus trop. Avant, je songeais à l'obstétrique, les bébés et tout... Maintenant, je ne sais plus trop pourquoi, mais je n'en suis plus aussi certaine... Peut-être à cause de ma fausse couche ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin. Je prie pour que les filles sortent avant Liam. J'appuie sur le bouton du dernier étage... le toit. De cette manière, je suis certaine de sortir la dernière. Les servantes appuient sur le troisième ; les filles, sur le quatrième et Liam sur le sixième... l'étage de sa chambre. Génial. Le hasard est de mon côté ! Je ne dois pas me réjouir trop rapidement, car d'autres personnes peuvent arriver entretemps.

Mais non. Les filles descendent. Quand les portes se referment au quatrième, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, puis nous nous embrassons avidement, nos bras se refermant l'un sur l'autre. Mais voilà que le son résonne. La porte va s'ouvrir... au cinquième... merde. Nous nous lâchons *subito presto*. J'espère que nos ardeurs n'étincellent pas trop. Ce sont Marie et Alyssa.

— Tiens, bonjour vous deux, dit Marie.

Elle nous fixe, puis se tourne vers le panneau.

— Tu montes sur le toit, Félicia ?

— Oui, j'ai envie d'aller voir la vue... Je suis en pause jusqu'à 14 heures...

Qu'elle se mêle donc de ses affaires, elle ! On dirait tout le temps qu'elle nous soupçonne...

Étage 6. Liam nous salue.

— Bonne journée, les filles.

Puis, il sort. Un baiser, un contact si écourté. Et nous avons eu le temps de n'échanger aucune parole. J'aurais eu tant à lui dire pourtant... Mais bon, je dois me contenter de ce petit instant privilégié... ce doux contact passionné.

« Liam, si tu savais ce que tu représentes pour moi, ne me laisse pas tomber. Je t'en supplie ! Tu représentes tout pour moi. Mon chez-moi. Mon avenir. Ma famille. Mon port d'attache. Dans tes yeux, je perçois mon bonheur. Celui que j'espérais, celui que j'ai perdu en arrivant ici, celui que j'ose croire encore possible, un jour, peut-être. »

* * *

Gabriel est parti à Toronto pour un court séjour. Deux nuits. Mais j'entrevois cette occasion comme une immense porte ouverte à des rapprochements réconfortants et jouissifs.

La plage. Nous y sommes installées confortablement. Couchées à plat ventre avec nos bikinis griffés et nos lunettes de soleil dernier cri. Le temps est si bon cet après-midi. On écoute de la musique latine. Puis, notre tranquillité est troublée quand les mâles débarquent, avec leur corps d'Apollon. Ça devrait être interdit d'être aussi beau. On dirait un troupeau de belles bêtes fougueuses. Surtout les jeunes, Charles, Emilio puis Liam... même les plus vieux ont fière allure. Tommy et Éric. Ils saluent au passage Ève, qui est au comptoir du petit bar de plage à nous préparer des boissons colorées. Les hommes prennent les chaises libres qui forment une ligne devant nous, qui avons vue sur la mer.

Liam se retrouve sur la chaise en face de la mienne. Ouf... le tableau que je vais avoir sous les yeux pour la prochaine heure. Lui, son corps... et, en toile de fond, la mer d'un bleu vert rivalisant avec le bleu calme de ses yeux. Les hommes se mettent devant nous pour pouvoir discuter.

— Vous semblez en pleine forme, les filles, nous sort Charles, avec son sourire de tombeur vicieux.

Il nous reluque sans gêne.

Liam a mis ses lunettes fumées. Il regarde dans ma direction. Il semble sérieux. Je ne sais pas trop ce qu'il ressent là, à cet instant devant mon corps huilé, à demi allongé, les jambes étendues. Ça me remue.

La servante leur apporte une bière mexicaine. Ils trinquent avec leur bouteille, et nous approchons, faisant de même avec nos boissons colorées à étages. Vert, bleu, rouge et jaune. Brochette de fruits en prime dans le verre. La belle vie !

— Une petite partie de volley, ça vous dit ? demande Liam.

Moi, je suis pourrie. Je passe mon tour. Daphnée et Alyssa, plus portées sur les sports d'équipe, y vont, très enthousiastes. Pendant ce temps, j'en profite pour aller nager dans la mer. Marie, Jasmine et Morgane m'accompagnent. La température de l'eau est exquise. Nous nageons et j'en profite à la dérobée pour admirer mon mec au loin. Il semble bien s'amuser, comme un gamin. Il est enjoué, bien dans son corps. Tout en contrôle de ses mouvements. J'aime tellement ce qu'il dégage. Je perçois son biceps travailler quand il frappe le ballon... ouf !

Je discute dans l'eau avec les filles, et nous sautons dans les vagues agitées quand elles viennent à notre rencontre. Ça me rappelle mes étés passés au parc aquatique, dans la piscine à vagues. Deux étés de suite, ma mère nous avait acheté des laissez-passer à Vanessa et à moi, et nous avions passé l'été à mater les beaux sauveteurs. Surtout ce mec divin qui nous faisait tant rêver, peut-être 18 ou 19 ans, alors qu'on en avait 14 ou 15... Et j'avais l'impression qu'il me voyait, quand il me souriait. J'étais tellement éprise de lui... c'en était grave. Mais il ne m'a jamais parlé et je n'ai jamais osé non plus lui sortir quelque chose d'intelligent. Car je le savais inaccessible. Ou bien, inconsciemment, je l'aimais inaccessible, avec mes fantasmes et mes scénarios dans ma tête, dans lesquels son comportement était toujours parfait. Idéalisé. J'ai si souvent fait ça... *tripper* sur un gars que je connais à peine ou pas du tout, un gars que je rencontre par hasard de temps en temps et j'ai évidemment accroché sur lui à cause de sa grande beauté. Pour moi, il était cette beauté autant extérieure qu'intérieure. Ce mystère le rendait parfait à mes yeux. Et je crois que j'aimais ne pas briser ce mystère. Pourquoi briser ce qui est si parfait dans ma tête ? Pour vivre quoi ? Une histoire qui se terminera ? Lui, qui apprend mes défauts, mes fêlures, moi qui découvre les siens. Du coup, la magie est brisée. La douleur. Les désillusions. La fin. Je pense qu'inconsciemment, j'avais peur de tout ça. Et donc, je laissais toujours plutôt les gars me choisir. C'est tellement plus facile. Et tellement moins déséquilibrant de sentir que ce gars te désire ardemment, que tout ça vient de lui, qu'il t'aime un peu plus que tu l'aimes toi. Oui, ça fait moins peur. Une fille de 30 ans, désillusionnée, m'a dit un jour dans un bar, alors que j'en avais 18 : « Si je peux te donner un conseil, petite, arrange-toi toujours pour être avec quelqu'un qui t'aime plus que tu ne l'aimes... Tu souffriras beaucoup moins, tu demeureras en contrôle. » J'avais un peu compris ce qu'elle voulait dire et inconsciemment je pense que je tendais à suivre son conseil, peut-être par manque de confiance en moi. Elle avait souffert jadis d'une peine d'amour incurable et elle n'allait plus jamais s'y faire reprendre.

Sauf qu'un jour, ça finit par nous tomber dessus, le grand amour. Pour la première fois de ma vie, je peux dire que je sentais que je le choisisais, ce gars. Ou plutôt qu'on s'était vraiment choisis en même temps. Qu'aucun des deux n'avait eu à faire d'effort pour séduire l'autre. C'était tout simplement dans l'ordre des choses de nous réunir, de nous découvrir, de fusionner. Aujourd'hui, je ne sais plus trop quoi penser. Depuis quelques jours, j'ai l'impression que je cours davantage après Liam qu'il ne court après moi... Peut-être n'est-ce qu'une simple impression...

Nous retournons nous allonger sur la chaise. La petite brise me donne des frissons. Le soleil s'est

camouflé derrière un nuage. L'eau sur ma peau devient plus fraîche.

— En tout cas, on sait que t'as froid, Félicia, me lance Marie.

— Ben quoi, vous aussi !

— Moi ça paraît moins... Mon maillot a une doublure, pas le tien...

Non, en effet, pas le mien. Mes seins sont devenus durs et pointent gravement. Puis, je vois Charles, qui donne un coup de coude à Liam... et les deux regardent dans notre direction pendant que nous sortons de l'eau et que les dernières vagues se fracassent sur nos mollets.

Sales pervers. Allez, rincez-vous l'œil... On est là pour ça, de toute façon.

Nous retournons à nos chaises longues. Je m'étends. Le soleil est revenu. Je le laisse me couvrir de chaleur pour que ma peau redevienne moins tendue et qu'elle perde cet effet de picotement et de chair de poule. Après quelques minutes, je me tourne sur le ventre. Et le groupe de sportifs revient vers nous.

Émilio qui pense toujours à notre santé nous lance :

— Vous devriez vous mettre de la crème sur le dos, les filles, le soleil tape fort à cette heure quand il daigne se montrer le bout du nez... comme en ce moment !

— Bon... c'est une façon subtile de vouloir toucher nos corps de déesse ? Espèce de petit pervers, Émilio... On le sait bien que t'es pas gay au fond, lui lance Alyssa sur un ton de plaisanterie.

— T'as tout compris, ma jolie.

Elle lui lance sa bouteille de crème.

Marie, à mes côtés, lance la sienne à Charles. Ah, et merde, j'en profite aussi. Je lance la mienne à Liam.

— Liam, je suis la prochaine, affirme Morgane.

Sorcière... éloigne-toi de mon mec ! Je déplore déjà le fait que ses mains toucheront son corps à elle, même si ce n'est que le dos. « Lâche prise, ma vieille, et profite de ton moment. » Liam me rejoint, fait couler de la crème sur mon corps et l'étend doucement partout sur mon dos, d'abord dans le haut, massant mes épaules du même coup. C'est bon. Ses mains sur moi. Je les prendrais tout l'après-midi comme ça, à caresser mon corps. Il passe enfin dans le bas de mon dos, jusqu'au haut de mes fesses... Et là, c'est plus fort que moi : mes pensées sont incontrôlables... Je nous imagine seuls, ses mains glissant dans mon maillot, massant mes fesses, toujours plus sensuellement... ouf... assez.

— Voilà, c'est fait, ma belle.

Il me lance un sourire.

— Merci, très *gentleman* de ta part, cher beau-frère.

Je préfère l'appeler « mon amour » et que lui m'appelle « bébé »... mais on doit se garder une petite retenue en public...

Il rejoint la chaise à côté et s'occupe du dos de Morgane.

— Mmm... tu dois faire des massages débiles, toi...

Non... n'y pense même pas, espèce de nympho... LAISSE-LE TRANQUILLE.

Il rit.

— Oui, je me débrouille pas mal...

Bon, don Juan, si tu la veux dans ton lit, t'as les mots justes !

Il retourne à sa chaise. Et je me mets à fabuler. Je m'imagine des choses entre lui et elle qui me mettent dans un état de rage avancée. Je ne me dompterai donc jamais... Maudite jalousie.

Le soleil commence à se coucher. Nous ramassons nos trucs pour retourner à la citadelle et aller prendre une douche avant le souper.

Je me rends d'abord aux toilettes de la plage. Quand je reviens, Jasmine marche vers la citadelle et je vois qu'il ne reste plus que Liam. Il doit l'avoir fait exprès. En tout cas, je l'espère. Je le rejoins aux chaises longues pour récupérer mon sac. Il me sourit.

— Quelle chance j'ai : raccompagner la plus belle fille de la citadelle.

— Arrête ton baratin, Liam... Je suis loin d'être la plus belle ici et tu le sais bien...

— J'espère que tu rigoles... Allez, viens. On doit aller se préparer.

Nous marchons vers la citadelle, les palmiers dansent sur notre passage des deux côtés de la passerelle. Nous demeurons silencieux. Nous sommes seuls. Il pourrait se passer quelque chose, j'en meurs d'envie. Mais comme j'ai des craintes à propos de ses sentiments, j'aimerais que ça vienne de lui. Sauf qu'il ne fait rien. Je lui trouve un air serein, pas tendu. Pas comme quelqu'un qui désire une fille comme un fou. « Il faut que l'on calme nos ardeurs », qu'il m'a dit l'autre jour... Est-ce ce qui est arrivé ? Pour lui en tout cas. Parce que moi j'en suis incapable, de calmer mes ardeurs.

Nous arrivons trop vite à la citadelle.

— Je dois aller porter le ballon au gym. On se voit au souper.

Il me donne un baiser chaud sur la joue. Mais je l'accepte aussi douloureusement qu'une gifle. Cela me donne la confirmation que quelque chose a changé dans son esprit. Cette constatation me saisit tellement que je ne réponds qu'un simple « oui, à plus tard » et je monte à l'étage. Pourquoi ses lèvres ne peuvent-elles pas trouver les miennes ?

La soirée est bien entamée. J’aperçois Liam dans le grand cercle de convives ; il semble écouter les discussions sans réellement y prendre part. Je m’approche de lui. Je m’incruste dans le cercle, puis j’échange quelques mots avec Alyssa à ma gauche juste avant de me tourner à droite vers lui :

— Où est ta femme ?

— Elle n’est pas très en forme ce soir. Elle ne viendra pas.

— Que c’est triste...

— Oui, en effet !

Notre ton est indifférent. C’est peut-être de l’ironie. Peut-être pas.

On nous apporte une tournée de *shooters* de cognac. Un, puis deux, puis trois. Nous allons danser et les hommes demeurent en retrait. Cela leur prend plus de temps à venir nous rejoindre en général.

Peu après notre arrivée sur la piste de danse, les hommes nous offrent de la cocaïne. Je veux arrêter ça... cette substance si destructive. Ça fait quelques fois que j’en prends. Encore un soir, puis je prends la résolution de cesser à jamais... Ou ce sera ma résolution pour le Nouvel An, dans à peine trois jours. Arrêter la drogue. C’est hilarant... qui l’aurait cru ? Moi, prendre de la drogue ! Je sais que c’est mauvais. C’est pour ça que j’aime ça, j’imagine. J’aime m’autodétruire. Je me dégoûte depuis mon arrivée ici, un peu plus chaque jour. Ça me fait du bien de me faire du mal.

Je perds pied pendant que je danse, je me sens partir de côté, mais Liam me rattrape.

— Merde... Félicia. Encore ? Arrête de mélanger les substances... Ça va te tuer.

Il est en colère.

— Arrête, voyons. Je m’amuse, c’est tout...

— Oui, tu t’amuses ? Vraiment ? Parce que tu n’as plus l’air très en forme... Tu as l’air perdue.

— Bon, alors, arrête de me regarder si tu n’aimes pas ce que tu vois... et fous-moi la paix. La façon dont tu me regardes, dont tu me fais la morale... ça devient exaspérant.

— Tu ne vas pas bien, Félicia...

— Oh... merci de me le rappeler ! Oui, c’est bien ça le problème : j’ai du mal à décrocher du fait que je vais mal et, toi, tu tournes le couteau dans la plaie. Tu ne vois pas que je tente de m’amuser ce soir ? J’ai tout sauf besoin que tu viennes gâcher ma soirée...

— Tu sais bien que ce n’est pas ça, mais te voir dans cet état...

— Bonne soirée, Liam.

Je coupe là cette conversation, car je sais qu’elle ne mènera nulle part. De toute façon, pas moyen d’avoir une conversation profonde et vraie avec ce gars en public. Cela nous est interdit. On pourrait se faire des idées... Je lui tourne le dos et vais rejoindre les filles.

Et je me mets à danser comme une déchaînée. Puis, je me retrouve assise entre Charles et Amanda qui se sont dangereusement collés à moi sur la banquette. Malgré la brouille qui règne dans mon esprit, j’entrevois le regard enflammé et vicieux qu’ils échangent et je sens la main d’Amanda caresser ma cuisse nue, car je porte une robe courte ce soir. Merde, mais qu’est-ce qu’ils ont en tête ces deux-là ?

Charles est fou... il est en public. Il ne peut quand même pas toucher à l'interdit en public... Si son père l'apprenait...

Le fils ne me touche pas, mais je suis maintenant appuyée à son bras étiré à l'arrière de mon cou et ses doigts caressent la nuque d'Amanda, sauf que ses yeux à lui sont sur mes cuisses, fixant intensément les caresses de la fille sur ma peau.

— Amanda et Félicia... Il me semble que ça donnerait tout un spectacle de sensualité, les deux réunies dans un lit... nues. Tu en penses quoi, Amanda ?

— Je ne dirais pas non.

Elle me fixe dans les yeux.

— Et toi, Félicia... ?

Je réponds plutôt à Charles.

— Amanda est splendide... Oui, peut-être un jour.

Je laisse planer l'espoir d'une quelconque possibilité pour ne pas les décevoir, mais il n'est pas question que ça arrive ce soir. La cocaïne fait peut-être augmenter mes désirs sexuels, mais quand même, un *trip* à trois avec le fils de mon fiancé... Non, je ne peux pas ; j'aurais de foutus ennuis, c'est certain... Puis il n'y a pas que ça : je pense au sentiment de dégoût que je ressentirais par la suite. Je commence à me connaître. Déjà que je sais trop bien à quoi ressemble les lendemains... Les fins de soirée aussi parfois, au moment de la « descente », quand l'euphorie me quitte. Quand le sentiment de puissance s'estompe, vient la période d'anxiété, ce sentiment de malaise profond, la douleur... encore plus présente qu'avant... je sais tout ça. Mais sur le coup, c'est tellement bon... Les filles me conseillent de consommer du cannabis en période de descente : ça apaise et ça atténue les effets indésirables, qu'elles disent. Il est vrai que l'irritabilité et l'angoisse se font un peu moins ressentir alors.

Puis, Charles me fait sortir de mes pensées quand il me glisse à l'oreille :

— Je suis tellement jaloux en ce moment de ses mains sur ta cuisse.

— Charles, arrête, c'est trop dangereux... L'idée que l'on se retrouve est attirante, mais c'est trop risqué... Et c'est d'ailleurs pour cette raison que je vais me lever à l'instant et aller rejoindre les autres. Il y a déjà trop de monde qui nous regarde, tu ne trouves pas ?

— J'aimerais m'en foutre, mais oui, tu as raison.

Je me tourne vers Amanda qui ne nous a pas entendus.

— Je vous laisse.

Je fais un clin d'œil à cette fille qui me dévisage, avec un petit sourire déçu.

Je vais rejoindre les filles, danse un peu, mais je fonce droit sur Marie et nous nous effondrons toutes les deux, couchées en plein milieu de la piste de danse, en crise de rire. Nous nous aidons à nous relever.

Une heure plus tard, je fume un joint avec les filles dans le petit boudoir... Vous savez, celui où on retrouve le fameux cadre... Je fixe d'ailleurs ce dernier encore et encore. Je me demande si cette première épouse était aussi tourmentée que moi. Gabriel Addams ne fait pas qu'envoûter ses proies : il les pervertit, les transforme à jamais. Il faut que j'aille aux toilettes. Ça presse. Ma vessie brûle.

Je m'y rends, puis Liam me tire par le bras dans la pièce à côté de la salle des toilettes... merde ! La

même où je m'étais retrouvée en train de fricoter avec Charles.

— Liam... les caméras...

Je panique malgré le fait que je sois un peu perdue. Oui, j'ai vraiment abusé ce soir. J'ai la tête qui tourne. Le cœur qui veut exploser à cause de la drogue.

La porte se referme brutalement. Mon amant a le regard dur. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état. Je comprends qu'on n'est pas ici pour baiser... à mon grand désarroi.

— Félicia, regarde-moi.

Je soutiens son regard. Oui, je sens que je vais me faire engueuler.

— Et regarde-toi... Tu es en train de te détruire. Ça doit cesser. La fille que j'ai connue était plus forte que ça.

Je bous de l'intérieur. Comment ose-t-il ?

— Non, tu as bien raison : je suis tout sauf forte aujourd'hui. La fille que tu as connue n'existe plus. Ne le comprends-tu pas ? La drogue et l'alcool sont tout ce qu'il me reste pour oublier le mal que j'ai.

— Et ça fonctionne ?

Son regard est presque méprisant, dégoûté. Je le déçois et ça me tue. Le sentiment que je ressens est atroce, douloureux à l'extrême.

— Oui, ça fonctionne ! Comme tu le sais, le soulagement est éphémère, mais c'est mieux que rien !

Je m'approche de son visage. Je suis tellement en colère, contre lui, contre moi, contre l'univers.

— Oui, j'aimerais être aussi forte que toi, Liam. Mais, tu vois, je n'y arrive pas. Pour la raison évidente que je ne peux pas t'avoir juste pour moi et ça me rend dingue. Je deviens folle. Si tu arrivais à lire dans mes pensées, tu comprendrais... Tu comprendrais à quel point je t'aime d'un amour dévastateur, tu verrais tout ce que je serais prête à faire pour toi, tout ce que je te laisserais me faire, tout ce que je rêve de te faire... mais je ne pense pas que tu puisses comprendre, parce qu'il est évident que ce que je ressens pour toi dépasse les sentiments que tu as pour moi.

Mon cœur s'est sérieusement emballé. Je fais une brève pause avant de reprendre :

— Toi, tu es tellement terre à terre, tout en contrôle... presque serein avec tout ça, avec toutes ces filles qui te tournent autour, avec elle... ta femme ! Je le sens bien... que tu as réussi à calmer tes ardeurs envers moi, comme tu dis... je sens bien que je te fais moins d'effet que je t'en faisais... et ça me tue.

Il m'écoute, d'abord calmement, malgré son cœur que je sens battre trop fort dans sa cage thoracique, mais son visage se crispe peu à peu. Puis, prestement, sans que je m'y attende le moins du monde, il me tourne et me cloue au mur, se colle à moi dans mon dos, me retenant des deux mains. Sa bouche près de mon oreille me fait monter un frisson saisissant.

— Écoute-moi bien. Tu n'as pas idée à quel point tes pensées sont erronées, Félicia. Comment peux-tu t'imaginer un instant que tu m'aimes plus que je t'aime quand jamais aucune fille ne m'a fait perdre la tête comme tu le fais ? Cette jalousie extrême que je ressens quand il te touche, quand il effleure simplement ta peau, c'est violent, Félicia. Oui, si violent que ça me fait peur, que j'ai des idées de meurtre plein la tête moi aussi ! Comme lui... Juste à la pensée qu'il te touche. C'est ça que tu veux m'entendre dire ?

Il a monté dangereusement le ton, puis le redescend, mais son filet de voix est grave, trop grave :

— Quand je t'ai entendu cet après-midi-là, dans la bibliothèque... Les gémissements que tu poussais pour lui... mon Dieu... c'était trop... tu comprends ? Beaucoup trop douloureux. Je ne pouvais plus en supporter davantage.

Sa voix est enrouée et d'une intensité saisissante.

Ah, Liam...

Je perçois enfin sa douleur vive, un peu comme la mienne. Ça me peine infiniment, mais on dirait que j'avais besoin de ça. Que nos douleurs se confondent. Je me tourne pour le caresser et le calmer, mais il me cloue de plus belle au mur.

— Je n'ai pas fini. Et je ne veux pas que tu me regardes te dire ces choses : ça fait trop mal. Tu m'obsèdes, Félicia. Et moi aussi, j'ai l'impression de devenir fou, mais je reste solide pour nous deux. Je dois veiller sur toi, même de loin, car je te sens si fragile. Mais ça me déçoit au plus haut point que tu t'imagines que mon amour est moins fort pour toi pour la simple raison que je semble plus solide. Car bien au contraire, au fond de moi, je suis détruit aussi. Tout ce que je veux, c'est te posséder jour et nuit et je ne le peux pas. Tu obsèdes toutes mes pensées. Sans arrêt. Et tu veux vraiment que je te dévoile tout ? Tout ce que j'ai dans la tête quand je pense à toi ?

— Oui...

Mon amant est si tendu... tout comme l'est son sexe en ce moment ! Son érection imposante s'est nichée entre mes fesses. Je commence à perdre la tête. Je me retiens de gémir.

— Je ne pense pas que tu aimeras... Je t'avertis : ce n'est pas très sain tout ça. Je ne me reconnais plus. J'ai tellement de violence en moi, d'émotions néfastes... Je t'aime, mais j'en viens à haïr cet amour que je te porte, tellement c'est douloureux. Et parfois, j'en viens à confondre le sentiment et la personne. Toutes ces choses que je te ferais, qui me passent parfois par la tête quand l'envie et la rancœur me possèdent, tu n'as pas idée. Je suis un gars, Félicia. D'abord, ton p'tit cul m'obsède. Il doit être tellement serré. Je rêve de m'y enfoncer. Et je voudrais tirer sauvagement tes cheveux pendant que tu t'occupes de mon sexe avec ta bouche langoureusement. J'aimerais te donner la fessée, et je ne sais même pas si j'arriverais à le faire tout en contrôle ou si je me défoulerais sans retenue sur toi, pour toutes les fois où tu as joui dans ses bras à lui... et Dieu sait qu'il doit être doué, le salaud ! Ou ma main qui se referme sur ton cou délicat... Oui parfois je pense à ça aussi. Et surtout j'aimerais que mon sexe te fasse mal, te fasse crier de douleur, que tu le sentes au fond de toi comme tu n'as jamais rien senti d'aussi fort. Je mordrais ton corps. Je voudrais que...

Je suis stupéfiée. Sans mot devant les paroles avilissantes, purement indécentes de mon amant. Liam se détache de moi abruptement et se met à reculer. Il me regarde, les larmes aux yeux.

— Pourquoi me laisses-tu te dire ces choses irrespectueuses et dégradantes ? Tu mérites mieux, Félicia. On ne dit pas ça à la fille qu'on aime. On garde une certaine retenue... Je suis en train de devenir un monstre... comme lui... pourtant je ne voudrais te faire de mal pour rien au monde, j'espère que tu le sais... Je suis désolé... Tu sais bien que jamais je ne te ferais toutes ces choses ! Je déteste te voir souffrir... Mon Dieu, j'ai honte, comment ai-je pu te dire ces horreurs ?

Il regarde par terre. Je fais un pas vers lui. Il se crispe davantage.

— Non, n'approche pas, Félicia, je me fais peur en ce moment... et je me déteste.

Il tremble et je vois rouler de longues larmes sur ses joues.

— Liam... ça va aller... J'aime quand tu t'ouvres à moi. Même si c'est noir... Nous sommes brisés, Liam... c'est normal que ce que l'on ressent dans notre vie de tous les jours ici et l'un pour l'autre ne soit pas de toute beauté... et je sais que tu ne me feras jamais de mal... pas volontairement en tout cas... moi aussi j'ai des envies étranges parfois, des fantasmes... ça ne veut pas dire que je souhaite vraiment qu'ils se produisent...

Je le rejoins et le serre dans mes bras. Je porte mes lèvres à son visage, puis lèche doucement sa larme. Son goût est le plus divin du monde. Le goût salé de son corps, de ses yeux plein de passion dévorante, de vie ...

— Félicia, arrête de te faire du mal, je t'en prie. C'est tout ce que je souhaite. Ça me tue de te voir t'en prendre à toi, à la personne que j'aime le plus dans ce monde de fou. Qui devient soudainement beau quand tu apparais. S'il te plaît, promets-moi...

— D'accord. Je ferai attention... Je te promets d'essayer en tout cas... Maintenant, fais-moi l'amour, Liam.

Avec vigueur, je me colle à lui, j'embrasse le creux de son cou, j'accroche sa lèvre inférieure entre mes dents et je l'embrasse langoureusement. J'ai tellement envie de lui.

— Non, arrête, Félicia.

— Liam, ne fais pas ça, ne me repousse pas, nous nous aimons... Nous nous devons de consommer cet amour, sinon la tension nous tuera.

— Je sais, bébé, mais non... pas dans cet état-là, ce ne serait pas correct... Tu tiens à peine debout, Félicia. Et pas après ce que je viens de te déballer... Je ne me sens pas bien... à dire vrai.

— Je comprends, mais ton corps me manque tant.

Je baisse les yeux, déçue qu'il refuse mes avances. Non, pas déçue : anéantie.

— Ton corps me manque aussi, bébé. Allez, viens, je vais te reconduire à Jasmine. Elle te raccompagnera jusqu'à ta chambre. Je le ferais bien, mais ça va faire jaser, évidemment... Et je te jure que ce n'est que partie remise, car je te désire toujours comme un fou. Tu n'as même pas idée.

À ce moment-là, je pensais que tout était réglé entre nous deux, qu'en nous vidant le cœur, ça irait mieux dorénavant. J'étais bien loin d'imaginer que la soirée suivante allait se transformer en vrai cauchemar pour moi.

J'ai décidé d'être sage aujourd'hui. Pour moi. Parce que deux soirées de fête de suite, c'est beaucoup. Mais surtout pour lui. Pour lui prouver que ce qu'il me dit m'importe. Pour qu'il voie que je peux être droite moi aussi, comme lui.

La journée commence bien avec un cours de peinture très relaxant aux côtés de Jasmine. Alors que nous sommes seules dans notre coin, avec notre pinceau, assises sur un tabouret de bois devant notre chevalet, nous contemplons les immenses fenêtres donnant sur l'océan et ses rochers abrupts. Décor inspirant. Le bleu tendre du ciel, assis contre les tons impétueux de cette mer sauvage. C'est d'ailleurs ce que l'on peint ce matin : les murs liquides de notre prison dorée, ces frontières naturelles des plus puissantes. Rose, l'artiste de la citadelle, se promène régulièrement de chevalet en chevalet pour superviser notre travail et nous conseiller au besoin. Nous demeurons silencieuses un bon bout de temps. Puis, je demande à mon amie :

— Alors, comment ça se passe avec ton amoureux ?

Je lui adresse un petit sourire coquin, faisant allusion à sa relation avec Tommy.

— Ce n'est pas mon amoureux...

Je lève les yeux de manière à lui faire comprendre que je sais qu'elle me ment.

— T'as peur des mots, mon amie ? L'homme avec qui tu passes le plus clair de ton temps, celui qui te fait délaisser ta meilleure amie, celui pour qui tu rougis sans cesse et pour qui tu ne cesses de te mettre belle, que tu embrasses ouvertement, qui partage ton lit... Euh... tu appelles ça comment, toi ?

— Bon, O.K., oui, je l'avoue... Tommy est devenu quelqu'un de très important pour moi, Félicia ! Mais de là à dire qu'il est mon amoureux... Je ne sais pas... J'essaie de comprendre si ce gars serait fait pour moi à l'extérieur de la citadelle. Je veux dire... Est-ce qu'il aurait pu être mon type à Montréal ? Est-ce que je l'aurais remarqué ? Nos modes de vie auraient-ils été compatibles ? C'est que tout sonne tellement faux ici...

— Oui, je comprends exactement ce que tu veux dire... C'est pareil pour moi.

Jasmine se fâche un peu contre moi.

— Non, Félicia, ce n'est pas pareil pour toi. Tu ne dois pas succomber à cet homme dangereux... Félicia, dis-moi que tu n'es pas en train de tomber amoureuse du maître, je t'en prie...

— Mais non, voyons... Je faisais allusion à Liam...

— Ouf... tant mieux, parce que tu sais que si cet homme referme totalement sur toi sa puissante emprise, tu te perdras à jamais, Félicia. Et ça ne doit pas arriver, tu m'entends.

Parfois, j'ai l'impression qu'elle en met un peu, à tant le prendre en grippe, cet homme. Elle ne le connaît pas comme je le connais... Mais dans le fond, je sais qu'elle est loin d'avoir tort...

— Je comprends ce que tu dis, Jasmine... Mais alors, toi aussi tu devrais te méfier de Tommy, non ? Lui et le maître, quelle différence au fond ? Ils jouent tous les deux dans la même équipe...

— Non, Félicia... Je sais des choses...

Elle promène ses yeux dans la salle et baisse encore davantage le ton :

— Disons que Tommy est... différent des autres dirigeants de l'île.

Je dépose mon pinceau. Elle m'intrigue.

— Que veux-tu dire ?

— Tu te souviens que je t'ai déjà dit qu'il commençait à douter un peu du fait que ce mode de vie ici soit vraiment fait pour lui ?

— Oui... mais tu sais, ça ne veut rien dire, ces paroles. Tu sais que Gabriel m'a déjà tenu un tel discours...

— Peut-être, mais Tommy a renchéri il y a deux jours. Il semble y penser encore plus sérieusement. Il m'a raconté quelque chose, Félicia, et ce n'est pas de toute beauté. J'ai hésité à te mettre au courant pour ne pas te créer de stress supplémentaire concernant ton fiancé, mais je pense qu'il faut que tu saches... Remarque, cela ne représente qu'un autre geste inacceptable ajouté à tous les autres que nous connaissons déjà. Un coup de pinceau de plus à son macabre tableau.

« Quelle belle métaphore de circonstances, chère Jasmine ! »

— Donc, quelle est cette histoire que ton amant t'a racontée ?

— Tu as déjà entendu parler d'une certaine Rebecca ?

— Oui... c'était une femme de Gabriel, celle qui a quitté la citadelle juste avant mon arrivée.

— J'aime que tu uses d'euphémisme, ma douce Félicia, mais n'aie pas peur des mots, chérie : le maître l'a tuée ! Ne l'oublie jamais : ton fiancé est un meurtrier...

Ces mots m'atteignent brutalement au cœur et me torturent... « Oui, je ne le sais que trop bien, Jasmine... »

Elle continue :

— Quoi qu'il en soit, cette Rebecca était dans les bonnes grâces de M. Addams. Un peu comme toi, il en était venu à presque délaissé toutes les autres. Mais bon, je te rassure, rien d'aussi flagrant !

Je ne sais pas si ça me rassure...

— Ta chambre était la sienne d'ailleurs.

Détail que j'aurais préféré ne pas connaître...

— Ils semblaient vivre le parfait bonheur, jusqu'au jour où elle et Tommy commencèrent à se tourner autour. Juste un flirt au début, mais bien vite, ils ont commencé à partager des baisers... puis, davantage... tu vois ?

— Oui.

— Ils en avaient le droit. Rebecca était libre de coucher avec qui elle voulait. Il n'avait jamais empêché qui que ce soit de le faire, aucune de ses captives.

— Alors, que s'est-il passé ?

— À ce qu'il paraît, elle aurait commencé à avoir un comportement plus distant avec Gabriel, rien de criant, mais juste assez pour que ça dérange cet homme maladivement exigeant et possessif. Comme il l'aurait sentie moins sous son joug, Tommy pense que le maître aurait tout bonnement décidé de s'en débarrasser, ce qui a profondément blessé mon amant.

— Tommy pense... Il n'en est pas certain, donc ?

— Non, parce qu'un bon matin, on a retrouvé le corps de la pauvre Rebecca écrasé sur des rochers. C'était affreux, Félicia. Elle serait tombée de la fenêtre de sa chambre laissée ouverte, ta chambre... On a prétendu que c'était un suicide, mais Tommy est convaincu que ce n'en était pas un. Les filles non plus d'ailleurs. Rebecca n'était pas dans une mauvaise passe depuis qu'elle s'était rapprochée de Tommy. Il est convaincu que ton Gabriel y est pour quelque chose...

— C'est affreux...

— Oui, ça a affecté Tommy, cette histoire. Il s'était attaché à cette fille et, pour la première fois, il avait l'impression que son cousin lui cachait la vérité... Pourtant, les dirigeants se sont juré honnêteté et transparence... C'est depuis ce jour que Tommy se tient davantage sur ses gardes...

— Je comprends. Et le fait qu'il ose t'en parler montre sa grande confiance envers toi. Ce n'est pas rien ! Je comprends pourquoi tu dis qu'il est différent des autres...

— Et toi, ça va ? Cette histoire ne t'a pas trop ébranlée ?

— Pour être honnête, oui... Jasmine... Mon Dieu, dans ma propre chambre ! J'aurai à dormir avec le fantôme de cette fille maintenant...

— Mais non, voyons, Félicia... Toutefois, j'avoue que ce n'était pas très délicat de ma part de te révéler ce détail non négligeable... J'aurais dû l'omettre ; je m'en excuse...

— Ne t'en fais pas, je me suis endurcie... Ma carapace est solide, quand elle ne s'entrouvre pas...

Oui, cette histoire m'a ébranlée et effrayée un peu... mais quelque chose au fond de moi me dit que c'était l'ancien *lui*, avant moi. D'autant plus que l'on n'a pas la certitude qu'il est l'auteur de ce meurtre sordide... Et ces autres filles disparues, on ne sait pas comment ça arrive. Meurent-elles vraiment comme le veut la rumeur ? Où sont-elles seulement menées ailleurs, dans un autre pays ? En sécurité, autre part. On ne sait pas. Alors, pourquoi fabuler sur les pires scénarios... ?

* * *

En fin de journée, Marie vient dans ma chambre tester le coffret de luxe Lise Watier qu'elle a commandé avec les nouvelles teintes hautement *glamour* de la saison. Je suis son deuxième cobaye. Alors que je m'installe confortablement devant la glace de la salle de bain, je remarque que Marie fixe ma bague sur le comptoir. Elle la fixe trop souvent.

— Ne l'oublie pas, ce soir, Félicia.

— De quoi tu parles ?

— De ta bague, voyons...

Ce ton... ah non... J'avais des doutes que cette fille pouvait savoir des choses. Maintenant, j'en suis convaincue. J'ose l'interroger sur ce qui me brûle :

— Ce n'est pas toi qui l'aurais retrouvée par hasard ?

— Peut-être...

— Qu'est-ce que ça signifie « peut-être » ?

Et elle finit par tout m'avouer.

— Oui, c’est bien moi, Félicia.

Je ne le savais que trop ! J’essaie de la tromper, mais je me mets à balbutier, maladroite que je suis.

— Tu aurais pu me le dire avant... Tu l’as trouvée sur le toit, j’imagine... Je m’y étais promenée et...

— Arrête, ne me conte pas d’histoire, Félicia... Je sais, depuis le début...

— Tu sais quoi ?

— Arrête de jouer les innocentes ! Je fais bel et bien allusion à toi et Liam... à votre jeu dangereux.

Moi, ça me saute aux yeux ce qui se passe entre vous deux ; bientôt, ce sera le cas pour les autres aussi, sans aucun doute. Ça doit cesser Félicia. Tu m’as bien comprise ? Sinon, je ne sais combien de temps je pourrai garder ce lourd secret qui me pèse.

Merde ! Marie, avec sa notoriété à la citadelle, elle pourrait si facilement me conduire à ma perte... et à celle de mon amant.

— Mais je l’aime.

— Arrête tes conneries. Arrête de vouloir tout avoir pour toi. Tu es privilégiée ici. Tu dois donc accepter que certaines choses te soient interdites... comme Liam. La seule raison pour laquelle je ne t’ai pas encore dénoncée à nouveau, c’est que je sais à quel point Liam est précieux pour mon amie Éléanor et je ne veux pas lui faire de mal, elle est si heureuse...

Je suis détruite.

— Tu as dit « dénoncée à nouveau », Marie, ne me dis pas que...

— Oui, je suis vraiment désolée, ma petite Félicia. Je sais que tu me détesteras, mais tu ne m’en avais pas laissé le choix. Je ne pouvais pas trahir le maître en sachant quelque chose qu’il devait à tout prix savoir. L’offense était trop grave. Oui, c’est bien moi qui vous ai surpris ce soir-là, toi et Liam, vous embrassant avec effusion à peine camouflés derrière cette luxuriante plante, avant que Liam ne parte pour l’Asie. Vous n’avez guère été prudents, il faut dire...

— Marie, mais pourquoi... ? Je pensais sincèrement que tu étais mon amie.

— Je le suis, ou je l’étais, mais tu comprends, ma fidélité envers Gabriel est plus élevée dans mon échelle de valeurs. Et c’était pour ton bien du même coup.

Les yeux me brûlent. La gorge aussi.

— Arrête de pleurnicher, ma chérie, ton beau maquillage...

— Marie, comment peux-tu dire ça, tu ne te rends pas compte de ce que tu as fait ?

— Oui, je sais très bien ce que j’ai fait. J’ai arrêté tout ça avant qu’il ne soit trop tard, c’est tout. J’ai peut-être sauvé ta peau, ma petite chérie. Vous seriez probablement morts à l’heure qu’il est sans mon intervention. Au contraire, tu devrais m’être reconnaissante. Maintenant que tu sais tout ça, j’espère sincèrement que mes aveux te feront réfléchir... Liam n’est pas pour toi. Cette relation clandestine ne peut que vous apporter du malheur. Oublie-le, Félicia. Jamais Gabriel ne tolérera qu’il se passe quoi que ce soit entre vous deux. Il accepte certaines choses, il peut se montrer ouvert comme tu le sais, mais pour vous deux, jamais ! C’est évident ! Il est déjà gentil d’accepter Liam parmi nous après ce qui s’est passé...

Je suis bouleversée. Je me sens tellement trahie par cette fille, sans compter que je me retrouve dans une

impasse : comment continuer ma relation déjà si compliquée avec Liam dorénavant ?

— Me laisserais-tu seule, maintenant ?

— Oui, je te laisse, j’ai terminé. Si tu te mets à pleurer à chaudes larmes quand je pars, je serai très fâchée, Félicia... Tout ce travail pour rien !

Elle me fixe, finissant de ranger son matériel.

— Tout compte fait, je pense que je vais attendre que tu mettes ta robe et je t’escorterai jusqu’à la salle des dîners... Je n’ai pas envie que tu sombres une fois de plus dans le désespoir. Je te sens si fragile, ma petite Félicia... Tu vois, tu comptes beaucoup pour moi.

Je me rends compte que cette conversation m’a mise dans tous mes états. Je tremble. Je la déteste ! Qu’elle me laisse tranquille au moins, après ce qu’elle vient cruellement de m’avouer... Mais il est sans doute préférable que je n’insiste pas, que je demeure docile en la suivant. En faisant ce qu’elle me dit. C’est qu’elle tient ma vie entre ses mains, cette fille...

En plus, c’est vrai que je ne tiens pas à abîmer mon beau maquillage...

Revenue à la salle des dîners, je suis prise d'une fébrilité malsaine. Je descendrais bien d'une traite une bouteille de blanc, mais j'ai dit que j'allais être sage. Pour Liam.

Je retrouve Jasmine et les autres. Marie n'est plus près de moi, ça fait déjà du bien. Après une bonne demi-heure exposée à de la pure légèreté et à manger des canapés divins au canard et au foie gras, la tension redescend. Puis, il est là, mon amant, mon interdit, dans mon champ de vision. Nous nous lançons de furtifs regards brûlants et doux à la fois. Je suis tellement peinée que quelqu'un sache. Je vais devoir tristement le mettre au courant. Ça lui fera peur davantage et il voudra probablement que nous nous éloignions encore plus, toujours plus.

Alors que je passe devant lui, après le souper, je lui lance :

— Tu vois, j'ai été sage pendant le souper. Et je continuerai toute la soirée. Je veux être en forme pour notre journée sportive demain.

Les filles ont organisé une journée mini-olympiades au soleil. Beaucoup de plaisir et de rire en vue !

— Tu n'as pas idée comme j'en suis heureux, Félicia.

Il me sourit et part.

Après le dîner, j'ai traîné avec Jasmine et Daphnée au jardin donc nous arrivons un peu tard au *lounge*. L'endroit plutôt restreint est bondé de belles captives et de quelques gars. La musique y est très forte ce soir. Je le cherche des yeux, mais ne le vois pas. Je la vois elle, par contre, sa femme. Elle discute avec Amanda – ou pour être plus précise, elle flirte avec elle, c'est assez évident à la façon dont elle la regarde et la touche.

Nous nous rendons au bar prendre des *mojit*os. Je sirote le mien... Tellement bon avec la menthe pilée ! Je tourne mes yeux vers la banquette en retrait tout au fond. Ce que j'y aperçois m'écorche la vue : Liam dans les bras de Flora, cette garce avec qui il a déjà couché lors de notre fin de semaine sur le bateau de croisière. Je suis morte de jalousie. Elle lui parle à l'oreille en riant et je crois même qu'elle lui mordille le lobe. Lui rit.

Puis, il m'aperçoit et semble mal à l'aise. « Oui, c'est ça, le grand... Bravo ! Monsieur « Je-suis-sage-et-honnête-dans-la-vie », et tout... Je veille sur toi... » Mon œil ! Tous pareils devant une paire de seins et un cul bombé. Je le déteste. Charles et Martina arrivent à mes côtés. Ils commandent la même chose que nous. Martina s'éloigne, puis le maître junior me souffle à l'oreille :

— Ouf... t'es sublime avec cette tenue, ma petite Félicia.

Une musique de style balade *R&B* commence. Martina revient vers nous.

— Ma belle, ça t'ennuie si je fais danser Félicia ? Elle s'ennuie follement de mon père et a besoin d'être réconfortée un peu...

— Mais non, voyons. Gâte-toi, mon chéri.

Elle lui fait un clin d'œil. Ça ne semble pas la déranger. Elle a l'air honnête dans ses paroles. Charles m'entraîne donc sur la piste de danse. Tommy et Jasmine y dansent déjà, enlacés.

— J'avais envie de sentir un peu ta peau contre la mienne...

— Charles... tu sais bien que...

— Oui, oui, je sais. Nous ne faisons rien de mal. Nous dansons, c'est tout.

À ces paroles, abruptement, il me renverse et je me cambre sur son bras telle une danseuse de tango. Nous rions. Il me remonte et perd son visage dans le creux de mon cou, me respirant du même coup. Puis, lorsqu'il me remonte, nos regards se croisent. Un peu trop longtemps. Le temps que ça prend pour qu'une étincelle s'allume. Eh merde. Comme cette fois où le désir s'était embrasé entre nos deux corps... la seule et unique fois que ça s'est produit entre lui et moi. Mais elle était bien là, l'étincelle. Je n'avais pas rêvé. Or, je me dis que cette étincelle est normale : le gars est tellement beau, comme son père. Attirant pour toutes les filles.

Sauf que ce soir, c'est différent : je sais que je ne succomberai pas à ses avances. Quand Liam est dans les parages, tout est différent. Ma conscience est plus présente dans mon esprit. Je vois plus loin que la couleur de mes envies et sensations.

Toutefois, malgré mes pensées raisonnées, il est déjà trop tard : je me retourne vers Liam qui nous regarde. Je sais qu'il a vu l'étincelle aussi. Et ce que je perçois dans les yeux de mon amant secret n'est pas beau.

La danse se termine. Charles me laisse en me donnant un baiser – trop long – sur la joue avant de rejoindre sa femme qui est avec un groupe de filles. Je sais que Liam nous observe toujours.

Je vais rejoindre Tommy et Jasmine qui ont quitté la piste de danse. La soirée continue. Liam ne m'approche pas. Puis, je le vois encore tout au fond, assis au même endroit. Il n'est plus avec Flora ; il est avec Charles. Ils discutent tous les deux, comme ils le font souvent. Je ne sais pas à quel point ce qu'ils ont développé ressemble à de l'amitié, mais en tout cas, ils s'entendent bien. Je continue de siroter mon verre et je ne m'occupe plus d'eux quand je vois soudain Liam arriver au bar à la hâte. Il semble en colère. C'est alors qu'il se tourne vers moi et me regarde avec un air qui fait peur. Merde... qu'est-ce qu'il a ?

Ce dernier commande un verre puis passe devant moi, s'arrête, fait le tour de la salle des yeux avant de me glisser à l'oreille :

— Rejoins-moi dans la même salle qu'hier dans dix minutes.

Mon cœur s'arrête. Il est déjà reparti. Il sait que je vais venir, je n'avais pas besoin de lui répondre.

Les minutes qui suivent me semblent une éternité. Et bien plus. J'ai dit à Jasmine où j'allais. Elle va me couvrir au cas où. Et elle va surtout guetter Éléanor qui semble bien s'amuser sans son petit mari... Mais je la trouve différente, comme si elle n'était pas aussi enjouée, aussi naturelle qu'à l'habitude.

Je vais donc rejoindre Liam, prenant de grandes respirations de courage dans le couloir en m'y rendant. J'ouvre la porte, puis il est là, l'air toujours aussi en colère. Je referme la porte. Et mon cœur se serre.

— Tu voulais me parler...

— Oui... Tu savais que Charles se confie de plus en plus à moi... qu'il me prend un peu comme son confident, car il sait que je garderai pour moi ce qu'il me dit...

Eh merde ! Non...

— Il était un peu saoul tantôt... T'as dû le remarquer pendant qu'il avait son visage dans ton cou...

— Oui, peut-être... Et alors ?

Sa mâchoire est si raide, comme celle de Gabriel quand il tente de se contenir.

— Je sais, Félicia.

— Tu sais quoi au juste ?

— Il m’a confié qu’il ne pouvait plus garder ça pour lui... que tu l’obsédais depuis cette fois où il avait réussi à t’avoir...

Je me mets à trembler. Il n’aurait jamais dû apprendre ça. Jamais. Nous avons assez de soucis comme ça.

— Comment as-tu pu ? Félicia, je pensais que... Mon Dieu, j’ai été stupide...

— Liam, non... s’il te plaît... tu dois comprendre...

— Comprendre quoi, Félicia ? Que tu t’ennuyais de moi et que pour passer le temps tu l’as laissé te baiser ?

Mon amant est enragé, hors de lui.

— Gabriel... je peux comprendre, je ne l’accepte pas, mais je comprends que tu n’as pas le choix, mais Charles... Dire que je pensais te connaître !

La gorge me brûle. Mon Dieu que je me déteste. Je ne mérite pas ce gars. Et il me hait maintenant. Et je ne mérite rien d’autre que sa haine. J’ai été lâche, oui. Dans un élan de détresse, d’agitation, je me suis lancée à pieds joints dans les bras chauds d’un autre. Et je le désirais très fort à ce moment-là, cet autre homme, mais ça, jamais je ne le lui avouerai. La vérité est parfois pire que du poison.

— Coucher avec le père et le fils... ça t’excite ou quoi ?

— Arrête. Ne sois pas méchant, c’est assez difficile comme cela d’en discuter avec toi.

— Oui. Bien, tu aurais dû y penser avant. Mais on ne réfléchit pas quand on a des pulsions, des désirs, pas vrai ? Putain, tu désires ce mec, Félicia...

— Arrête, Liam. Non. Tu te trompes. Ce n’est pas comme ça que c’est arrivé... en fait c’est arrivé comme ça, et ça a été sans importance, sans lendemain, du vide... tu dois me croire.

Il pleure. Ça me crève le cœur. Qu’est-ce que j’ai fait ? Je le déçois amèrement. « Désolée de te l’apprendre, mon amour, mais non... c’est tristement la réalité : je ne suis pas celle que tu croyais. Je ne suis pas un ange. » Je suis vile. Sans inhibition. De plus en plus axée sur mes émotions, mes sensations. Mon moi, effrayé, troublé, brisé. Je me dégoûte. Je me déteste.

— Liam...

Je pose ma main sur son bras. Il me repousse. Mon Dieu... non...

— Laisse-moi, Félicia. Je n’ai pas du tout envie que tu me touches...

Il recule jusqu’au mur.

— Liam, ne fais pas ça, je t’en prie.

Il donne un coup de poing sur le mur. Mon cœur se suspend.

— Arrête, tu vas te blesser.

J’accours pour embrasser ce poing rougi et probablement douloureux. Je veux poser mes lèvres dessus, apaiser la douleur, apaiser sa souffrance peut-être un peu du même coup. Mais il me repousse une seconde fois...

— Non... Liam, prends-moi dans tes bras, j'ai besoin de toi...

— Je n'ai pas envie de te toucher non plus en ce moment, Félicia.

Son regard est douloureux et rempli de déception. Ça me rend folle. Folle de colère tout à coup. Et je me mets à crier :

— Arrête d'en faire tout un plat ! Tu sais bien qu'on nous pousse à faire toutes ces choses malsaines ici ! Arrête de dramatiser la situation, bordel ! Et toi, toutes ces filles, tu penses que je ne sais pas ? Flora, Mandy, Candy, Éléonor, pour ne nommer que celles-là ! Et toutes les autres que j'ignore... toutes les autres qu'il y aura... Je ne suis pas conne, je sais bien que t'as pris ton pied avec ces filles. Tu penses que ça ne me détruit pas ? Oui, chaque jour, Liam, ça me torture... la jalousie me dévore et me met en pièces.

Il ne parle plus, me regarde avec des yeux ronds. Il écoute. Je l'ai saisi. Tant mieux ! Ça lui prenait ça.

— Tu as raison, c'est inhumain, ce que l'on a à supporter. Malsain à l'extrême. Et oui, ce que je ressens, c'est la même chose pour toi... Désolé pour ma réaction...

Il garde toujours ses distances. Je n'aime pas ça.

— C'est trop dur, Félicia. Je pense que nous devrions prendre nos distances quelque temps... Tu vois, le temps de souffler un peu, de nous ressaisir, de reprendre nos esprits...

— Je ne comprends pas...

Ma voix râle, tremble. Qu'est-ce qu'il me sort là, bordel de merde ?

— Notre amour interdit est en train de nous détruire. C'est trop douloureux... de toujours nous cacher, d'espérer... Je suis fatigué, Félicia. J'en peux plus de toute cette intensité. Je dois retrouver un peu de calme dans mon esprit, tu vois, si je veux réussir à trouver la force et l'idée de génie pour sortir de ce trou... je dois me concentrer...

Je suis sidérée.

— Tu es en train de me larguer, Liam ? C'est ça ?

La panique dans ma voix est sans fin.

— Non, ce n'est pas ça, mais...

— C'est la première fois que je t'entends parler de tes projets d'évasion sans prononcer le « nous »... Tu le ferais donc sans moi, Liam ? Fuir et me laisser ici ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es en train de m'abandonner, c'est ça... ?

Je suis hystérique. Je me rends compte que j'ai hurlé les derniers mots.

— Non, arrête, jamais je ferais ça ! Tu ne comprends pas... jamais je ne penserai à sauver ma peau sans d'abord penser à sauver la tienne ! Et je ne te largue pas... Nous ne formons pas un couple à proprement parler à ce que je sache... J'ai besoin d'un peu de détachement, pour un temps indéterminé, c'est tout. Enfin... merde, ce n'est pas très clair dans ma tête tout ça, mais...

— Ça va, j'ai compris. Plus la peine d'en rajouter...

Ce ton désolé... Il fait un pas vers moi. Mais je me sauve, en courant.

— Félicia...

Je ne l'entends pas me poursuivre. Pourquoi ne le fait-il pas ? Pourquoi ne tente-t-il pas de me rattraper, pourquoi n'a-t-il pas tenté de me retenir, pendant que je me serais débattue pour me sauver encore, m'étouffant presque de sa forte prise pour que je demeure dans ses bras ? Oui, j'aurais aimé qu'il m'étouffe de ses bras puissants, qu'il me fasse mal. Je veux avoir mal.

Mal.

Comment me soulager ? Par quel moyen ? Un couteau peut-être, un long couteau effilé sur ma peau. Une longue trace rouge vif sur la peau blanche de mon avant-bras. Peut-être. L'image m'obsède. Ça me soulage en pensée. J'ai vu ça dans un film, dans mon ancienne vie. Je ne comprenais pas les actes de la fille, son état d'âme pour en arriver là, mais maintenant si. La culpabilité de tout ce que j'ai fait ici me ronge à un point insoutenable. Au secours ! Je vais me noyer dans cette douleur. Je veux mourir pour arrêter le mal. « Mon Dieu, Liam, tu m'aimes moins maintenant. Tu ne m'aimes plus assez pour endurer la douleur que cela t'inflige de m'aimer. Je n'en vaudrais plus la peine à tes yeux. Je suis trop imparfaite. » Je respire à peine.

Je suis dans mon lit, le regard vide. Je n'ai pas encore pleuré. Je suis encore sous le choc de l'évidence. De la déception immense. De la perte de quelque chose qui m'est un peu flou. D'irréversible ou non ? Je n'en sais rien. Mais je sais que les larmes ne tarderont pas. En ce moment, j'aimerais me faire bercer, oui... Puis, ce sont les bras chauds de Gabriel qui me viennent à l'esprit. Comme si j'avais besoin de lui pour m'apaiser, me consoler. Je me rends compte que mon ravisseur me manque. Que j'y suis maintenant attachée plus que je ne le crois. Il revient demain. Ses yeux posés sur moi, ses mains sur ma peau me feront du bien et je me perdrai dans ses douces paroles, dans ses douces promesses. Oui, ça m'apaisera. Ça ira mieux. Il le faut. C'est vrai que c'est allé trop loin tout ça. Je dois cesser de me laisser dépérir. Je suis capable d'être plus forte que ça. Je m'endors très tard, mais je réussis tout de même à trouver le sommeil.

* * *

Je me promène sur la plage quand je vois l'avion atterrir au loin. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie d'aller accueillir mon fiancé. Je pense qu'il sera content. Je ne le fais jamais en temps normal. Ce sera une première.

J'attends une vingtaine de minutes, quand je vois la Mercedes quitter la piste d'atterrissage se trouvant à un kilomètre de la citadelle. Cette dernière s'immobilise enfin dans le stationnement formant un grand U et je vois l'homme en sortir, de toute sa prestance, unique. Je suis assise dans une chaise à bascule. Je porte une robe blanche légère, mes cheveux sont libres et ondulants, une fleur blanche tient sur mon oreille. Malgré la soirée d'hier, je me sens belle et légère. Parce que je vais le revoir. Parce qu'il saura temporairement me faire oublier cette peine d'amour que je ne veux pas vivre, que je ne mérite pas de vivre. J'ai eu déjà suffisamment mal depuis mon arrivée ici. Suffisamment de souffrance. Je veux me faire aimer, c'est tout.

Alors qu'il s'approche, mon cœur bat la chamade... Il me fait toujours autant d'effet. Après deux jours seulement, ma mémoire n'arrivait pas à rendre le tableau si fidèlement. Quand il me voit, il m'offre son plus beau sourire et vient m'entourer chaudement de ses bras qui m'apaisent au premier contact. Ça fait du bien, exactement comme je l'avais prévu.

— Ma princesse, quel accueil ! Tu me fais tellement plaisir. Mon Dieu que t'es ravissante, un ange...

Il pose une main sur ma nuque, ce qui me donne un de ces frissons qui parcourt ma colonne vertébrale, puis il pose ses lèvres sur les miennes. Et il m'embrasse de cette fougue, de cette vigueur si profonde, que j'en perds tous mes moyens. Et je me sens devenir liquide. Je deviens toute molle comme chaque fois qu'il m'embrasse comme ça.

— Tu t'imagines, ma Félicia, demain nous fêterons le Nouvel An ensemble ! Si tu savais à quel point ça me rend heureux.

Oui, le Nouvel An... sur cette île, à la citadelle. Que me réserve cette nouvelle année sur le point de s'inviter aux portes des tourments de mon existence ?

* * *

Je me suis levée deux heures plus tôt qu'à l'habitude. Je sens la douleur monter en moi, elle veut m'étouffer, m'enserrer, m'abattre. Je dois m'en débarrasser sur-le-champ. Je ne veux pas qu'elle me gagne. Je me jette hors du lit, cours dans la salle de bain m'asperger le visage d'eau froide. Je me fais

ensuite une queue de cheval rapide, me brosse les dents puis m'élance vers le gym. J'ai besoin de me défouler... de faire sortir le mal d'une manière saine... et je suis fière de moi pour la bonne intention. Je marche d'un pas rapide dans les couloirs de la vaste demeure. Je ne croise pratiquement personne à cette heure, si ce n'est deux servantes. J'entre dans le gym vide ; tout le monde dort. Courir à en perdre haleine sur le tapis roulant au son de la bonne musique dans les oreilles me fera du bien hors de tout doute. J'essaie tant bien que mal de chasser cette grosse boule brûlante au fond de ma gorge, causée par cette retenue que je m'afflige, pour éviter qu'il se déverse à l'extérieur de moi, ce flot de larmes amères qui n'en finirait plus de jaillir. Alors que je m'apprête à m'installer sur la machine, je fige. Merde. Je ne suis pas seule. Il est là...

— Quelle belle surprise ce matin... Viens par ici, mon ange.

Gabriel. J'ai envie de me sauver en courant. J'ai l'air de quoi arrangée de la sorte ? Je ne suis même pas maquillée, j'ai d'affreux cernes, je porte un jogging un peu trop grand et un t-shirt quelconque... Je prends mon temps pour m'approcher.

Je constate qu'il y est depuis un moment, car il est tout en sueur. En tout cas, lui il a bonne mine... Oh que oui... Son corps est effrontément luisant sous l'effort, sans parler de ses muscles gonflés. Mon Dieu... ces cuisses qu'il vient de travailler, c'est quelque chose. J'essaie de cesser de promener mes yeux sur ce corps sublime, remontant plutôt vers son regard, mais vous savez que ce n'est guère mieux... l'effet que me fait ce regard bleu...

Il y a des phéromones dans l'air en tout cas ! Et elles sont plus que palpables. J'ai déjà entendu dire que tout ça n'est qu'une simple question de chimie, l'attirance... un besoin d'accouplement naturel, instinctif, comme chez les animaux...

Quoi qu'il en soit, cela m'impressionne de le surprendre hors du cadre habituel... je veux dire, en dehors de nos rencontres pratiquement toujours formelles. Je le croise assez rarement par hasard, dans son quotidien, même si nous habitons la même demeure.

— Je suis vraiment heureux que l'on se croise par hasard ici.

L'homme m'enlace.

— Désolé pour ça.

Il fait allusion à la sueur couvrant sa peau.

— Aucun problème.

Oh que non... aucun problème. L'homme sent bon, sa sueur n'a rien de repoussant. Elle m'attire irrésistiblement. Je ne sais pas pourquoi. Je me perds dans le contact de cette peau glissante, tendue et dure sous l'effort. Je me verrais bien même me glisser avec lui sous la douche, laver moi-même ce corps prodigieux, le savonner de son gel douche moussant qui sent si bon... Ouf... si j'osais lui faire part de mes pensées obscènes, il en mourrait de plaisir. Mais je ne suis pas comme ça... Je suis trop réservée... C'est mon problème, c'est moi qui me prive, car je sais pertinemment que le maître ne se ferait pas prier...

— Et désolée de me montrer si peu présentable devant vous... Je ne pensais pas vous y trouver si tôt... Vous êtes matinal...

— Tu es parfaite, ma princesse, même au naturel.

Je lui souris.

— Vous êtes parfait, ainsi, même en sueur.

Il me sourit et soulève mon menton de ses doigts pour m’embrasser. Cette langue qui caresse la mienne, ses paroles réconfortantes qui savent à coup sûr me faire sentir unique et exceptionnelle. Tout ça me fait oublier chaque fois tout le reste. Je n’ose pas m’avouer que cela représente une source de bonheur – ou oui... peut-être que je m’avoue de plus en plus que mon ravisseur sait me faire connaître le bonheur... parfois, quand il n’agit pas en fou.

Ce bonheur s’accroît et atteint son apogée alors que son étreinte se referme sur moi, qu’il me soulève et pose mes fesses sur le banc de l’appareil de musculation pour venir se clouer intensément à moi, plein d’étoiles étincelantes dans les yeux, des intentions indécentes plein l’esprit.

Son contact. L’extase. Que Dieu me pardonne.

31 décembre. Je suis lasse des robes scintillantes et des paillettes. J'ai toujours aimé quand ça brille, mais que voulez-vous, le commun finit par devenir monotone... et cela fait déjà un long mois que l'on se pavane avec des merveilles étincelantes sur le dos... Ça perd de sa magie à la longue ! J'ai hâte de changer de thème. En fait, le comité a décidé de prendre une pause en janvier. On s'habille comme il nous chante, tant que c'est beau, élégant lors des soirées, et que ça mette notre apparence en valeur, car il ne faut pas oublier que c'est ce qui compte ici. Toujours. La beauté. Ne comprennent-ils pas qu'en misant tout sur quelque chose d'éphémère, de si superficiel, ça ne durera pas ? Bientôt, il ne restera que déception et regrets. On ne peut pas baser sa vie sur la beauté et le plaisir. J'en suis convaincue. Et malgré tous les lavages de cerveau que l'on m'inflige, mon opinion à cet effet ne changera pas. Jamais.

Nous, en cette soirée spéciale, captives de la citadelle, sommes donc embellies des plus beaux maquillages et tenues de l'année, des plus élégantes coiffures, qui ont demandé le triple de temps que d'habitude ; notre apparence doit être à la hauteur de cette nuit que l'on nous promet somptueuse. En fait, ça nous a pris toute la journée pour nous préparer !

J'ai tenté de garder la douleur de cette discussion désespérante entre Liam et moi bien dissimulée au fond d'un tiroir de mon cerveau, que je ne veux pas ouvrir... pas maintenant, pas aujourd'hui en tout cas. Non, je ne la laisserai pas me submerger, cette douleur et ces larmes qui viennent avec. Peut-être dans quelques jours, quand l'euphorie, les festivités seront terminées, que le plat s'installera pour que nous reprenions toutes des forces, alors que le cafard me regagnera... Alors là, oui, peut-être que je laisserai la douleur m'envahir et me blesser, pour mieux l'exorciser – ou alors pour mieux m'achever, me détruire. Je ne sais pas trop. Ce n'est pas scientifique tout ça. Je sais juste qu'en ce moment, elle dort là, dans mon être, et que ça me hante. Que ça me brûle, encore que je tente de la maîtriser. Je combats tous les jours contre elle depuis mon arrivée ici, depuis que je vis cet amour interdit, cette bataille intérieure pour ne pas succomber à mon ravisseur.

La fête à l'extérieur est commencée. C'est fantasmagorique. Que dire de plus ? Les mots ne rendent pas honneur à ce décor grandiose. Budget. Bon goût. Raffinement. Et toutes ces lumières. Même dans la mer ! Comment a-t-il fait pour que toutes ces lumières multicolores flottent ainsi sur l'eau, sur cette imposante barrière naturelle qui nous retient captifs au sein de ce petit morceau de terre perdu au milieu de l'Atlantique ? Mystère...

Je me mets à penser à ces servantes cloîtrées, les plus rebelles, celles qui n'ont pas voulu se prêter au jeu ici, mais que l'on a gardées quand même, les jugeant non dangereuses. Elles manquent tout ça. Ce beau spectacle. Elles n'ont pas le droit à l'extérieur. Ils auraient pu faire une exception en cette soirée spéciale, il me semble. C'est la nouvelle année pour tout le monde... Et là, je pense plus grand. À tous ces gens qui souffrent dans le monde, qui vivent une souffrance semblable à la mienne, mais qui en plus, sont entourés de pauvreté. Et toutes ces montagnes de richesses camouflées dans l'île. C'est scandaleux. C'est tellement injuste, toute cette puissance, contre tous ces gens honnêtes, qui passent leur vie à travailler comme des demeures pour gagner leur petit pain quotidien. Dommage que la volonté, la solidarité et le désir du changement ne soient pas suffisants pour faire bouger les choses. Pour renverser ce qui nous oppresse. Et pourtant, ici, à la citadelle, je me dis que si toutes les filles en même temps avaient cette forte volonté de fuir, si nous avions toutes ce puissant désir de renverser les maîtres, de refuser les règles établies, ils ne nous élimineraient peut-être pas si facilement... Mais bon, je sais que cela n'arrivera pas de sitôt, car la majorité des filles ici ne sont pas prêtes à se battre pour leur liberté...

Fermer les yeux sur leur conscience les satisfait, pour l'instant en tout cas.

Je me sens euphorique et calme à la fois ce soir. Les émotions se bousculent dans ma tête en un mouvement d'ambivalence bien commun, mais doucement, par petites vagues. C'est étrange. Trop calme compte tenu de la peine d'amour que je vis. Je bois du champagne, évidemment, comme tout le monde, mais je me contrôle. Pas trop ce soir. Je veux faire la fête. Mais je n'ai pas envie de trop d'alcool. Il faut dire que c'est le début de la soirée. Je prends un deuxième verre sur le plateau. Puis, une main qui a eu la même idée que moi se heurte à la mienne. Liam.

— Oups, désolé...

— C'est pardonné !

Il m'adresse un sourire, mignon comme tout. Ça me fait du bien. Et à la fois, non. Son expression est si sereine. Calme. Détachée. Il ne semble plus en colère. En fait, non... ça ne me fait pas de bien, car je ne sais pas comment les idées se sont défilées dans son esprit. Où il en est. Si ses dernières volontés tiennent toujours ou si ça a évolué. Je n'en ai aucune idée.

— Profite bien de ta soirée.

— Toi aussi, lui dis-je, j'espère que tu vas bien...

— Oui, ça va mieux. Et toi ?

— Encore un peu sous le choc de notre conversation à vrai dire...

— Oui, j'imagine. Mais n'y pense plus, d'accord. J'étais très en colère, Félicia. Profite de la fête ce soir, d'accord ?

— Oui, d'accord...

Puis, il repart avant de me relancer un doux sourire, trop doux, trop gentil. Moi je voulais les étincelles dans son regard bleu. Pas un simple sourire amical. C'est horrible ce que je vais dire, mais une chance que j'ai Gabriel pour me faire tenir le coup. D'ailleurs, où est-il celui-là ?

Je fête avec les filles quand il vient enfin me rejoindre. Minuit approche. Il y a une dizaine de musiciens sur la scène installée à l'extérieur. Comment le maître a-t-il pu les dénicher un 31 décembre ? Ah oui... avec beaucoup de fric ! M. Smith est là ce soir, de même qu'une dizaine d'hommes, des « amis » de Gabriel. Et le psy... son « meilleur ami ». Il s'est entouré de tous ses êtres chers, à ce que je constate, en cette veille du jour de l'An. Mais surtout de moi. Il ne cesse de m'enlacer par la taille depuis les dernières secondes et de me couvrir de baisers tendres qui me font toujours autant d'effet.

— Je t'aime, mon ange.

— Je ne suis pas un ange, Gabriel...

— Mais si, bien sûr... Regarde-toi, Félicia.

Cette façon de me regarder. De m'aimer, de mal m'aimer, mais de m'aimer quand même... ça me perturbe. Je le serre dans mes bras. Aaah... J'y demeure blottie longtemps, au milieu des invités. J'y suis bien. Dans sa chaleur. Dans son odeur. Dans lui. Peut-être que Liam nous regarde en ce moment. Je n'en ai que faire. Il a elle, lui, et fait de même en sa compagnie.

Éléanor monte sur la scène. Les musiciens cessent la musique. On lui tend un micro.

— Liam, viens me rejoindre, mon cœur.

Je le vois sortir de la petite foule et il rejoint Éléonor sur la scène. Puis, la sœur du maître reprend la parole :

— Liam et moi avons une merveilleuse nouvelle à vous annoncer. Je te laisse l'honneur de leur en faire part, mon chéri ?

— Non, vas-y ma belle, je sais à quel point tu avais hâte de l'annoncer.

Il lui caresse l'épaule en lui répondant cela, ce regard tendre et complice, un regard plus senti que celui qu'il m'a adressé plus tôt.

— Nous serons bientôt les heureux parents d'un bébé d'été. Oui, c'est bien vrai. Je suis enceinte de cinq semaines, déjà. Quelle merveilleuse nouvelle en cette fin d'année ! Vous savez tous ce que cela représente pour moi...

Les invités deviennent hystériques. On applaudit, on siffle, on crie des « félicitations ». Mon Dieu, mais quelle nouvelle affreuse ! Là, la douleur me consume et me serre affreusement le cœur. Je contrôle des tremblements en pensant que mon amant secret savait quand il m'a parlé tantôt. Aucune tristesse. Aucune peur. Aucune amertume dans ses yeux. Pas assez complice avec moi pour m'en faire part avant que je ne l'apprenne en même temps que tous les autres. Pas assez importante pour lui. Le salaud. Je lui en veux tellement. Depuis combien de temps le sait-il ? Il savait sans doute déjà lors de notre dispute. Peut-être même l'autre soir, quand il m'a déballé toutes ces paroles inavouables... Je prends conscience que ce qui nous tenait si serrés, cette fusion entre nous deux, ce n'était que du vent. Une simple impression. Peut-être que ça aurait pu être ça entre nous deux. Mais ce ne l'est pas – ou ce ne l'est plus. Pas dans les circonstances. Il n'y a pas de confiance. Plus de réel abandon. Juste de la douleur. Est-ce vraiment cela l'amour ?

Et maintenant, il va devenir papa. Et moi je ne serai pas mère, j'ai failli l'être, pourtant. De lui... je l'avais tellement espéré. Et maintenant de penser qu'il l'a mise enceinte. Qu'il a joui en elle au point de faire naître au creux de ses entrailles à elle une semence d'amour et une vie inespérée. Désirée. Peut-être pas par lui. Mais par elle en tout cas. Cela le fera sentir homme, heureux, indispensable, fier. Cela le fera bientôt la désirer également, cette minuscule chose au fond de cette femme qui grandira bien assez vite. Je le connais bien, Liam, malgré tout. C'est un gars doux, qui aime aimer. Qui est généreux, patient. Il l'aimera, ce bébé, avant même qu'il soit né, et il se laissera attendrir par cette famille qui se crée tout naturellement et dont il voudra prendre soin, c'est indéniable. Il aime prendre soin. Il voudra rester, pour elle. Et il m'oubliera pour de bon. Car il me l'a dit, il l'aime bien malgré tout, cette femme. C'est une bonne personne, intéressante, malgré le nom qu'elle porte et le mode de vie qu'elle a choisi d'entretenir avec son frère. Sans oublier que l'ardeur le tue. Liam ne veut plus aimer de cette manière ravageuse, comme l'on s'aimait... je le sens bien. Il veut une brise d'amour, il ne veut plus d'ouragan. C'est trop dévastateur. Oui, je vois tout ça venir.

Gabriel est monté sur la scène à son tour, ce qui me fait sortir de ma tête perturbée par mille et une pensées obscures. Mes fabulations qui sonnent plus que vraisemblables et inévitables dans mon esprit, comme si tout était déjà écrit dans le ciel... ou au fond de cette mer de malheur. Le maître nous offre un discours empreint de remerciements et de reconnaissance. Une belle année remplie de rebondissements et d'émotions vient de s'achever, dit-il. Il est plein de candeur, communique si bien, posé, plein de charisme, de magnétisme. Il les éblouit toutes. Et il parle même de mon arrivée imprévue, comment j'ai bouleversé son monde et à quel point il n'a pas honte de le montrer. Ses yeux trouvent les miens dans la foule. Puis, il donne la parole à Charles et redescend.

C'est alors que le décompte se fait entendre. La citadelle s'illumine de tous ses feux avec des jeux de lumières projetées sur toute sa façade. C'est spectaculaire. D'immenses chiffres blancs y apparaissent tout en haut. Quel spectacle ! Tous en chœur, nous faisons le décompte. Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un. Nos voix résonnent dans la nuit. Tout le monde semble heureux et comblé. Amitié, amour, argent, bien-être... on trouve tout ici. La belle vie... ouais...

Et nous voici. La nouvelle année a fait disparaître l'autre et s'installe. De partout, des feux d'artifice jaillissent bruyamment dans le ciel ! Waouh ! Je n'avais pas prévu ça, comme tout le reste d'ailleurs depuis ma virée dans cette caravane blanche. Non, je n'avais rien prévu de tout ce qui a suivi. Qui aurait pu imaginer qu'une telle aventure puisse arriver à une fille de banlieue des plus banales ?

Gabriel qui me tient la main depuis un moment m'emporte dans l'un de ses baisers brûlants me faisant perdre le nord et tous mes moyens. Je me laisse conquérir par les sensations de ce goût renversant, ce toucher moelleux et suave. Je m'en enivre. Puis, nous nous détachons l'un de l'autre, prenant conscience des autres autour de nous qui réclament un brin d'attention et d'amour de la part de leur maître adoré. Nous faisons donc la bise à tous les autres. Je me rends même vers elle, Éléanor, que je félicite et serre très fort dans mes bras. Puis, vers lui, Liam, que je ne serre pas du tout, que je frôle à peine très rapidement sur les deux joues et que je félicite très brièvement pour être polie, fuyant son regard.

Je rejoins Gabriel qui m'enlace à nouveau amoureusement alors que nous nous éloignons légèrement de la foule pour mieux contempler les feux majestueux qui viennent briser en un contraste brillant le ciel bleu nuit et le son hypnotique des vagues.

— Je t'aime, Félicia. Deviens ma femme.

Cette question n'était-elle pas déjà réglée ? J'ai déjà dit oui, il me semble, lors de notre séjour à Prague. Je sais que ce mariage se dessine, je me suis faite à l'idée... d'autant plus que je commence à trouver que nous traînons de la patte Gabriel et moi... dire que Liam et Éléanor sont non seulement déjà mariés, mais en plus ils vont devenir parents ! Le parfait ordre des choses...

— Oui, évidemment.

— Non... je veux dire, pas seulement de statut. De corps et d'esprit. Je te veux tout entière, Félicia, tu comprends ? Je suis prêt à renoncer aux autres après ça si c'est ce que tu souhaites...

— Gabriel, tout ce que tu as bâti...

— Je sais. Mais je change, je crois. Tu me changes, Félicia...

Mon ravisseur me déstabilise, je ne sais que penser. Mais j'arrive à soutenir son regard bleu intense. J'y arrive de mieux en mieux, maintenant. Sa domination se fait moins intense on dirait. Elle sera toujours là, mais, je ne sais trop... C'est comme si j'étais, un peu plus – à peine –, son égale aujourd'hui. Oui, quelque chose se transforme. Je ne mets pas vraiment le doigt dessus. Mais c'est différent entre nous.

— Félicia, cesse de combattre. Ne nie pas tes sentiments pour moi. Tu sais qu'ils sont bien là, au fond de toi. Tu te laisses séduire par eux, puis tu les repousses, chaque fois. Arrête de faire ça, arrête de trop penser. Je sais bien que tu te dis que c'est contre la raison, que tu ne devrais pas aimer ton ravisseur, que tu devrais aimer un gars de ton âge, un gars plus simple, un peu comme ton beau-frère, Liam, qui vient du même monde, de la même classe sociale que toi, mais si c'était ta raison qui te parlait avant tout quand tu penses à ça ? Parce que la réalité est trop effrayante, trop puissante, trop renversante, non ? Et que je suis qui je suis. Avec ce que j'ai fait.

Il fait une pause. Je pèse chacun de ses mots, mais je ne sais si j'adhère à cette psychanalyse de moi-même. Pourtant, hélas, ses phrases ont du sens.

— Mais si c'était vraiment du passé tout ça ? Et que l'avenir nous mènera ailleurs, vers quelque chose de meilleur ? Avec ce nouveau moi... celui que tu auras rendu meilleur en te donnant sincèrement à moi, corps et âme.

Je suis très bouleversée en ce moment. Il m'implore de l'aimer sincèrement ou plutôt d'ouvrir les yeux sur l'évidence, sur mes réels sentiments à son égard.

— Nous pourrions faire tant de choses toi et moi... Tu sais que je n'ai jamais oublié notre petite conversation d'il y a plusieurs semaines, à l'idée de changer de mode de vie un jour, pour vivre plus simplement avec la femme que j'aime... Félicia, je veux t'épouser, mais je te veux consentante. Je sais que c'est ironique... merde... je sais tout ça dans les circonstances, le fait que tu demeures malgré tout une captive, mais c'est très important pour moi : j'ai besoin de sentir ton amour, tu comprends, ma princesse ? Ça représente beaucoup pour moi...

« Ah, mon cher Gabriel, si vous saviez comme je vous hais pour ces sentiments profonds que je ressens pour vous malgré tout ce que vous êtes, malgré tout ce que vous faites, à moi et à toutes les autres. Les sentiments, l'amour, ça ne s'explique pas, que j'ai toujours entendu dire... Auriez-vous donc si affreusement raison, cher ravisseur ? Est-ce possible que ce soit de l'amour, tout simplement, ce que je ressens pour vous, malgré mes luttes, mes combats intérieurs pour ne pas qu'il en soit ainsi ? C'est tellement loin d'être blanc ou noir dans mon esprit. Mais peut-être au fond que vous avez raison. Et que je tente de me cacher à moi-même la triste vérité : l'horrible évidence, car je ressens un réel attachement, de vrais sentiments amoureux envers votre sombre personne. »

— Parle-moi, ma princesse, je t'en prie...

— D'accord, je veux bien...

— Tu veux bien... quoi ?

— Je veux bien cesser de combattre...

À ces paroles, il plaque ses lèvres contre les miennes. Je le sens le plus heureux du monde. Il me croit sincère. Et je me crois sincère.

Oui... je crois.

Et j'ai surtout sincèrement envie qu'il me fasse l'amour. M'enivrer de lui. De ses caresses qui me font voir des astres lumineux et flamboyants quand je me laisse porter par lui. Je suis lasse de trop réfléchir. Ce sont peut-être ces filles qui ont raison au fond, pourquoi vouloir plus, quand nous avons déjà « plus » ici ? Une grande famille. Pas la plus parfaite, mais laquelle l'est ? Je n'ai pu la choisir, mais qui donc la choisit en ce bas monde ? Ce qui est difficile, c'est de laisser derrière cette ancienne vie. Les filles d'ici ne s'en font plus avec ça. Elles acceptent leur destinée. Devrais-je faire de même ? Cesser de gaspiller mon temps à me torturer et profiter de ma vie qui sera trop courte, comme celle de tout être humain, peu importe où je me trouve. Au fond, les êtres humains ont très peu de contrôle sur la vie qu'ils mènent. On est amené à faire beaucoup de choix, mais ces choix nous sont permis selon ce qui s'offre à nous, selon le contexte de notre naissance, notre famille, notre pays, notre époque...

M'abandonnant contre le torse chaud de mon fiancé, je me sens apaisée, bouleversée, heureuse et triste à la fois. La tristesse ne sera jamais totalement effaçable ici, sur cette île. Mais elle n'a plus à me déchirer,

je pense. Je n'ai pas à m'infliger ça. J'ai assez souffert.

Cet homme m'aime comme un fou et, malgré les circonstances, malgré les états d'âme qui m'ont possédée jusqu'ici, je me trouve quand même chanceuse de pouvoir affirmer que j'aurai été aimée si fort dans ma vie. Cela lui donne davantage de valeur, à cette vie si abîmée qu'est la mienne. Cette vie si fragile et maltraitée. Oui, elle a de la valeur. Mon âme doit avoir de la valeur d'une certaine façon, malgré ce que j'en pense.

Ma vie.

C'est pour ça que je sens que je dois continuer un peu... voir ce que l'avenir me réserve.

Et si cette emprise allait bien au-delà de tout ce que je me suis imaginé jusqu'ici ? Si cette dernière était irréversible ? Les animaux sauvages trop longtemps en captivité ne peuvent survivre une fois relâchés en liberté. Peut-être en est-il ainsi de moi ? Que je ne survivrais pas à un éventuel « après Gabriel Addams » ?...

Une nouvelle année commence. Oui, je suis curieuse de voir ce qui est écrit dans les prochaines pages de ma vie. Ces pages noires, et horriblement pigmentées à la fois.

Ces pages imprégnées de cette emprise qui ne s'essouffle pas et qui, au contraire, s'intensifie à chaque battement de nos cœurs réunis, lui contre moi.

Épilogue

Vanessa

J'étais endormie. La stupeur m'a fait me réveiller en sursaut. Ce gars... Mais oui, bien sûr, cet air familier... Cette photo du disparu que j'ai regardée mille fois... Il était avec elle au club, à la fin de la soirée, quand je l'ai rejointe au fond du bar, à 2 heures du matin, alors que j'étais trop bourrée pour bien le voir et le photographier dans mon esprit, entre ma tête qui tournait et la noirceur de ce recoin près du *backstore*...

Donc, ils se connaissaient, lui et elle, les deux disparus.

OH MON DIEU ! Quel indice ! Mais quelle conne ! J'ai honte... Tout ce retard... Je dois me rendre sur-le-champ à la police... Non, avant, prévenir les parents de Félicia... Je pense que c'est la meilleure chose à faire. Les connaissant, eux et leur grande vulnérabilité depuis les récents événements, ils m'en voudront s'ils ne sont pas les premiers mis au courant.

Mon Dieu que je me sens coupable... J'avais cet indice sous le nez depuis le début et il m'a échappé tout ce temps-là... Si j'étais moins étourdie aussi... Mon amie, tu me manques comme tu ne peux l'imaginer... reviens-moi ! Mais où es-tu donc ? Il t'a fait quoi, ce gars ?

Je me sens mal, ma petite Félicia, toi si responsable, si sereine et équilibrée ; moi tout le contraire ! Je t'ai tellement poussée à faire des folies, à moins réfléchir... Aujourd'hui je comprends à quel point j'avais tort ! Chérie, embrasser un pur inconnu dans un bar, ce n'était pas toi. J'ai été une mauvaise influence et maintenant ta vie doit être en danger à cause de notre insouciance à toutes les deux. Par ma faute peut-être. Tu l'as revu ce dimanche-là, il t'a donné rendez-vous et tu n'as pris le temps de prévenir personne, c'est ça ? Même pas un petit texto à ta meilleure amie d'enfance ?

Mais où donc t'a-t-il amenée, ce salaud ? Je dois savoir, car l'ignorance est en train de me ronger de l'intérieur jour après jour. C'est un vrai supplice. La vie n'a plus ni goût ni douceur sans toi. Félicia, ma chérie, ma seule amie sincère, reviens-moi, je t'en prie !